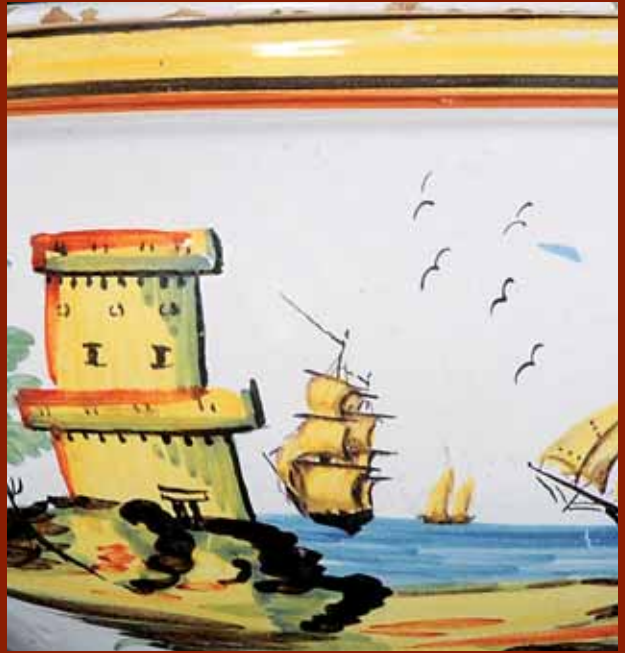


BULLETIN DU MUSÉE BASQUE



n° 177



EUSKAL MUSEOAREN ADIXKIDEAK
SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE BASQUE

Pour naviguer facilement dans ce document, vous ferez apparaître le volet "plan" ou "signets". Vous accéderez ainsi au sommaire et vous pourrez, en cliquant sur l'article que vous souhaitez consulter, y accéder directement.

Pour profiter au mieux des doubles-pages, nous vous recommandons l'affichage sur deux pages.

Bonne lecture!

Ce numéro bénéficie du soutien de / Ale honen babesleak dira :



A.MA.TRA





*Vues de face et de dos
de la soupière donnée
par les Amis du Musée Basque.
Inv. N° 2010.1.1.
© Clichés A. Arnold, Musée Basque.*

AITZINSOLAS

So bat aurkibideari : titulu miragarririk edo ustegabeko iraultzarik ez da. Alta zenbat gauza berri ale honetan. Ondare naturala edo eraikia, materiala edo imateriala, desagertua edo zaindu beharra irakurle erneari ikustera emaiten da.

Michel Duvert-ek "Xaretako bizitegiaren hastapenetara" geramatza. Gizonak landu paisaiaren irakurketa bat eskaintzen digu lekuaren gainean. Toki horietan aurkituko bide gara noizbait idazle horrekin, boletina eskuan. Euskal Herriko xendera ohikoak utzi gabe, Jean-Marie Aynaud-ek gaurko artzaintzaren sintesi bat eskaintzen digu, zientziari zor zaion urruntasuna begiratu. So horrekin berarekin egin du Philippe Etchegoyhenek inkesta antropologiko bat, gure aitzinekoen gizarte-antolaketa, Etxekoak, ahantzia izan ez dadin joan den mende hasteko gizaldia desagertzearekin.

2

Goazen orai arkitektura ezezagun bati buruuz Marie-Claude Bergerekin. Kostaldean arkitektura oparo bat aurkitzen du, exotismoak markatua. Erakusten du herri honetan beste nunbaiteko ametsetan ari izan direla zenbait. Gilles Schmidt-Lissarrague-k du Vignau jauregiko ateak zabaltzen dizkigu, erakusteko ontasun hori zein interesgarria den arkitektura, historia eta kultura aldetik.

Azkenik Olivier Ribeton-ek azterketa sakon bat aurkezten du Novion lantegiak 1835 inguruan egin salda-untzi batez. Artikulu honek leku berezia du boletinean. Lehenik, aztertua den untzia Euskal Museoren Adiskideen betebeharrari lotua baita : Museoa emaitzen bidez abarastea. Michel Postel, Biarritzeko Asiatica museoaren sortzaileak Adiskideen bidez oparitu du Museoari delako untzia, Santezpiko buztingintza lantegiaren pieza arradoa. Gure Elkarte herri onurakotzat onartua da, eta bide hortarik emaitzen egitea errexten du. Alabainan, bide hortarik pasatuz emaitza eta museo beha egon daitezke gaurregun behar diren urrats administratibo luzeak egin arte, gisa hortako obrak kolekzio publikoetan sartu aitzin. Bidezko da azpimarratzea zein begi xorrotxa behar izan duen kontserbatzaileak holako bilaketaren egiteko.

Sophie

CAZAUMAYOU

*Euskal Museoren
Aldizkariaren
zuzendaria*

ÉDITORIAL

Sophie
CAZAUMAYOU

Directrice
de publication

Un rapide coup d'œil au sommaire : pas de titre aguicheur, pas de révolutions inattendues. Pourtant, que de découvertes dans ce Bulletin ! Comment ne pas remarquer, pour le lecteur attentif, une évidence qui s'impose au fil des pages. Le patrimoine ? que celui-ci soit naturel ou bâti, matériel ou immatériel, disparu ou à conserver ? ne se révèle qu'au curieux qui aiguise son regard pour mieux le découvrir et le comprendre.

Michel Duvert s'aventure ainsi sur une piste qui mène "Aux origines de l'habitat de Xareta". Cette étude de terrain propose un décodage du "paysage façonné par l'homme". Nul doute, c'est le bulletin à la main que nous risquons ne nous retrouver pour suivre ses pas. Sans quitter les sentes de la montagne basque, Jean-Marie Aynaud tourne le dos au passé pour offrir une synthèse sur le pastoralisme dans sa dimension contemporaine, ce contemporain si difficile à saisir sans ce "regard éloigné" nécessaire à l'homme de science. C'est ce même regard qui permet à Philippe Etchegoyhen de mener une enquête anthropologique qui apporte une troisième touche à ce tableau. Seule sa volonté de conserver la mémoire d'une organisation ancestrale, celle de la maisonnée, les *etxekoak*, a permis de collecter ces témoignages souletins qui auraient disparu avec la génération née au début du siècle dernier. Poursuivons notre lecture pour aller à la rencontre des architectures méconnues. Marie-Claude Berger arpente la côte basque et relève çà et là les exubérances architecturales marquées par un exotisme qui rappelle combien ce pays a été bercé par des rêves d'ailleurs. Quant à Gilles Schmidt-Lissarrague, il ouvre les portes du domaine du Vigneau pour en souligner les intérêts tant architectural, historique que culturel.

Enfin, le dernier article, propose une étude fouillée sur "une soupière de la fabrique Novion vers 1835" par Olivier Ribeton. Cet article tient une place particulière dans ce Bulletin. Tout d'abord, l'objet étudié renoue avec une raison d'être de la Société des Amis du Musée Basque, celle d'enrichir les collections du Musée par des dons. Le mécénat privé de Michel Postel, fondateur du Musée Asiatique de Biarritz, a transité par les Amis pour lui permettre d'offrir au musée cette soupière, pièce rare dans l'histoire de la manufacture de faïence de Saint-Esprit. Notre Société est reconnue d'utilité publique et par ce fait même facilite les dons et permet aux mécènes et à la conservation du musée de patienter jusqu'à la réalisation des longues démarches administratives aujourd'hui nécessaires pour faire entrer des œuvres dans les collections publiques. Il convient de souligner qu'il a fallu là encore l'œil avisé du conservateur pour livrer une recherche d'une telle intensité.



SOMMAIRE

- 2 AITZINSOLAS - ÉDITORIAL
Sophie CAZAUMAYOU
- 5 AUX ORIGINES DE L'HABITAT DE XARETA
Michel DUVERT
- 29 LE PASTORALISME, UN ENJEU DE LA MONTAGNE BASQUE
Jean-Marie AYNAUD
- 45 ETXEA ETA ETXENKOAK,
MAISON ET MAISONNÉE EN SOULE
Philippe ETCHEGOYHEN
- 57 LE CHÂTEAU DU VIGNEAU À BAYONNE
Gilles SCHMIDT-LISSARRAGUE
- 65 ARCHITECTURES EXOTIQUES SUR LA CÔTE BASQUE
Marie-Claude BERGER
- 73 UNE SOUPIÈRE DE LA FABRIQUE NOVION VERS 1835
Olivier RIBETON
- 97 COMPTES RENDUS
Jean-Claude LARRONDE
Olivier Ribeton
- 103 ZER DA HORI ?

AUX ORIGINES DE L'HABITAT DE XARETA

Michel DUVERT (*)

*“Le lecteur d'un travail scientifique se doit d'être aussi modeste que l'est son auteur et ne pas se convertir en disciple dogmatisant”
(Aranzadi)*

La confrontation des données protohistoriques et ethnographiques à Xareta, permet de nous représenter des étapes dans la mise en forme de la partie montagnarde de notre pays.

Xareta-n egin diren bilaketa protohistoriko eta etnograficoek argitan emaiten dute nola moldatu zen, mailez mail, gure herriaren mendialdea.

 5

Dans notre mise en correspondance de ce qui est expérimenté, avec l'inconnu, prenons deux textes de Barandiaran : l'un date de 1938, l'autre est produit vingt ans plus tard (*Obras completas*, tomes V et VI). Il s'interroge sur "l'objet" en sciences et plus précisément en archéologie. Il signale que les sciences du passé enferment l'étude de l'objet en soi, dans une simple typologie qui ne dit rien (voyez comment il finit, dans toutes ces collections arrangées dans des vitrines, tiroirs, cartons d'archives...). En revanche l'ethnographie donne accès à un vécu, "intemporel" et si particulier, qu'il peut ne s'inscrire avec sécurité dans aucune séquence. Ses objets sont fabriqués par le couple informateur-informé. Que faire ?

■ La "*paletnografia vasca*"

Faisant siennes quelques grandes idées de son temps, dès 1921 Barandiaran parle de "*paletnografia vasca*" (paléoethnographie basque). C'est un concept qui est toujours d'actualité (cf. les trois tomes publiés en 2005-2006 en l'honneur de J. Altuna, par Munibe) mais qui a le don de hérisser (Bourdé et Martin, 1983) les scientifiques mais surtout ceux qui taxent "d'ethnicité" les chercheurs qui en sont les partisans. Mais est-ce important, du moment que les résultats obtenus sont cohérents et testables ? Évitant de tomber dans les travers, comme le

fit Mauduit (1972) par exemple, et sans remonter aux fameux travaux de Bosch Gimpera, nous citerons Bourdier (1967) et Nougier (1980), deux précieuses autorités qui se sont intéressées au Pays Basque. Le premier des deux (qui retint toute l'attention des linguistes !) écrit : "je crois utile, pour interpréter l'art préhistorique européen, de tenir compte des très riches traditions écrites et orales de l'Europe". Dans le fond, cette proposition féconde, repose sur un a priori : dans l'étude de la compréhension de l'homme (le but de nos travaux), seul ce qui est vécu peut être intelligible. Cette proposition est développée par Aranzadi et son élève Barandiaran (1982) ; elle se fonde sur les sciences expérimentales. Rien de surprenant, Aranzadi était un biologiste et un évolutionniste convaincu.

Dans un célèbre travail, Aranzadi montre l'exemple de ce type de démarche en formalisant, pour la première fois, en termes mathématiques, l'évolution du crâne dans la population basque au cours des temps. Ce travail est récemment vérifié et réactualisé par de la Rua. Soyons-en assurés, il a du dire plus d'une fois à son élève que "passé" et "présent" ne sont que des conventions ; que l'on ne peut pas fondamentalement dissocier la paléontologie de la biologie la plus contemporaine, car elles ne sont que deux moments d'un seul et même mouvement, d'une seule et même aventure que l'on appelle Histoire ; celle qui nous emporte et produit la diversité du monde.

Le récit construit à partir de ces constats, n'additionne donc pas des clichés, mais il cherche à préciser l'amont (la formation) et l'aval (la transformation) des choses constatées (identifiées et qualifiées), afin d'en dégager du sens. Cette dynamique a une dimension métaphysique qui est le butoir signalant la limite de la recherche ; c'est ce que nous dit Barandiaran (2000 b ; Manterola, 1984) qui a bien écouté Teilhard de Chardin et nous exhorte à aller au-delà de toute matérialité pour nous immerger dans le "monde des intentions".

■ Le "paysage humanisé"

Pour saisir **cette dynamique**, nous nous appuyons sur le concept de "paysage humanisé" qui est, pour reprendre certaines des images que nous propose Barandiaran, le "revêtement humanisé du paysage", "la nature socialisée", un espace familier qui ne cesse de se transformer selon les modes et les circonstances.

Dans cette approche, le paysage est ainsi conçu : c'est un cadre "géologique" que l'on décompose en autant de lieux que l'homme conquiert et nomme, qu'il investit de son imagination, avec lequel il compose, en interaction. Ici, il en fait une ressource ; là, il en fait un point d'appui où il y noue toutes sortes d'échanges ; là-bas, il y fixe sites, bornes et chemins ; plus loin il transforme des espaces en habitudes, en façons de faire qu'il peut décider de partager comme ceci et

non comme cela et donc de définir des règles de conduite en conséquence ; plus loin encore il met à l'écart, etc.

Le récit construit à partir de ces constats, n'additionne pas des clichés, il s'efforce de dire simplement l'amont (la formation) et l'aval (la transformation) des choses observées, afin d'en dégager du sens. Il tente donc de saisir cette matière que manifeste la dynamique appelée "paysage humanisé", lequel ne cesse de se transformer selon les modes et les circonstances.

Au cours de ce voyage deux questions vont être intimement associées :

- le monde traditionnel des éleveurs (celui du début du xx^e siècle) s'intègre-t-il dans la trajectoire protohistorique que propose l'archéologie ? Ou ne lui sert-il que de décor, voire d'alibi ?

- si le couplage entre ces entités est fondé, peut-il nous dire si **les etxe de montagne**, celles qui n'ont guère connu les *mahasturi*, ont pu éclore dans un tel théâtre et sur quelles bases ont-elles pu apparaître ?

■ 1. Observations à Xareta

J'ai choisi les lieux d'étude de Xareta (territoire mis à l'honneur par Barandiaran - 2000 a) en fonction de ce que m'en ont dit les témoins. J'ai noté la toponymie, relevé les pistes, les aires de pacage et les établissements humains (actuels et connus) ; j'ai noté les habitudes "traditionnelles", tout en sachant que le mode de vie strictement pastoral n'est déjà plus en vigueur dans les années 1942 lorsque Barandiaran y débute ses travaux. J'ai projeté sur ces lieux, les cartes de Blot (2009, 2010) et les relevés de Barandiaran (2000 a) où figurent les sites préhistoriques (au sens large).

Que peut nous dire le paysage pris ainsi entre l'ethnologie et l'archéologie ?

1.1. Le cas de Aniatarbe dite Munoinborda

La maison Aniatarbe ou Añatarbea est dite plus couramment Munoinborda (Fig. 4) du surnom donné à l'un de ses derniers occupants.

- **situation** : elle se trouve dans une zone de montagnes, au pied de l'Atxuria ; c'est l'*etxe* la plus éloignée du quartier de la Place. Des anciens Saratars disaient parfois d'un endroit perdu, comme si c'était le bout du monde : "*urruna da Munoinborda bezala !*" (c'est loin comme Munoinborda).

- **environnement** : on s'y rend en prenant une piste qui part du quartier Gabarla proche de la fameuse grotte Lezea, encadrée par les grottes d'Urio et de Faardiko harri d'une part et un groupe d'au moins cinq

ou six autres grottes qui se prolongent vers Sorginen lezea de Zugarramurdi puis vers celles du groupe de Berroberria et Alkerdi d'Urdazubi (toutes furent décrites et visitées par Barandiaran, 2000 a). Cette piste a du être utilisée de longue date, vue l'abondance des monuments préhistoriques et protohistoriques qui sont dans le secteur ou qui la jalonnent. Ils ont été découverts par Dop, Barandiaran et Blot. Elle passe à côté de plusieurs dolmens. Sur un replat, dominant la falaise d'Uriokoharria et bénéficiant d'un superbe point de vue sur le village de Sare (Fig. 5), des *borda* restaurées voisinent avec des vestiges de dolmens (Blot, 2009), mais ces *ardiborda* sont récentes.

Il est donc particulièrement aisé de réunir sur un même cliché (Fig. 2) : borde, piste et dolmen comme celui de Leizeta au premier plan. À quelques dizaines de mètres, sur un autre replat, se trouve celui d'Atermin, beau vestige découvert en 1936 par Barandiaran.

Prenant son origine dans ce milieu imprégné de préhistoire, la piste qui dessert Munoinborda (Fig. 1) réunit deux cols, Deiztei Iepoa et Urateka (nom donné avec réserve car il y a un désaccord de mes témoins à ce sujet), en franchissant deux niveaux :

8

- 1 - celui des bordes, actuellement des *ardiborda* ;
- 2 - celui des *etxola* qui toutes sont ruinées.

Ces niveaux sont bien indiqués sur le tableau d'assemblage du cadastre napoléonien, comme sur la feuille correspondante. Sur les crêtes voisines quelques *etxola* sont incluses dans des installations très sommaires, abritées par de simples parois rocheuses (Fig. 12).

On peut donc être assuré de la très grande ancienneté de cette piste et des lieux qui la jalonnent. Voilà un guide fiable.

- **irrigation** : cette piste longe par endroit un ruisseau, Urioko erreka. Elle se ramifie en *bidexkak*, chemins classiques par où passent les animaux. Elle était bien entretenue et pavée il y a peu de temps encore ; c'est ainsi qu'elle est qualifiée d'*orgabide*. Les anciens se souviennent que, outre des troupeaux, on montait par ici des charges en traîneaux tirés par des bœufs aux sabots ferrés. Comme cette piste met en rapport Sare avec Zugarramurdi, Baztan et la zone d'Etxalar (à Hirumugako Iepoa), on s'y rencontrait (vraiment) beaucoup. Ce que la douane n'appréciait que très modérément.

- **toponymie** : dans ce secteur tout indique des activités sylvicoles-agropastorales, en voici trois exemples :

- la piste qui conduit à cette *etxe* part de Deiztei Iepoa qui est, comme son nom l'indique, le col où se faisait la traite (ce n'est plus qu'un souvenir ?) ;
- on traverse un site très fréquenté qui est un *iratzeleku* où l'on vient encore chercher de la fougère pour confectionner les litières pour faire un précieux fumier ;

ÉTUDES ET RECHERCHES

• cet endroit est également un ancien *ikaztegieta* ; on continue d'y faire du charbon de bois; on continue d'y faire du charbon de bois (en octobre 2008, la mairie de Sare organise pour préparer Olentzero une petite fête en l'honneur de cette charbonnière et de son créateur). Plus haut, vers le sommet, se trouve une jolie borde appelée *Ikaztegi Koborda*, où l'on devait faire également du charbon de bois.

- **piste-mégalithes-bordes** : dès le col *Deiztegi* (*Deiztei lepoa*), au départ de la piste, où un point d'eau peut être créé, se trouve le grand *ardiborda* (fait ou refait au début du xx^e siècle), *Koanenbordakoardiborda* (1951 peint sur l'une des poutres). Puis, d'autres *ardiborda* s'échelonnent en montant : "les dolmens de la montagne d'Akoka sont situés en pleine zone d'estive. À leur voisinage se trouvent les bergeries de *Arotzaeneko-borda* et de *Arrosagaraikoborda* qui semblent traduire un mode de vie analogue à celui de leurs prédécesseurs énéolithiques ou du temps des dolmens" (Barandiaran, 1978).

Puis, au bout du chemin, au col, la vue brusquement s'élargit. Il n'y a plus de borde. C'est là, en pleine zone d'estive, que se trouve la maison *Añatarbea* (Fig. 4).

- **du saroi à l'etxe** : je retiens la définition que me donnait de ce mot, L. Añorga à Ainhoa : un *saroi* est un espace en montagne attribué à une *etxe* qui peut y bâtir une *etxola*. C'est un parcours.

Sur les flancs de l'Atxuria tout les *saroi* sont regroupés au niveau de l'estive. Proches de points d'eau et du *Urioko erreka*, ils sont associés à des parcelles contenant les *etxola*. Sur le cadastre de 1830 à la place de l'*etxe* actuelle il y a un *saroi* avec quatre *etxola* (Fig. 4) associées à un nom celui d'*Aniatarbe*. Or, il n'existe pas de maison de ce nom au village et aucune trace n'a été découverte dans les archives (Elosegi, 2005). Après enquête auprès d'anciens connaissant les lieux et dans la mesure où le cadastre napoléonien ne fait pas d'erreur (ceux qui élaborèrent le cadastre ignorant ce pays et sa langue...), on peut penser aussi que *Aniatarbea* serait un lieu-dit dont la nouvelle maison aurait pris le nom.

L'*etxe* actuelle, objet d'une restauration respectueuse, est en place lors des dernières guerres carlistes, elle "servait". Elle est manifestement édiflée par des artisans de métier, selon des modèles actuels (plan semi-urbain, sans *lorio*, avec couloir, cage d'escalier...). Son *ardiborda* porte également la marque du travail d'un *mahasturi* (assemblages, exécutions des poteaux de type *burutina*, portant faitière et autres pièces de charpente) alors que sa maçonnerie est celle de toute les bordes du village. Cet habitat de qualité s'inscrit donc en marge des préoccupations et des moyens financiers des simples *bordari* et *artzain* habités de ces montagnes.

ÉTUDES ET RECHERCHES



Fig. 1

Les différents niveaux sont indiqués à droite : **saroi/etxola** (ruinées), **ardiborda** (actuellement aménagées), **labaki borda** (la forêt recule devant la montée récente des prairies avec leurs bordes), en bas **etxeko borda** (le quartier des bordes). Les sommets et les lieux cités dans le texte sont signalés, ainsi que, en **pointillés**, la limite entre l'habitat temporaire des saroi d'estive et les ardiborda. La piste pastorale indiquée conduit à Munoinborda.

10

Fig. 2

La piste pastorale (2) passe près du dolmen Leizea (1) et d'une ardiborda (3). Ce dolmen a été identifié le 12 octobre 1936 par Barandiaran en compagnie de Dop et de Garmendia.



Fig. 3

Le cadastre napoléonien montre le saroi de la maison Aniatarbe avec ses quatre etxola ("Aniatarbe etxolac").

ÉTUDES ET RECHERCHES



Fig. 4
L'etxe Aniatarbe dite Munoinborda a remplacé les etxola ; au second plan (*) une borda a été transformée en etxe (une etxe pastorale - Duvert, 2008). Tous ces habitats sont associés à des prairies qui trouent une forêt recomposée au cours des temps et qui se situe dans le domaine des saroi.

Fig. 5

Au premier plan la piste pastorale [(1) et (2)] traverse Akoka (cf. Fig. 1 et 2) qui domine la dépression de Xareta, d'où est prise cette photo. Vers l'est est indiquée la direction du Zu(h)almendi (Z), vers le sud, celle du col de Lizuniaga (L).

L'orthographe des lieux est accordée d'après la prononciation des témoins : (1) replat d'Akoka avec les bordes et les restes des dolmens ;

(2) Urioko harria ;

(3) Deiztei lepoa ;

(4) Larrun ;

(5) Go(r)ostia ;

(6) Olain ;

(7) Aire harri séparé de la crête Argaina par Altsan ;

(8) Arma lepoa (se poursuit vers Altsang par Aitz handi) ;

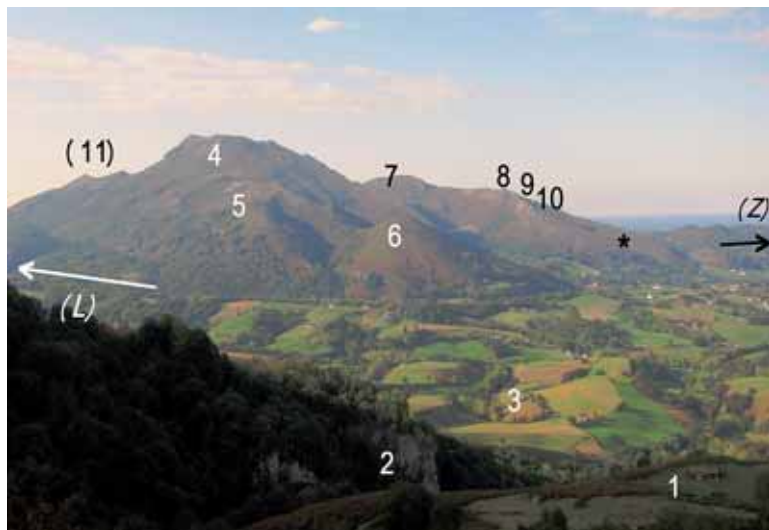
(9) Larrun ttiki ;

(10) Lehen harria ;

(11) Autre "Larrun ttiki" ;

(*) Gaztainbakarre, en bordure de sentier, est dominé par un vaste replat ou Sugelarre où se trouvait une importante nécropole mégalithique ruinée et pillée, quelques maigres vestiges de dolmens subsistent. Au fond d'une sorte de petit cirque que dessert ce dernier sentier, se trouve la piste illustrée Fig. 8. Elle offre un large panorama sur la dépression de Xareta (en particulier sur le grand axe Pinodieta-Ainhoa-Urdazubi). Cette piste domine un secteur particulièrement riche en abris sous rochers, aménagés pour les brebis et fréquentés par les humains. Des traces de feu, causées par les étincelles, sont visibles sur les parois. On note dans tout ce secteur, de très nombreux sites d'extraction de pierre, des restes protohistoriques et quelques établissements pastoraux largement ruinés. C'est un véritable habitat au sens premier du terme.

L'ensemble de ce massif (Larrun et la piste mentionnée) renferme d'autres sites qui (par prudence) ne sont pas indiqués ici et qui pourraient être préhistoriques ; certains, fréquentés par les animaux, ont été à coup sûr aménagés lors des guerres napoléoniennes et lors d'"expéditions nocturnes".



Dans son voisinage immédiat se trouvent notamment des restes d'une grande construction qui pourrait être cette Patxitenia (que l'on me signale parfois sans pouvoir la localiser) ; c'est un long bâtiment à trois nefs limitées par des murs. Ce pourrait être encore l'un de ces habitats à l'écart de tout, en pleine montagne, associé à un prénom et non à un nom de maison, comme ceci à été observé plusieurs fois (Duvert, 2008). Mais ces lieux ont tellement été marqués par les guerres et notamment par les guerres carlistes, que toute extrapolation est suspecte. Enfin, ces restes sont dans des endroits très fréquentés par les chasseurs, ils n'ont pas forcément de connotation pastorale.

Quoiqu'il en soit, cet exemple vérifie le bien-fondé des propositions de Barandiaran. C'est bien dans un cadre montagnard purement pastoral, où l'association entre toponymie-piste-borde-mégalithe est des plus manifestes, qu'une *casa rural* moderne s'est substituée à un *saroi* avec ses "*choza pastoriles*" (pour reprendre ses termes).

1.2. Le cas du dolmen de Faague

À la suite des études d'Aranzadi et de Barandiaran, des *etxola* construites sur des dolmens ont été observées en Hegoalde.

Le secteur compris entre Olain et Larrun (Fig. 6) est un site de passages réputé (de bien des passages...), exploité comme lieu de pacage, de fougeraie et (probablement autrefois) d'exploitation de bois. On y voit la chapelle d'Olain qui doit être un vieux sanctuaire montagnard bien ancré dans "l'imaginaire" ; au col d'Etxoingoborda (*Etxoingobordako lepoa*), se trouvent un tumulus (Blot, 2009) et une belle borde ; (3) le nom de la hauteur rocheuse qui fait face à Olain est Ituinari, qui évoque le lieu où l'on formalisa un pacte (Ituina-harria), souvenir d'anciens accords, probablement entre éleveurs.

Une vieille piste, qualifiée de *lerrabidea* (car utilisée par les traîneaux), franchit le col. Au-delà d'Ameztia, avec son remarquable dolmen pratiquement sur la piste, dans un beau site étrange, boisé et marqué par des sortes de bornes, je découvre les restes de l'un de ces petits dolmens de montagne que Blot a examiné et identifié sous le nom d'Ameztia 2. Puis, changeant de direction, je me dirige vers un joli replat dominant une fougeraie toujours exploitée. Là, je découvre très vite les restes d'un autre dolmen (Fig. 7). Blot l'a examiné et appelé "dolmen de Faague" ; il identifie les ruines d'une construction mêlées à ses restes, probablement une *etxola*. Il a également fait ce type d'observation aux Aldudes dans un dolmen appelé Generalen tomba.

C'est en poursuivant cette piste pastorale qu'il découvre le monolithe de Faague qu'il pense être l'ancêtre de la Table de Lizuniaga (Bulletin du Musée Basque, n° 174) près de deux points d'eau, dans un pâturage.

Il faut avouer que nous avons vécu là une véritable expérience : ce

parcours précis a été initié par la lecture des découvertes protohistoriques et renseigné par des éleveurs du secteur. Il a permis de situer les vestiges anciens d'un pastoralisme "traditionnel" et s'est achevé par une découverte protohistorique de première main ! Qui doute encore de l'efficacité du couplage entre protohistoire et ethnographie ? Qui doute que ce type de démarche relève non pas de la littérature mais des sciences expérimentales ?

1.3. Implantation de bordes et mégalithisme

En suivant toutes ces pistes, nous accompagnons les *menditar* (ces semi-nomades marginaux : *artzain, tokeros, bordari* ...). Comme nous, ils se fondent dans ces paysages devenus pour eux, des habitudes et des façons de vivre, autant d'occasions pour de possibles établissements pérennes sous forme de *borda* ou d'*etxe*, si l'accès, l'implantation et le sol s'y prêtent.

Certains toponymes comme Armura et Morko armorkora, ont conduit Barandiaran sur des sites protohistoriques. À Sare, les hauteurs d'Aire harri s'achèvent à l'est par trois pointes bien nettes et une crête qui ont pour nom, de la hauteur la plus basse à la plus élevée, Lehen harria, Larrun ttiki, Arma lepoa et enfin Aitz handi qui poursuit cette crête jusqu'au col d'Altsan (ou Altsaan, Fig. 5 ; les cartes disent Altsangue) traversé par le petit train de Larrun. Dans ce site il y a au moins deux dolmens parfaitement identifiables, dont un associé à une *etxola*.

Retenons ces toponymes contenant *arma*. Dériverait-il de ce groupe de noms en [*arm*] évoquée plus haut ? Certes, c'est une mince hypothèse car on s'est souvent battu dans ce secteur (les armées napoléoniennes ont laissé des vestiges importants, des plus visibles). Je note cependant que des Saratars, familiers de la montagne, appellent le dolmen Trikuarria, nom que Barandiaran avait également noté, en Hegoalde et qui ne contient pas la racine *arma*.

Fig. 8 (*) illustre cette ancienne piste pastorale qui est en partie empierrée et qui irrigue un véritable monde protohistorique riche en abris aménagés sous roche [Fig. 11 (1)] donnant l'impression que l'on a ici **une sorte d'auzo sans chronologie, hors des temps et des modes mais continuellement fréquentée**. Cet ensemble "d'habitats" est irrigué par une source, il se déploie à côté d'un vaste "observatoire sous abri" (2) continuellement réaménagé, y compris par des promeneurs et qui offre un point de vue unique sur toute la dépression de Xareta. Sur le versant sud, cet "observatoire" se prolonge par une nécropole (3) où des restes de dolmens sont nets. Au-dessus se trouve le grand menhir de Gaztainbakarre (G), puis, plus loin une *muga* contre la piste (*). Au-dessus de Gaztainbakarre, vers le nord, un vaste replat s'appelle Sugelarre mais certains l'appellent Larresume

(mais non *larrezume*, ce qui donc fait penser à une mauvaise prononciation, il est donc bien question de la lande aux serpents), où se trouve une nécropole mégalithique ruinée). Suivons notre piste :

- sur la crête se trouve des *etxola* ruinées ou fortement remaniées lors des combats napoléoniens. Certaines ont mis à profit l'abri naturel qu'offrent les strates inclinées. L'un d'entre eux, édifié contre la paroi rocheuse, montre un long couloir de traite limité par des pierres dressées. Au voisinage d'une autre de ces *etxola*, vers le col d'Argain, un joli dolmen est parfaitement identifiable.

- à mi-pente, la piste dessert une zone de bordes ruinées qui ne se signalent guère que par l'emplacement (replat et végétation résiduelle, vue exceptionnelle), des restes de clôture murée, des ruines.

- cette piste dessert de nombreux sites d'extraction de pierres dont certains sont soigneusement aménagés. C'est probablement eux qui sont à l'origine d'un vestige de très grande construction qui n'appartient probablement pas au monde pastoral. Ces "sites d'extraction" font que cette piste pastorale est en partie empierrée, (comme d'autres anciens *lerrabide*) servant à évacuer les pierres sur des traîneaux tirés par des bœufs aux sabots ferrés).

- bordant cette piste se trouve le grand monolithe triangulaire, dressé, de plus de 2 m de haut (G) de Gazteneko harria que chaque jour le soleil levant éclaire de face. Ce monolithe est aussi appelée Gaztainbakarra ou Gaztenbakarre (Blot, 2009), souvenir d'un châtaignier et du *gaztain korrale* qui se trouve toujours à ses côtés (1). À quelques dizaines de mètres de ce grand monolithe, la piste se dirigeant vers le sud, je note un nouveau grand monolithe, mais couché et calé sur des pierres. Blot l'a examiné et identifié comme étant une *muga*.

- la piste est bordée (vers l'ouest) de vestiges ou de traces de dolmens en grand nombre (Blot, 2009 et 2010)

- au sein de cet ensemble fréquenté par les *pottok* et des brebis, trône un rocher formant une sorte d'abri naturel bénéficiant d'une large vue sur toute la dépression de Xareta ; cet abri a dû être utilisée "de tout temps", il est encore "aménagé" et est entouré de vestiges mégalithiques. Ce type d'abri est particulièrement courant dans tout ce secteur (une bonne dizaine au moins) ; il met à profit les effets de l'érosion dans ces strates inclinées. Beaucoup sont de simples aménagements et montrent des indices de foyers ; ils sont irrigués par un réseau de sentiers très discret qui dessert des sources parfois permanentes. Tout ce secteur, qui bénéficie également d'une large vue sur Xareta (cf. légende Fig. 5), a dû être fréquenté de (très) longue date et pas seulement par des pasteurs transhumants (ou des contrebandiers...). Il a dû servir d'abri aux nombreux carriers qui ont fortement exploités ces lieux. C'est une sorte de "quartier flou", d'habitat de circonstance, fluctuant mais organisé par les conditions du milieu. Son intrication

dans tout ces sites préhistoriques m'amène à penser qu'il a du voir éclore le village de Sare.

On peut prolonger ce type d'observation par celui illustré Fig. 5. On y voit le replat d'Akoka qui offre un beau point de vue sur la dépression de Sare. Là se trouvent au moins deux vestiges de dolmens Argaine est et ouest (Barandiaran, 1953, p. 240-241) qui voisinent avec des bordes (Fig. 5, coin inférieur droit) desservies par un *orgabide* ou *lerrabide*. Cet ensemble est encadré par les deux sites préhistoriques d'Uriokoharria et de Lezea, les fameuses grottes de Sare.

Piste pastorale, mégalithes, monolithe visible de loin, large vue dégagée, point d'eau, matériaux de construction à portée de main et, tout naturellement, *borda* sur des parties peu pentues. Mais seulement des *borda* car ces pentes rocailleuses n'offrent pas de bonnes conditions pour que l'on fonde ici des *etxalde*. Le "paysage humanisé" est un authentique livre d'histoire.

1.4. Des *borda* aux *etxe*

Ce thème a été développé par ailleurs, Xareta ayant souvent servi d'exemple (Duvert, 2008). Je rappelle simplement le double mouvement : les *etxe* créent des *borda* qui peuvent devenir des *etxe*.

Le saltus est l'espace des défrichements tolérés ou non, régulés ou non. Ces défrichements ont donné naissance à des *bordalde* qui furent souvent transformés en *etxe* (Duvert, 2008), comme ici sur l'exemple Fig. 9 [et Fig. 4 (*)], dans un site particulièrement dense en vestiges pré et protohistoriques, bien explorés sur ce versant navarrais (Barandiaran et Vallespi, 1980). Cet exemple (Fig. 9) est d'autant plus intéressant que cet établissement :

- est lié à un ancien établissement pastoral [de type *etxola*, (*)] pourvu d'un couloir à traite (?) bordé de murs de pierre ;
- qu'il fut un *bordalde* incontestable avec sa prairie toujours exploitée ;
- qu'il est devenu une petite *etxalde*, construction hétérogène, faite en partie de bois courts, qui a conservé en façade un habillage de planches recouvert plus tard de maçonnerie ; on observe souvent cela sur de vieilles *etxe* des XVI^e-XVII^e siècles.

Cet établissement est loin d'être unique car dans tout ce secteur du mont Azkar, on voit non seulement de nombreuses *etxe* issues de *borda*, mais des *bordalde* "aménagés", avec des *ardiborda* associées ; certains de ces *bordalde* sont devenus des *etxalde*.

Les établissements pastoraux peuvent donc être indéfinis, plastiques, convertibles ; en les voyant on songe à cette archive que nous fait connaître Zudaire Huarte (s. d.) concernant le monastère San Salvador. En 1541, à la différence des moines, les 25 convers de la grange du monastère ne jouissent pas du statut d'*auzo* mais de celui de simple

habitant ; ils vivent : “ *en unas bordas o casillas, que el dicho abad y monasterio tiene fechas, a manera de chozas*” (l'abbé et le monastère avaient des constructions –petites maisons et bordes- qui étaient des sortes cabanes). Une *etxe* a donc pu passer par trois états : *etxola*, *borda*, *etxe*. Dans ces montagnes de Xareta, comme dans celles du Baztan etc., on a l'impression de rencontrer des établissements qui sont des sortes “d'états” ou de “moments” ayant une indéniable résonance historique. Une fabuleuse mémoire transhistorique que l'histoire besogneuse, celle qui est normalisée ou formatée, ignore totalement (hormis quelques maîtres comme DUBY, etc.).

1.5. Borde à ossature de bois

Arrivé à ce point se pose une question : comment peut-on se représenter un “ancien” établissement **stable**, édifié ? D'où viennent nos *etxe* dont beaucoup sont manifestement des *borda* aménagées, édifiées à l'écart et en marge de tout savoir artisanal ?

16

L'une des pistes observation les plus intéressantes est à coup sûr illustrée Fig. 10. Proche d'Akoka, cette *ardiborda*, construite ces dernières années par un particulier qui n'est pas un artisan, est édifiée sur un replat, au sommet d'une petite prairie légèrement pentue. On note son ossature de bois faite de portiques et travées, correspondant à des principes comparables à ceux mis en œuvre dans les *etxe* à ossature de bois, typiques de l'habitat médiéval (Duvert et Bachoc, 2001 ; Duvert, 2005-2006). Mais cette pratique n'est pas plus médiévale que moderne, manifestement “de tout temps”.

Seules les circonstances ont modelé ces façons de faire qui sont transhistoriques, c'est-à-dire qui n'appartiennent à aucune époque : utilité et aménagements du moment, matériaux locaux (les plus courants sont les bordes en pierres jointes ou non par un mortier de boue), style éventuel et habitudes “traditionnelles” (nombreux exemples dans l'Atlas, 2000). C'est ainsi que l'on trouve à Sare des *borda* comparables à celle-ci mais habillées totalement de planches.

À titre d'hypothèse, je propose que des *borda* à ossature de bois sont les premières constructions **stables** représentant un terme de passage clef vers les *etxe*. Ces *etxe* prennent forme entre les mains de véritables professionnels que sont les *mahisturu*, artisans qui émergent à l'époque médiévale. Cette thèse est ébauchée par ailleurs (Duvert, 2008)

■ 2. Le *saltus* (Goyheneche, 1979, 1990) et la mise en forme des établissements humains

Compte tenu de ce que nous venons de voir et de la bibliographie existante en Iparralde, nous pouvons élargir le thème.

2.1. Etablissements pastoraux

Deux types d'établissements vont m'occuper : des *etxola* et des *etxe*.

- L'habitat d'estive est nécessairement temporaire. C'est un habitat fragile, de circonstance, fait et refait avec des matériaux du lieu même ; il ne cesse d'évoluer en particulier en fonction du type de bétail et des modes d'élevage associés. L'exemple du dolmen de Faage (Fig. 7) reste assez exceptionnel dans l'état actuel de nos études. Non seulement on conçoit qu'il ne peut y avoir une *etxola* par dolmen ou par *saroi*, mais il existe en fait une grande quantité de tertres d'habitat liés aux zones de pacage (Blot, 2009, 2010). La relation dolmen-habitat est fortuite mais pas celle qui touche le lien pastoralisme-habitat. A côté de ces tertres évoqués par Blot, se trouvent des sites aménagés dans des roches (Fig. 12).

À "l'origine", ces habitats temporaires doivent être des abris de pierre, associés aux rochers (Fig. 11 et 12), ou des cabanes montées sur des poteaux, posées sur des buttes en hors d'eau, et revêtues de "lianes" tressées couvertes de fougères ; j'ai vu de ces sortes d'abris dans la montagne de Sare (nombreux exemple dans l'Atlas, 2000). Les recherches archéologiques récentes (concernant la Sierra de Aralar : Agirre García et col., 2003 a et b) montrent comment ces tertres sont effectivement des formes d'habitat utilisés ou repris du Haut Moyen Âge jusque vers le XVIII^e siècle vraisemblablement, c'est-à-dire jusqu'à la montée en puissance de l'élevage ovin au détriment de l'élevage bovin (Aragón Ruano, 2009). C'est alors que semblent prendre forme les installations modernes (*etxola*, *korrale* de nos paysages... Agirre Garcia et col., 2003 b, p. 187-188) toutes aussi provisoires, car les *etxola* traditionnelles sont très exceptionnellement réalisées par des artisans.

- le second cas, celui de Munoinborda (Fig. 3 et 4), est révélateur d'un processus historique : celui de la fondation d'une *etxe* sur un *saroi*. De tels cas sont très bien connus et largement documentés depuis le Moyen Âge. La bibliographie est très abondante sur ce thème, je me limite à citer : les intéressants travaux de Zaldúa Etxabe (ils contiennent la bibliographie de base), ainsi que ceux de Arin Dorronsoro (1926), Michelena (1964), Ugarte (1976) et Aragón Ruano (2009).

2.2. À la recherche des premières *etxe*

Très tôt, l'agriculture et l'horticulture doivent composer avec un puissant élevage. Le blé est présent dans le saltus bien avant l'arrivée des mégalithes. Il est attesté vers 6 000 à 5 800 BP, en Guipúzcoa (à Herriko barra de Zarauz, cf. compte-rendu du travail de Zapata Peña dans le Bulletin du Musée Basque N° 166 et sa publication de 2005-2006). Depuis ces travaux, on a commencé à regarder avec attention les variétés de blé qui ont été cultivées au Pays Basque atlantique. À titre



Fig. 6
 Cette vue de la zone pastorale du secteur Olain-Larrun (la toponymie indiquée est celle des témoins) a été prise depuis les ruines de la chapelle d'Olain, au premier plan. Du col d'**Etxoingoborda** (Etxoingobordako lepoa, du nom de la borde qui est dans le col, abrite les pottok que l'on voit paquer) se détache une piste (A) conduisant à des sites riches en vestiges protohistoriques. Noter : le rocher **Ituinarri** où, comme son nom l'indique, un pacte a été signé et **Gorostia**, longue barre rocheuse sur le flanc nord de Larrun.



Fig. 7
 Le dolmen de Faague a servi d'habitat ; au fond, se profilent l'Atxuria (1), le Saiberri (2), le Debalde (3), Usategieta (4) et un bout de l'Ibanteli (5).

Fig. 8
 Photo prise depuis Larresuge. L'ancienne piste pastorale (*) dessert, entre autre, l'énigmatique Arma lepoa. Dominant Xareta, on aperçoit le quartier Lehenbizkai (Le) ; on note des bordes dont l'une (B) est ruinée, et, à l'étage supérieur, des etxola également ruinées. Trois de ces bordes sont bien connues des informateurs : Larraldekoardiborda, Arretxekoardiborda et Alsortekoardiborda. Ce flanc est riche en restes de mégalithes qui accompagnent de beaux témoins, comme des abris. On en remarque un, aménagé en gaztainkorrale (1) et un autre, plus grand (2) ; ils surmontent un replat richement irrigué par des sources dont Aldunberriko iturria (hors cliché, un peu plus bas). On voit Gaztainbakarre (G). La piste est empierrée, probablement en raison des nombreux sites d'extraction de pierres qu'elle dessert également.





Fig. 9
Dominant Urdazubi et son célèbre monastère, pratiquement au sommet du mont Azkar (au premier plan le sentier y conduit), un bordalde ancien a été agrandi et aménagé pour être transformé en etxe (etxe pastorale - Duvert, 2008). Ces divers stades évolutifs sont indiqués (1, 2, 3). Il a gardé sa prairie associée, incluant dans son mur de pierre, un long couloir (Λ) qui a probablement conduit à une etxola avec korrале, la trace est visible dans la prairie (*). Le contexte pastoral est des plus évidents. L'archive conforterait-elle l'analyse suivante : au début il y eut l'implantation d'une etxola dans un saroi, puis sa conversion en bordalde et enfin en etxe ?

Plusieurs etxe dans cette zone de Xareta ainsi que dans le nord Baztan, sont des borda (du type borda-barruki, Duvert, 2008) qui ont été probablement agrandies et réaménagées "de tout temps" mais surtout au XIX^e siècle où les poussées démographiques furent fortes. (Et) indique un etxalde, probablement un ancien bordalde. (B) par contre, est une borde à gros bétail, des bovins sont visibles dans sa prairie.

Fig. 10
Cette ardirborda récente, à ossature de bois, a été édifée dans une zone riche en vestiges pastoraux anciens.





Fig. 11

Cet abri sous roche est aménagé dans un site qui en renferme de nombreux, fréquentés depuis les temps protohistoriques (au moins ?). Éleveurs carriers et "travailleurs de la nuit" connaissent bien ce flanc de montagne qui constitue une sorte d'auzo en marge de l'auzo des agriculteurs et des paroissiens. Il est en contrebas de la piste visible Fig. 8.



Fig. 12

Argaitzeko etxola, cette installation pastorale se trouve au niveau (9) de la Fig. 5. La roche abrite des vestiges dont le korrale encore bien visible est limité par des dalles (harri lauza).

d'exemple, pendant la dernière guerre, du blé était cultivé dans ces montagnes navarro-labourdines ainsi que dans les villages voisins et les hautes vallées navarraises (Vizcay Urrutia, 2009). C'est probablement vers le troisième millénaire avant J.-C., qu'en Iparralde au moins, l'action de l'homme semble s'ancrer en deçà des zones d'estive, dans une zone correspondant à celle des *borda* et des *bordalde*, susceptibles d'évoluer en *etxe* (Duvert, 2008).

Ce qui se passe autour du Moyen Âge est très allusif en matière d'établissement humain. Aussi, pour rester sur un terrain ferme, je me limite aux colonisations des xv^e et xvi^e siècles, sur lesquelles bien des historiens s'attardent, tant au Pays Basque Nord que Sud (par exemple Goyhenetche, 2001, p 126). Compte tenu de ce que l'on pense voir (Duvert, 2008) et à partir des données récentes obtenues en Hegoalde (cf. la belle étude d'Aragón Ruano pour le Guipúzcoa) on peut proposer le scénario suivant : les poussées démographiques de la fin des époques médiévales voient l'augmentation du cheptel où les bovins et les porcins dominant. Ces derniers sont en recherche de pâturages et la stabulation se développe au détriment du seul pacage sur les communaux ou dans les parcelles privées (de type *sel* ou *saroi*).

Peu à peu le troupeau d'ovins s'impose comme ressource nouvelle et tend à se substituer au cheptel bovin. Ces animaux ont besoin d'espaces tant et si bien qu'au xviii^e siècle la forêt s'altère considérablement. C'est à cette expansion que semble être associés les *ardiborda* actuels (Fig. 5 et 10). Au même moment l'agriculture cherche à obtenir des terres nouvelles et à les clôturer, au moins pour un temps. D'où de sévères antagonismes entre éleveurs, agriculteurs et gens ayant besoin de la forêt (forges, constructions...) ; surtout entre "ceux de la montagne" qui doivent hiverner dans des espaces ouverts, et "ceux du bas-pays" qui doivent veiller à l'intégrité de leur travail. C'est dans ce contexte que d'anciens établissements pastoraux (*sel*, *saroi*, *bordalde*...) se convertissent en établissements voués à l'agriculture. En même temps, de nouvelles *etxe* voient le jour. Elles sont adaptées aux nouvelles économies avec : jardins, vergers, champs et prairies, éventuellement bosquet (Duvert, 2008). Au xv^e-xvi^e siècles les *auzo* ou *kartier* s'étoffent et se multiplient ; "la Société des voisins" affirme son autorité sur le pays (par la rédaction du "For labourdin", qui sera la nouvelle constitution du pays, etc.). C'est également la montée en puissance des maisons de maçonnerie qui remplacent celles à bois courts qui viennent de détrôner celles de bois longs (Duvert et Bachoc, 2001). Ce phénomène a déjà été montré par Arizaga Bolumburu dans ses classiques travaux en milieu urbain. Ce mouvement n'affecte guère la vaste cohorte des petites gens de type *bordari* qui continuent à vivre dans des établissements précaires, aménagés du type de ceux que l'on rencontre encore dans les montagnes que nous venons de visiter (Duvert, 2008). C'est un nouveau printemps pour notre pays, mais pas

pour tous, manifestement (Lancre le témoigne à sa façon, mais aussi Froidour et bien d'autres) !

En marge des modes, bien avant la construction des bourgs et autres bastides dans les vallées ou ailleurs, mais loin d'être à l'écart de tout, le *saltus* a joué un rôle non négligeable dans les dynamiques de peuplement, en permettant de tester de nouveaux modes de constructions permettant aux futures *etxe* de s'extraire du monde des *borda*.

De quelles sortes d'*etxe* peut-il s'agir ? Ce problème a déjà été exposé (Duvert, 2008), résumons-le en trois points :

- de nombreuses *borda* furent d'emblée des "métairies" dépendant d'*etxezahar* ou d'*etxehandi*. L'ethnographie nous montre que beaucoup ont été édifiées par les *bordari*, s'entraïdant eux-mêmes sans le secours d'artisan et donc en marge des styles des savoir-faire. Elles n'en répondent pas moins aux mêmes principes de construction que toutes les *etxe* des XVI^e-XVII^e siècles : plan et charpente à poteaux et portiques, toiture portée par le système des *burutina* (Duvert, 2008) et importantes cloisons de planches. De ce point de vue Munoinborda représente une (très récente) exception à cette règle.

Dans sa grande étude sur le Guipúzcoa, Aragón Ruano (2009) montre comment les "communautés" doivent mettre un frein à l'action des éleveurs, devenus parfois agriculteurs. Dès la fin du Moyen Âge, ils utilisent massivement le bois non seulement pour édifier un grand nombre de complexes associés aux *etxola* et aux *borda* liées aux pacages de type *sel* ou *saroi* (des établissements correspondant à nos *bordalde*), ou pour édifier des abris de toutes sortes pour leurs bestiaux, mais aussi des *etxe* et autres établissements stables. En dépit des *mintegi* (dont il reste de beaux vestiges clos de murets), le bois a manqué. Sans compter qu'il faut assurer des réserves de bois nécessaire au chauffage et à la réparation de quartiers entiers si ce n'est de villes qui sont la proie d'incendies récurrents. À ces époques, les chantiers navals et les forges ne cessent de réclamer du bois d'œuvre (Arizaga Bolumburu).

Très vite les *hargin* aident à dénouer la crise en répondant à ces nouveaux besoins. En Hegoalde au moins, les XVII^e-XVIII^e siècles voient la maçonnerie s'imposer dans de nombreux endroits, y compris dans les établissements pastoraux. Des *borda* en bois subsistent encore çà et là (dans la campagne saratar et ailleurs) traduisant un savoir-faire des plus anciens qui n'appartient à aucune époque ni à aucun "lieu". Ce ne sont pas des fossiles, encore moins des "fossiles directeurs", mais des témoins "de savoir-faire", des états transhistoriques.

- en étudiant le cadastre de Sare de 1839, Elozegi (2005) a noté que 27 % des noms des maisons est du type "-*koborda*". Beaucoup d'entre elles sont dans le "quartier des grottes" qui prolonge le secteur de montagne étudié ici (Fig. 1 et 6). Ces *etxe* sont surtout d'anciennes

borda. "Il n'y a jamais eu que bordes dans toute cette montagne, c'est qu'il fallait pouvoir tenir dans ces endroits où l'on était si loin de tout ! Maintenant on les retape pour en faire des résidences, pour les louer, pour la retraite..." me dit un témoin natif du lieu.

À Ainhoa, moins de 7 % de toutes les maisons actuelles sont d'anciennes bordes dont le nom contient le radical *koborda*. En regardant la répartition de ces *borda*, quartier par quartier, on voit qu'elles se situent dans les endroits du village les moins accessibles, les plus boisés et les plus accidentés, les plus à l'écart de Karrika, en plein saltus. Dans le quartier Xara sur 15 *etxe* recensées, 11 sont d'anciennes *borda*, etc. Beaucoup ont été édifiées par des *bordari*, elles sont robustes et sans effet de style ; leurs façades d'origine ont rarement des colombages. Si l'on en juge par l'état actuel de ces constructions, les *mahisturu* n'ont pas officié partout (ce que confirme l'enquête ethnographique faite auprès des charpentiers : Duvert, 2003-2004).

- "La" maison basque est une pure fiction des folkloristes du XIX^e siècle. Il existe des *etxe* en terre basque : elles sont vasconnes. Les origines de ces *etxe* plongent en des temps et en des lieux divers, ce que conforte la mise en évidence de leur "dialectisation" (Duvert et Bachoc, 2001).

Plusieurs axes de recherche plaident en faveur cette ancienneté :

- un artisanat rural s'est développé très tôt, dans le milieu paysan lui-même (analyse de Humbert dans Velter et Lamothe, 1976) ;
- à la chute de l'Empire romain, cet artisanat dispose d'outils variés et efficaces (ciseaux, bédanes, gouges, maillets, diverses haches, tarière et vrilles, racloirs, planes, etc.) que l'on retrouve dans divers musées d'Aquitaine. Duvert et Bachoc ont déjà souligné le fait qu'aux côtés de belles techniques de taille et d'assemblage de pièces de bois, bien des maisons de *mahisturu* montrent des pièces de bois éclatées et non sciées, équarries à la hache, etc. comme si l'avancée technique en matière d'outil suit la technique de construction proprement dite sans nécessairement la précéder ;
- les très nombreux forgerons labourdins et ceux du monastère San Salvador d'Urdazubi, ont du être capables de faire de tels outils (au XI^e siècle le fer est commercialisé à Pampelune - Goyhenetche, 1998 ; cf. également la classique thèse de Goyheneche, 1990) ;
- pendant des siècles, le bois (*zura* et *egurra*) est gratuit sur les communaux ou dans des parcelles privées de type *sel* ou *saroi* réglementé par suite des besoins grandissants des forges et de la construction navale (cf. la bibliographie).

N'en doutons pas, le saltus a vu naître des *etxe* (ce qu'avance en ces termes Barandiaran, 1927, 1981) qui (elles aussi) semblent "éclore" au XVII^e siècle et notamment ces *etxe* de montagne qui ont l'habitation à l'étage (Duvert et Bachoc, 2001).

Cette proposition en entraîne une autre : si le saltus ne reçut pas ses modèles et son savoir-faire du bas-pays... A-t-il reçu ses modèles "d'ailleurs" ? De quel "ailleurs" ? Quels modèles et comment furent-ils accueillis et intégrés à l'art de bâtir ?

Les folkloristes et les historiens leur emboîtent le pas : de quelle "maison basque" cherchent-ils à faire l'histoire ?

■ Conclusion

La première des conclusions est résumée par les deux observations centrées sur les Fig. 11 et 12. Elles nous suggèrent que "de tous temps" des lieux furent fréquentés et des sites furent aménagés pour diverses raisons, sans pour autant que des constructions stables les marquent dans le paysage. Parmi tous ces colons, occasionnels ou non (carriers, charbonniers, activités marginales, guerres et escarmouches ...), il y a les éleveurs. Ces *menditar* ont ainsi repéré et mis en forme de véritables habitats (Fig. 8) qui sont les équivalents de nos *auzo* modernes.

Ces *auzo* ont été édifiés par les agriculteurs, les artisans ... des gens stables, qui ont des propriétés groupées en paroisses, autour de leurs églises, proche de leurs moulins ... Ces *etxalde* sont sur de bonnes terres cadastrées et irriguées par les *errebide*. On voit bien à quel type "d'encadrement" est soumis ce monde "d'en bas" (celui de l'*ager*). Mais les contraintes pèsent tout autant dans ce monde des *menditar*. Cependant elles sont d'une tout autre nature : la ressource (le pacage ...) et son accès, l'exposition, la source ... conditionnent tout autant la vie de ces errants.

La seconde conclusion sera, elle aussi, marquée par les idées et l'œuvre de Barandiaran (en particulier la grande monographie sur Sare, 2000 a), elle est centrée sur les "états de notre habitat" qui sont intégrés dans une matrice pastorale ancienne. Ces derniers traduisent des établissements humains :

- **temporaires** et intégrés au monde mégalithique sous forme d'*etxola* qui peuvent se transformer en *etxe*, y compris en *etxe* incongrue dans un cadre pastoral (comme c'est le cas de Munoinborda).

- **stables**, associés à des pistes ainsi qu'à des sites mégalithiques, sous forme de *borda*. Des *borda* qui sont des édifices à ossature de bois développant par travées des *mahisturu*, comme le font les maisons probablement médiévales.

- **de type bordalde** (ou *bodar*, *bordal* en Soule et vallées navarraises orientales) qui est "le domaine associé à la borde", me dit un Saratar (qui tient à me préciser le sens du mot *alde*), intégré dans la zone des mégalithes, un espace pastoral évident. Tête de pont de la colonisation, ce type d'établissement fut aisément converti en *etxe*.

Cette zone de montagne de Xareta est comprise entre les *saroi* et les

etxalde (le domaine de la mi-montagne, comme à Baigorri, en Garazi et en Soule) ; elle correspond à "cette large bande de terrain où la forêt s'impose mais de façon mitée, avant de reprendre son emprise dans sa limite haute", ce repère bien ajusté m'est donné par un éleveur garaztar. Cette bande de terre a pu être traditionnellement associée au pacage en alternance avec l'agriculture (bibliographie dans Duvert, 2008) ; c'est elle qui est identifiée formellement dans certaines "Ordonnances de Vallées" (Roncal, etc.).

Autrement dit, pour reprendre des expressions familières à Barandiaran, les **établissements humains** repérés dans le Saltus, le long des pistes associées aux mégalithes et au pacage (ainsi qu'au bois, à la pierre et au minerai), ont été très tôt partie prenante d'une **nature socialisée**. Ils nous suggèrent autant de "phases" d'un processus historique, qui enracinent notre habitat traditionnel dans ce saltus ; ils nous montrent à l'évidence que le saltus n'est pas étranger à la naissance des belles *etxe* des XVI^e-XVII^e siècles.

Avant de clore, je tiens à faire une très importante réserve. Il est évident que le saltus n'a jamais vécu en vase clos, il était ouvert sur tout le bas-pays vascon dont il partage l'Histoire. Il suffit de lire les travaux de Cavallès par exemple, pour avoir une idée féconde sur la nature, l'amplitude et l'intensité des échanges entre montagne et bas-pays. Or, la thèse développée semble écarter d'emblée tout point de vue diffusionniste et fait du saltus l'un des lieux d'où put émerger un habitat traditionnel indigène. Prendre ce point de vue au premier degré serait faire preuve d'une grande naïveté. Un point de vue inverse, impliquant des mouvements du bas-pays et de ses artisans, vers la montagne, ne saurait être écarté, ne serait-ce qu'au niveau des influences continues. Il faut alors argumenter ce mouvement et le tester sinon, de proche en proche en proche (d'influence en influence) on ne pourrait manquer d'éviter ces grotesques caricatures du genre de celles formulées par Vinson (et ses suiveurs y compris les plus actuels) qui écrit en 1882 : "les Basques ont été civilisés, formés, élevés par des populations intellectuellement supérieures".

Dans un très vieux pays comme le nôtre, la féconde confrontation entre protohistoire et ethnographie nous permet d'esquisser les grandes lignes d'un vaste mouvement, expérimentalement testé et avéré, d'où émergent les témoins de la mise en forme d'un cadre de vie traditionnel qui va se transformant rapidement et radicalement.

(*) Association Lauburu, Etniker Iparralde

Merci aux relecteurs et amis saratars dont M. Urbistondo de Kaikuenia et M. Errandonea de Haranburua, excellents connaisseurs du massif Atxuria-Olain-Larrun.

<i>ager</i>	<i>pour les romains c'est la partie du territoire mis en culture</i>
<i>alde</i>	peut avoir le sens de "domaine"
<i>ardiborda</i>	bergerie
<i>artzain</i>	berger
<i>auzo</i>	voisin (mais certains anciens disent que c'est là le nom du "quartier", pour dire "voisin", ils disent <i>auzoko</i>)
<i>bidexkak</i>	petit sentier/piste
<i>bodar</i>	variété de <i>bordalde</i>
<i>bordal</i>	terme navarrais pour <i>bordalde</i>
<i>bordalde</i>	établissement analogue à la " <i>grange pyrénéenne</i> "
<i>bordari</i>	exploitant d'une borde
<i>burutina</i>	complexe formé par un poteau et son chapeau, soutenant une panne
<i>erreka</i>	ravin, ruisseau ...
<i>etxe</i>	maison
<i>etxalde</i>	propriété agricole
<i>etxezahar</i>	maison souche
<i>etxehandi</i>	"grande maison", celles de l'oligarchie paysanne
<i>etxola</i>	cabane d'estive
<i>gaztainkorrale</i>	enclos pour conserver les châtaignes
<i>hargin</i>	tailleur de pierre-maçon
<i>harria</i>	<i>pierre</i>
<i>Hegoalde</i>	Pays Basque Sud
<i>Ikaztegieta</i>	site de meules à charbon
<i>Iratzeleku</i>	fougeraie
<i>Iparralde</i>	Pays Basque Nord
<i>karrika</i>	la "rue"
<i>koborda</i>	la borde de telle maison
<i>korrale</i>	parc, couloir pour contrôler ou traire les brebis
<i>lerrabidea</i>	"piste" pour traîneaux
<i>lepoa</i>	col
<i>lezea</i>	caverne
<i>lorio</i>	"porche"
<i>mahasturi</i>	charpentier
<i>mahisturu</i>	titre porté par le charpentier (surtout en Basse-Navarre)
<i>menditar</i>	montagnard
<i>mintegi</i>	pépinière
<i>muga</i>	borne
<i>orgabide</i>	chemin charretier
<i>saltus</i>	pour les romains c'était la partie non cultivée du territoire (dès lors, montagnarde)
<i>saroi</i>	plusieurs sens dont celui de parcours ou <i>cayolar</i>
<i>tokero</i>	conducteur de bestiaux
<i>Xareta</i>	territoire (boisé, d'où le nom) centré sur Ainhoa, Sare/Sara, Zugarramurdi et Urdazubi

Bibliographie

- Agirre García J., Moraza Barea A., Mujika Alustiza J. A., Reparaz Extremiana J. et Telleria Sarriegi E. (2003 a), Primeros vestigios de un modelo económico de ganadería estacional especializada, los fondos de cabaña tumulares de Arrubi y Esnaurreta (Aralar). Les premiers vestiges d'un modèle économique de bergerie estivale spécialisée au Pays Basque. Les fonds de cabanes tumulaires d'Arrubi et Esnaurreta (Sierra d'Aralar). *Kobie*, (Serie Paleoantropología), Bilbao, **XXVII**, 105-129.
- Agirre García J., Moraza Barea A., Mujika Alustiza J. A., Reparaz Extremiana J. et Telleria Sarriegi E. (2003 b), La transición entre dos modelos de ganadería estacional de montaña. El fondo de cabaña pastoril de Oidui (Sierra de Aralar) ; La transition entre deux modèles de bergerie estivale de montagne. Le fond de cabane tumulaire d'Oidui (Sierra d'Aralar), *Kobie* (Serie Paleoantropología). Bilbao, **XXVII**, p. 163-190.
- Aragón Ruano A. (2009), *La gandería guipuzcoana durante el antiguo régimen*, Euskal herriko unberstitatea, argitalpen zerbitzua, 456 p.
- Arin Dorronsoro de J. (1926), Pueblo de Ataun. Los establecimientos humanos y las condiciones naturales, *Anuario de Eusko folklore*, **VI**.
- Arizaga Bolumburu B. (s. d.), *Urbanística medieval (Guipuzcoa)*. Kriselu, Donostia-San Sebastian, 371 p.
- Atlas etnografico de Vasconia, Euskalerriko atlas etnografikoa, Atlas ethnographique du Pays Basque (2000), *Ganadería y pastoreo en Vasconia*, Etniker Euskalerrria, Eusko Jauralritza, Gobierno de Navarra. Bilbao, 1021 p.
- Barandiaran I. et Vallespi E. (1980), *Prehistoria de Navarra, Trabajos de arqueología Navarra/2*, Diputación Foral, Pamplona, 1980, 241 p.
- Barandiaran de J.-M., (1927), Contribucion al estudio de los establecimientos humanos y zonas pastoriles del País Vasco, *Anuario de Eusko-Folklore*, **VII**, 137-141.
- Barandiaran de J. M., (1953), *El hombre prehistórico en el País Vasco*. Ed. Vasca Ekin, 267 p.
- Barandiaran de J.-M., (1974), Vida pastoril, albergues veraniegos, transhumancia intrapirenaica, *Obras completas*, **V**, p. 389-393.
- Barandiaran de J.-M., (1978), En el pirineo vasco, cronica de preistoria. *Obras completas*, **XIII**, p. 73-86.
- Barandiaran de J.-M. (1981), La habitacion en la mente popular vasca, in : *El habitat en la historia de Euskadi*, Col. de arquitectos Vasco-Navarro, p. 3-10.
- Barandiaran de J.-M. (1982), Recordando las raices. Aspectos de la etnografia del pueblo vasco, *Obras Completas*, **XXII**, p. 95-106.
- Barandiaran de J.-M. (2000 a), *Bosquejo etnográfico de Sara*, Fond. Barandiaran, Col. Sara, **n° 3**, 290 p.
- Barandiaran de J.-M. (2000 b), *Curso monográfico de etnología vasca*, Fond. Barandiaran, Col. Sara, **n° 4**, 173 p.
- Blot J. (2009) (2010), "*Inventaire des monuments protohistoriques en Pays Basque de France*" et "*Complément à l'inventaire des monuments protohistoriques en Pays Basque de France*". Chez l'auteur.
- Bourdé G. et Martin H. (1983), *Les écoles historiques*, Ed. Seuil, 343 p.
- Bourdier F. (1967), *Préhistoire de France*, Flammarion, 412 p.
- Duvert M. (2005-2006), Documents pour servir à l'histoire des charpentiers basques (mahisturuak), *Munibe*, Homenaje a Jesus Altuna, **Vol. 3**, 375-390 p.

- Duvert M. (2008), *Voyage dans le Pays Basque des bordes*, Elkar, 136 p.
- Duvert M. et Bachoc X. (2001), Charpentiers basques et maisons vasconnes, *Bulletin du Musée Basque*, hors série. **172** p et 35 Pl.
- Duvert, M. (2003-2004), Contribution à l'étude de la charpenterie basque traditionnelle en Iparralde : paroles de charpentiers, *Anuario de Eusko-folklore*, **44**, 197-228.
- Elosegi X. (2005), *Sara, etxeak eta deiturak lau mendez (XVI-XIX)*, Eusko Ikaskuntza, Col. Lankidetzan, **31**, 435 p.
- Goyheneche E. (1979), *Notre terre basque*, SNERD, 160 p et carte.
- Goyheneche E. (1990), *Bayonne et la région bayonnaise du XII^e au XV^e siècle*. Leioa, UPV/EHU, 541 p.
- Goyhenetche M. (1998), (2001), *Histoire générale du Pays Basque*, (tomes I et III), Elkarlanean, 493 p et 411 p.
- Manterola A. (1984), textes essentiels dans : *La etnia vasca*, Etor, **4**, 320 p.
- Mauduit J. (1972), *Des premiers chasseurs (de la préhistoire aux sociétés primitives d'Afrique)*. Hachette, 318 p.
- Michelena L. (1964), *Textos arcaicos vascos*, éd. Minotauro, Madrid, 206 p.
- Nougier L.-R. (1980), *Guide de la préhistoire*, Hachette, 189 p.
- Ugarte F. M. (1976), Los seles en el Valle de Oñate, *Boletín de la Real Soc. Vascongada de los amigos del País*, **Año XXXII, Cuad. 1^o y 2^o**, p 447-510.
- Velter A. et M.-J. Lamothe (1976), *Le livre de l'outil*, **Vol 1** : la terre et le bois, Denoël/Gonthier, 218 p.
- Vizcay Urrutia N. (2009), Uso y ocupación del medio natural : un análisis de las bordas en el valle de Erro y Auritz/Burquete, *Cuadernos de etnología y de etnografía de Navarra*, **84**, 181-345 p.
- Zaldua Etxabe L. M. (2007), Los seles : un patrimonio a proteger, Euskonews et media <http://www.euskonews.com/0376zkb/gaia37601es.html>.
- Zaldua Etxabe L. M. (2008), Seles en Legazpi : sobre la antigua organizacion de territorio, Euskonews et media. <http://www.euskonews.com/0457zkb/gaia45702es.html>.
- Zaldua Etxabe L. M. (2010), Saroiak eta kortak : abelzaintza-sareko lotuenak ; los seles : nodos de la red pastoril. In : Mendiz-mendi mendez-mende, paisajes culturales, naturaleza con historia. Diput Guipuzkoa et Kutxa, 96-149.
- Zapata Peña L. (2005-2006), Agricultura prehistórica en el País Vasco litoral. *Munibe*, Homenaje a Jesus Altuna, **57**, 553-561 p.
- Zudaire Huarte E. (s. d.), Monasterio de Urdax, *Temas de cultura popular*, n° **122**, Navarra, Diput. Foral de Pamplona, 31 p.

LE PASTORALISME, UN ENJEU DE LA MONTAGNE BASQUE

Jean-Marie
AYNAUD (*)

Le pastoralisme tel qu'il s'est développé au Pays Basque et tel qu'il a évolué depuis un quart de siècle en réponse aux nouveaux défis, constitue une activité agricole d'importance considérable pour l'économie mais aussi pour le maintien de l'équilibre de l'écosystème montagnard basque, de la Haute Soule à la montagne du Labourd. L'image du berger et de son troupeau a évolué à travers un pastoralisme qui s'est modernisé avec de nouvelles pratiques et le maintien de trois races ovines locales anciennes bien adaptées (Manech à tête noire, Manech à tête rousse, Basco-Béarnaise), mais menacées par la compétition avec la race Lacaune plus productive en raison du choix de certains éleveurs. Le pastoralisme basque qui bénéficie d'un accompagnement scientifique, technique et pédagogique de qualité, induit plusieurs produits dont les deux plus importants sont le fromage de brebis et la viande.

29

Ohiko artzaintza aldatu da Euskal Herrian azken mende laurden honetan, erronka berriei ihardokitzeko. Laborantzaren ekoizpen ona da ekonomia mailan, eta aldi berean mendi ekosistemaren oreka atxikitzen du Xuberoko bortuetarik Lapurdiko mendietara. Artzainaren eta artaldearen irudia aldatu da, artzaintza bera gaurkotu delakotz eta ohiko hiru ardi arrazak ongi egokitu (Manex buru beltza, buru gorria, eta Basco-biarnesa). Baina zenbaitek sartu duten Lacaune arraza emankorrakoak lehiaketa sortu du. Euskal artzaintza ongi lagundua da zientzia, teknika eta pedagogia aldetik. Ekoizpen nagusiak gasna eta haragia ditu.

■ Introduction

Le pastoralisme se définit comme un système d'élevage extensif faisant appel à la transhumance pour tirer profit des ressources végétales présentes dans des grands espaces naturels ouverts à tous.

Pendant les "trente glorieuses", période à partir de 1960 durant laquelle les productions animales à caractère intensif constituaient une

des bases de l'agriculture, la déconsidération dont faisait l'objet le pastoralisme poussait certains à annoncer sa prochaine disparition. Non seulement cette forme d'élevage extensif a résisté¹, mais on a assisté depuis 1990 à sa transformation en réponse aux nouveaux enjeux relatifs à l'environnement, ce qui lui assure maintenant modernité et actualité dans le cadre d'une agriculture durable². Ainsi, en Europe, les pratiques pastorales sont actuellement revalorisées au titre de la préservation de la nature.

L'objectif de cette étude est d'examiner l'état du pastoralisme en Pays Basque et la façon dont il a évolué face à de nouveaux défis. La comparaison du pastoralisme pratiqué en Haute Soule avec celui pratiqué dans la montagne du Labourd met en évidence des différences qui seront analysées.

■ Caractères généraux du pastoralisme

30

Le pastoralisme est apparu avec l'élevage au début du néolithique. Il résulte à l'origine d'une nécessité économique pour des populations de pasteurs de valoriser à leur profit des ressources végétales spontanées et aléatoires pour le pâturage dans le cadre d'un élevage extensif faisant appel à divers modes de déplacements à la recherche de pacages communaux ou privés. Le biotope et l'organisation de l'espace devaient être déjà construits avant le néolithique, à une période où on est passé insensiblement de la chasse à l'élevage. De cette période, la langue basque aurait conservé les termes relatifs à l'élevage des différentes espèces animales domestiquées. L'occupation pastorale ancienne a laissé des traces encore bien visibles au Pays Basque³. La montagne basque révèle ainsi une multitude de vestiges de monuments funéraires (dolmens, cromlechs et tumulus) et de tertres d'habitat en plus des monolithes utilisés comme bornes pastorales⁴. Les nombreuses datations au carbone 14 réalisées sur ces vestiges à l'initiative de J. Blot⁵ ont révélé des âges s'échelonnant de 2500-2057 avant J.-C., à 1301-1471 après J.-C.

Le pastoralisme qui a évolué progressivement vers l'agropastoralisme, repose sur les quatre composantes suivantes :

- des sociétés d'éleveurs structurées et organisées ;
- des troupeaux d'animaux domestiques herbivores ;
- des activités d'élevage liées au savoir-faire ancestral des bergers relatif à la gestion de l'animal et à celle du pâturage ;
- des milieux naturels.

Le pastoralisme revêt de multiples variantes en fonction de chacune de ces composantes. Il est en effet une mosaïque de coutumes et de savoir-faire selon l'espèce animale, les conditions d'élevage, le contexte humain et le milieu naturel dans lequel il est pratiqué.

Tel qu'il est mis en œuvre au Pays Basque, le pastoralisme induit une

série de retombées bénéfiques du point de vue de l'équilibre des écosystèmes qu'il faut souligner.

C'est d'abord un système d'élevage caractérisé par une quantité modérée d'intrants et des coûts de production intéressants pour des produits à haute valeur ajoutée (lait et fromage de brebis, viande). C'est aussi un système qui valorise à la fois le savoir-faire des bergers et le potentiel génétique d'anciennes races ovines locales bien adaptées au contexte environnemental d'une montagne humide. Il permet d'entretenir un paysage "ouvert" indispensable à la biodiversité et à l'équilibre de l'écosystème montagnard en stabilisant le couvert végétal et en prévenant les incendies. Enfin, il contribue au maintien des emplois locaux en zone rurale et d'une structure sociale en estive de mai à novembre nécessitant l'entretien des chemins.

Au niveau de la planète, le pastoralisme est cependant menacé par plusieurs facteurs affectant les espaces naturels et les sociétés d'éleveurs : les changements climatiques et environnementaux, les bouleversements économiques, sociaux et politiques et dans certaines régions le retour des grands prédateurs (le loup est de retour en Alava et en Biscaye). Ainsi pendant un siècle, les bergers des Pyrénées ont structuré et organisé le pastoralisme en absence des grands prédateurs qui étaient l'objet d'une chasse intensive. Le retour de ces derniers entraîne de nouvelles contraintes qui sont source de conflit entre la logique environnementale et la logique de production et d'économie de la montagne. S'intéressant à la dimension sociale et identitaire du métier de berger dans la montagne basque, Danielle Lassalle⁶ a récemment souligné les difficultés de cette société pastorale en pleine évolution, pour faire reconnaître le point de vue des bergers et leur expertise professionnelle aux autres usagers de l'espace collectif de cette montagne basque.

Fig. 1
Pablo Tillaç,
"troupeau de
moutons
et berger".
Dessin à la plume
et encre noire sur
papier, 1935,
Musée Basque et
de l'histoire de
Bayonne,
inv. 69.86.1.

■ Le berger et son troupeau : une image qui évolue

La façon dont le berger et son métier ont été perçus par la société a évolué au cours des époques (Fig. 1). Dans un passé proche, le berger était perçu comme celui qui connaissait parfaitement son troupeau et

les montagnes où ce dernier était autorisé à pâturer. Il était en permanence attentif à son troupeau : sa vitesse de déplacement, son niveau d'appétit selon la zone de pâturage, le temps des repas et leur répartition dans la journée. Il accumulait ainsi une multitude de savoirs empiriques et en dégagait des règles pour la conduite du troupeau. De plus le berger était un technicien reconnu de la fabrication du fromage. Cette vision du berger s'est perdue progressivement



avec la mise en place de l'élevage dit moderne. Son métier s'est dévalorisé et dans certaines régions il est devenu un ouvrier agricole salarié chargé d'emmener et de surveiller le troupeau sur des montagnes qu'il connaît de moins en moins bien. Parallèlement, auprès du citadin le berger a bénéficié en revanche d'une image un peu idyllique relevant de l'imagerie d'Epinal. Il est alors devenu un personnage mythique popularisé par Giono, Alphonse Daudet et d'autres. Cette vision un peu condescendante a réduit son métier à une fonction archétypale d'un sympathique gardien de troupeau complice de son chien, évoluant dans un espace grandiose au rythme des saisons.

Depuis peu, avec l'effritement des modèles productivistes de l'élevage dit industriel et en raison de ses excès, l'image du berger se revalorise : le pasteur en élevage extensif est passé d'un statut d'ignoré à celui du modèle dont il s'agit de s'inspirer. Bien différent de celui d'éleveur ou de gardien de troupeau, le métier de berger est maintenant reconnu. Sa dignité et sa technicité en sont les valeurs appréciées.

■ Le pastoralisme en évolution : de nouveaux concepts se mettent en place

De nos jours les troupeaux sont souvent livrés à eux-mêmes sans surveillance, ce qui ne permet plus de gérer l'herbe comme autrefois en raison d'une main d'œuvre insuffisante dans les contextes des exploitations d'aujourd'hui. On assiste progressivement au retour de l'embroussaillage⁷, puis à la reprise de la forêt avec les risques liés au feu⁸.

Cependant, depuis 1990, à partir des travaux de Michel Meuret⁹, une approche originale s'est développée avec l'observation attentive sur le terrain du métier du berger en action au contact du troupeau dans le contexte du pastoralisme méditerranéen. Un nouveau concept s'est imposé : le pilotage de la motivation alimentaire des herbivores sur des milieux naturels diversifiés à travers une écozootechnie des pratiques pastorales.

À la différence de la prairie naturelle ou artificielle assimilée à une "auge de pleine air", le pâturage d'estive, milieu végétal complexe, constitue pour l'animal un espace original caractérisé par sa biodiversité spatiale et la variabilité temporelle des ressources. Les éleveurs en prairies ont tendance à assimiler leur troupeau à un engin de fauche (qui restitue cependant les matières organiques) non doté de capacité propre ; ce qui n'est pas le cas du berger pastoraliste qui considère au contraire l'animal comme libre de ses choix, doté de mémoire et donc de capacités d'apprentissage.

Le berger pastoraliste se comporte alors comme un "chef cuisinier" en privilégiant le point de vue du troupeau, ses habitudes et sa motivation à consommer des régimes très diversifiés. Dans cette perspective,

le berger organise un pilotage à différents niveaux : favoriser les apprentissages au cours de la vie de l'animal, concevoir le parcours d'estive comme un "habitat écologique" à aménager, stimuler l'appétit au cours des repas lors du gardiennage et enfin bâtir une stratégie de pâturage valorisant la diversité des milieux.

Conçu par Michel Meuret avec les bergers, le "modèle MENU" a été mis au point avec succès. Il s'agit d'un modèle pour l'organisation des circuits de pâturage pour inciter les troupeaux à mieux manger dans des zones en friche, ce qui permet de tirer profit de la diversité et la variabilité annuelle d'un territoire pastoral.

Les objectifs de ce pilotage alimentaire sont les suivants :

- éduquer les jeunes animaux avec des adultes "nounous" ;
- cultiver la mémoire du troupeau ;
- concevoir un espace à pâturer comme un habitat pour animaux domestiques avec des lieux confortables pour la phase quotidienne de repas et celle de la rumination ;
- identifier les zones sous pâturées et les zones sur pâturées considérées comme attractives par le bétail ;
- stimuler l'appétit et la curiosité au cours d'un circuit de gardiennage.

Aujourd'hui le "modèle MENU" est enseigné dans les centres de formation de jeunes¹⁰ bergers. Cette nouvelle façon de mettre en œuvre le pastoralisme s'appuie sans doute sur des pratiques ancestrales empiriques tombées dans l'oubli. Elles s'inscrivent aussi dans les politiques environnementales, par exemple à travers la mise en place de la directive européenne "Natura 2000".

■ Les animaux du pastoralisme

La pratique pastorale en zone montagneuse nécessite le recours à des types d'animaux bien particuliers. Ces derniers sont caractérisés par une parfaite adaptation au parcours en montagne et aux conditions parfois extrêmes de son environnement : froid, humidité, restriction alimentaire, maladies. La notion de rusticité regroupe l'ensemble de ces qualités. On a affaire à des races locales anciennes bien différentes des races productives dites modernes, exigeantes mais fragiles, issues du progrès génétique. Ce dernier, dans ses approches les plus modernes (génétique moléculaire), a permis cependant d'éradiquer récemment la tremblante ovine (maladie à prions) dans les troupeaux de brebis Manech¹¹. De plus, des projets en cours depuis deux ans à l'initiative du Centre ovin d'Ordiarp visent à rechercher chez des béliers Manech une résistance génétique aux maladies causées par les vers parasites. Les animaux du pastoralisme basque appartiennent aux espèces suivantes :

- les équidés incluant les pottoks et les chevaux de trait semi lourds ;
- les ruminants tels que les bovins, les ovins et les caprins ;

- les porcs qui ont été au Moyen Âge et en particulier en Basse Navarre le sous produit de l'abondante forêt de l'époque à travers un sylvopastoralisme d'importance économique considérable¹² ;
 - et pour mémoire les abeilles.

Avec les ovins, le Pays Basque offre un bon exemple pour illustrer la notion de rusticité animale, qualité nécessaire à la pratique du pastoralisme, à travers la comparaison de trois races locales de brebis laitières qui bénéficient d'un solide ancrage territorial (Fig. 2). Du fait du choix de certains éleveurs, ces dernières sont concurrencées par une race exogène, la race Lacaune¹³. La brebis de race Manech à tête noire est limitée dans ses capacités laitières (110 litres de lait par lactation), ce qui n'est pas le cas de la brebis Manech à tête rousse qui est meilleure laitière. Parfaitement adaptée aux conditions difficiles de la montagne basque humide, ces deux brebis Manech sont des animaux montagnards rustiques, bons débroussailliers, pourvus d'un manteau de pluie protecteur naturel matérialisé par une toison abondante caractéristique, constituée de longs brins de laine grossière sur laquelle glissent facilement les gouttes de pluie. Ces brebis sont connues pour résister à certaines maladies en particulier la piroplasmose, maladie parasitaire causée par un protozoaire pathogène et transmise par les tiques (le pottok est lui aussi résistant à la piroplasmose). En revanche, la brebis de race Lacaune (originale du Tarn) est plus productive (210 litres de lait et plus par lactation) mais exigeante sur le plan alimentaire et inadaptée au parcours en montagne humide car les gouttes de pluie ont tendance à s'accumuler entre les brins de sa toison peu abondante. De plus, cette dernière fait preuve d'une relative fragilité aux maladies, par exemple à l'agalactie contagieuse (infection microbienne du tissu mammaire) qui a sévi sévèrement récemment. Résultat d'une sélection génétique pour la production laitière depuis 1947, cette race peut être comparée à une "formule 1 performante sur des routes entretenues d'un circuit bien contrôlé mais inadaptée aux chemins de traverses sinueux". L'une est bien adaptée à la montagne basque, l'autre a sa place ailleurs dans des systèmes intensifs en stabulation permanente équipée de robots de traite et alimentée avec des aliments appropriés (ensilage de maïs, luzerne déshydratée, etc.) ; ce qui est le cas par exemple de la ferme "Kukulu" à Espelette qui, avec 2 000 brebis Lacaune en conditions d'élevage intensif, produit 110 tonnes de fromage par an.

Le choix de la race de brebis est une question culturelle, patrimoniale et aussi foncière ; si on a de la montagne (cayolar) et peu de terres autour de la maison, la brebis Manech est privilégiée. En revanche, si

Fig. 2
Brebis Manech à tête rousse dans une prairie (commune de Saint-Pée-sur-Nivelle). Implantée dans la partie ouest de la montagne basque, la brebis Manech à tête rousse, ancienne race locale, est appréciée par sa rusticité et ses qualités laitières.



on a peu de montagne et un espace approprié autour de la maison (ou une stabulation), c'est la Lacaune qui a tendance à être retenue¹⁴.

Selon Jean-Marc Arranz¹⁵, la brebis Lacaune aurait tendance à supplanter toutes les races ovines laitières en Europe à l'exception de la Sarde et de la Manech à tête rousse.

Actuellement dans les Pyrénées Atlantiques, la population ovine dont la moitié pratique le pastoralisme, est constituée par 390 000 Manech, 80 000 Basco-Béarnaise et 19 000 Lacaune. Le maintien de ces races locales anciennes est un enjeu considérable car il conditionne la survie du pastoralisme basque.

■ La pratique du pastoralisme au Pays Basque

Durant tout le Moyen Âge, le sylvopastoralisme porcin était prédominant. Il tirait profit de la forêt basque abondante à cette époque, pour la production de viande. D'importance moindre, le pastoralisme ovin visait alors la production de laine (on parlait des "bêtes à laine") et la fumure. Ce dernier s'appuyait sur d'une double transhumance : vers les estives à la belle saison, et vers les Landes de Gascogne l'hiver. Au xv^e siècle, à partir d'une organisation déjà en place, la société pastorale a formalisé le système juridique des cayolars pour la production de lait et de fromage au cours de la période annuelle de transhumance. Le pastoralisme qui est pratiqué en Soule¹⁶, présente des caractéristiques originales uniques en France et sans équivalent en Europe. Ces dernières s'expliquent par l'importance des espaces collectifs à valoriser, et par la force des traditions propres à la société des éleveurs basques. Le pastoralisme constitue ainsi une composante majeure de la culture et de l'identité du Pays Basque, même à travers les grandes différences observées entre celui pratiqué en Soule et celui pratiqué dans le Labourd par exemple.

■ Le pastoralisme en Haute Soule

Les pâturages d'estive de la Haute Soule sont situés entre 1000 et 2000 m d'altitude, au sein d'un vaste espace collectif dans une montagne dont le climat est rigoureux. Ces estives sont souvent à plusieurs heures de marche des maisons de la vallée.

L'originalité de la Soule (et aussi de la Basse Navarre) tient au fait que la gestion des activités traditionnelles dans l'espace montagnard s'est organisée de façon collective autour de quatre commissions syndicales : celle du Pays de Soule, celle du Pays de Cize, celle de l'Ostabarret et celle de la vallée de Baigorri. Quatre-vingt communes participent à cette gestion collective à travers ces commissions qui administrent plusieurs milliers d'hectares dont 2/3 d'estives indivises et 1/3 de forêts indivises. La commission du Pays de Soule est la plus importante. Elle

rassemble 43 communes propriétaires de cet espace collectif en indivision de 14 000 ha dont les ressources pastorales sont valorisées de mai à octobre par 40 000 ovins, 3 500 bovins et de nombreux chevaux. Variable selon les années, le budget de la commission est alimenté par la chasse (30 %, location des sites pour la palombe), par le tourisme (35 %, chalets d'Iraty), par la vente du bois (25 %), et par les redevances versées par les bergers pour faire pâturer leurs troupeaux sur les estives (10 %). En s'opposant aux effets dévastateurs de la révolution française, ces commissions syndicales ont joué un rôle important dans la première moitié du XIX^e siècle, en permettant de "recollectiviser" ces espaces pastoraux.

Jusqu'au début des années 1980, le pastoralisme souletin était structuré et organisé de façon collective¹⁷ à partir d'un système de répartition égalitaire du travail et du produit du travail, et de répartition des tâches uniques en France basé sur le système juridique très ancien du cayolar¹⁸. Ce dernier comprenait le groupement pastoral de plusieurs bergers qui faisaient troupeau commun (300 à 400 brebis et plus) et assuraient à tour de rôle différentes fonctions (gardiennage, soins aux bêtes, traite matin et soir), la cabane collective pour l'hébergement des bergers et la fabrication du fromage, le parc à brebis et le pâturage d'altitude (150 à 300 ha). Pendant la période de lactation, de mai à juillet, le fonctionnement du cayolar était basé sur deux mouvements permanents des bergers : le remplacement sériel où chaque berger avait un rôle spécifique à tenir pour une période de 24 h à travers les six rôles coutumiers ordonnés hiérarchiquement, et la rotation du berger individuel allant et venant entre sa maison dans la vallée et la cabane en montagne¹⁹.

La capacité d'un cayolar est définie par le nombre de txotx (habituellement de 4 à 7). Ce dernier constitue une unité fonctionnelle de mesure de la capacité d'exploitation du pâturage. Il correspond à un parcours d'estive capable de supporter 60 à 80 brebis (le txotx peut être loué ou vendu). La cabane du cayolar a un nom et une identité sociale (voir sur la carte au 25/1000 les nombreux cayolars avec leurs noms). La qualité de membre d'un cayolar s'acquiert par héritage et par le fait d'appartenir à une maison. Quarante trois cayolars sont encore en activité. Cent six étaient recensés au début du XVI^e siècle. Ces cayolars n'existent qu'en Soule et constituent une organisation démocratique et solidaire de gestion collective du "territoire de l'herbe" mise au point dans le passé par une société à la limite de la survie alimentaire.

La pratique du pastoralisme au Pays Basque était avant tout une affaire d'hommes. Ainsi, selon Sandra Ott²⁰, la vie au cayolar constituait un univers masculin émancipé des contraintes sociales et religieuses d'où les femmes sont exclues. Ces der-

Fig. 3
Sous produit du pastoralisme en Haute Soule, ces porcs vivent en pâturant en liberté autour du cayolar "Arratzolatze" de mai à octobre où ils bénéficient chaque jour pour leur engraissement du petit lait issu de la fabrication du fromage.



ÉTUDES ET RECHERCHES

nières n'y venaient qu'une seule fois, en mai, pour y conduire les porcelets destinés à l'engraissement par le petit lait, sous produit de la fabrication du fromage (Fig. 3).

Le pastoralisme obéit à un calendrier annuel précis : à partir de la naissance des agneaux fin décembre, commence la lactation avec les traites qui dure jusqu'à la mi juillet. À la mi mai, le troupeau transhume de la vallée vers les pâturages d'estive. À l'origine le déplacement se faisait à pied ; aujourd'hui le recours à des bétailières évite de fatiguer les brebis. De la mi-mai à la mi-juillet, les bergers sont soumis à un travail intense incluant les deux traites quotidiennes et la fabrication de fromage (pour ceux qui ne livrent pas le lait à l'industrie fromagère). À la fin de cette période, à l'occasion de la fête de Sainte Madeleine, les brebis sont redescendues dans la vallée où elles sont tondues, puis remontent peu après dans les estives où elles sont mélangées avec les béliers (période de rut de la mi juillet à la mi août, 1 bélier pour 25 brebis) pour amorcer la nouvelle gestation (durée 5 mois). Depuis une vingtaine d'années, la vie des bergers au cayolar est facilitée par le radiotéléphone, l'aménagement de pistes pour les véhicules, la reconstruction de bâtiments plus spacieux et bien équipés avec l'eau et l'électricité (panneaux photovoltaïques) et enfin par l'accès au contrôle hormonal de la reproduction, l'insémination artificielle (20 % des bergers y ont recours) et les machines à traire²¹.

Les bergers sans terre ont quant à eux un mode de fonctionnement totalement dépendant de la montagne²². N'ayant pas d'exploitation, ils restent au cayolar durant toute la saison de transhumance. Le système du berger sans terre ne demande pas de lourds investissements, le berger possède le troupeau de brebis ainsi que les outils et accessoires pour la fabrication du fromage. L'été il loue des parcours d'estives à la commission syndicale et l'hiver il doit négocier les pacages ainsi qu'une bergerie à un propriétaire. Le système des bergers sans terre existait déjà au xiv^e siècle en particulier dans la vallée d'Ossès selon Jean Baptiste Orpustan. Ce berger s'appelait alors "peguylaro"²³. Les bergers sans terre pratiquent le pastoralisme au sens originel du terme.

Le pastoralisme rend la montagne basque étonnamment "vivante". Ainsi de mai à octobre, celui qui parcourt à pied ces pâturages d'estive au dessus de Sainte Engrâce, autour du pic d'Orhy, autour du pic de Bizkarze, ou dans le massif des Arbailles autour d'Ahusky, est surpris de découvrir autant de brebis, de bovins et de chevaux vivant en liberté au voisinage de cayolars ou s'activent de nombreux bergers.

Ce pastoralisme dont les pratiques ancestrales ont maintenant disparu, est porteur de valeurs patrimoniales et identitaires,



d'héritage et de traditions. À présent, en pleine évolution depuis la fin des années 1970, il est caractérisé par des pratiques différentes tenant à l'espèce animale, au type d'élevage, à l'activité de traite et à l'activité de transformation²⁴.

■ Le pastoralisme dans la montagne du Labourd

À la différence de la Haute Soule, la montagne labourdine est petite, "à portée de la main", et bénéficie d'un climat doux²⁵. Toujours inférieurs à 1000 m, les sommets sont à une ou deux heures de marche du bourg. Vouée à l'élevage, la montagne labourdine est habitée depuis la fin du paléolithique par des pasteurs ; les bornes, les mégalithes et les cromlechs sont nombreux, ainsi que les routes anciennes, les sites miniers et les oratoires. Dans cette montagne jadis très fréquentée, habitée de façon continue jusque dans les années 1950, le pasteur était omniprésent avec d'autres utilisateurs traditionnels: charbonniers, bûcherons, mineurs, contrebandiers, chasseurs²⁶. Prenant comme modèle le territoire de la commune d'Urrugne, une étude récente de l'approche multi-usage qui caractérise la montagne labourdine, a abouti à l'élaboration de propositions concertées²⁷.

Si la Haute Soule est le pays des cayolars, la montagne du Labourd (avec la montagne de Basse Navarre) est, selon Michel Duvert, le pays des bordes²⁸. Aujourd'hui plus ou moins abandonnées, ces établissements sont constituées par des bâtiments à vocation pastorale qui sont



Fig. 4
Etxegoyhenekobor dalde, bergerie-étable (bordalde-barruki) avec sa cabane de berger (etxola) et sa prairie clôturée, établis sur un promontoire face à la montagne d'Ainhua (voir l'ouvrage de Michel Duvert "Voyage au Pays Basque des Bordes", figure 4, pages 40 et 41).



Fig. 5
Massif de la Rhune : prairie artificielle encastrée dans un environnement de prairie naturelle en voie d'embroussaillage (ajoncs épineux) sur laquelle pâturent des bovins en liberté.

des annexes des maisons (etxe) : des refuges, des étables où les brebis s'abritent ou y étaient traitées, ou dans le passé des habitations dont les bordiers étaient souvent des cadets revendiquant le statut de premier voisin (auzo), des métayers n'ayant pas ce statut ou des marginaux²⁹. Ces bordes étaient associées ou non à une cabane (etxola), à un enclos ou à une prairie (voir les travaux récents de Michel Duvert sur la typologie et les fonctions des bordes). Il

n'existe pas comme en Soule de commission syndicale pour la gestion des espaces collectifs et l'organisation du pastoralisme. À partir d'une approche individualiste, les éleveurs et les bergers labourdins pratiquent un pastoralisme de bordes (Fig. 4).

Étant donné la douceur du climat, les pâturages d'été n'existent pas car ils sont confondus avec ceux d'automne et de printemps³⁰. La transhumance consiste en des déplacements de courte distance vers des pâturages situés dans des espaces communaux ou dans des terres de faceries. Depuis le début du xx^e siècle, les bergers ne montent plus à l'estive, mais vont tous les deux ou quatre jours surveiller les brebis qu'ils savent retrouver facilement en raison de leur caractère routinier³¹ : en montagne les troupeaux prennent leur place respective, ne se mélangent pas et suivent le même parcours, sauf lorsque les brebis sont perturbées par des chiens de randonneurs ou des engins pétaradants (Fig. 5).

De plus en plus d'éleveurs labourdins s'associent pour faire troupeau commun en vue d'une grande transhumance à longue distance vers les pâturages d'altitude des Hautes Pyrénées dont les communes sont demandeurs pour l'entretien de la montagne (Aubisque, Aspe, Camfranc,...)³². La montagne du Labourd est ainsi de moins en moins pâturée et on assiste progressivement au retour de la friche avec les ajoncs épineux.

Voici un exemple, celui du massif de la Rhune et du Chodolcogagna³³. Ces montagnes (12 km de long, 6 km de large) offrent des espaces communaux (landes arborées) réparties en 19 zones d'utilisation collective dépendant de quatre communes. Ce massif est depuis peu inscrit dans le réseau écologique européen "Natura 2000" pour une surface de 5 700 ha³⁴. Cette montagne sur laquelle sont visibles les nombreuses traces anciennes de l'occupation pastorale est caractérisée par quatre activités différentes :

- activité forestière sur 2 500 ha gérés par l'ONF ;
- l'activité industrielle avec les carrières ;
- les activités de loisir et la chasse ;

- enfin et surtout l'agropastoralisme qui reste l'activité principale avec le soutrage.

Les feux pastoraux y sont remplacés peu à peu par le gyrobroyage pour maintenir le paysage "ouvert". Les communes y sont gestionnaires de leurs terrains communaux et de leurs forêts respectives. Les animaux qui pâturent dans ces espaces (de Biriadou à Sare) appartiennent à 69 éleveurs. Ils représentent 8800 brebis Manech, une soixantaine de bovins de race Blonde d'Aquitaine et de race Lourdaise, une vingtaine de Betizu^{35 36}, et 500 pottoks, chevaux de petite taille, qui y vivent toute l'année³⁷ (Fig. 6, 7 et 8).

L'image du pottok s'est améliorée depuis qu'il est utilisé comme poney de loisir et de compagnie et surtout depuis qu'il bénéficie d'un statut reconnu (standard, livre généalogique) de la part de la direction nationale des haras (rôle déterminant de Jean-Baptiste Barreneche, vétérinaire à Saint-Jean-de-Luz et du maire de Sare, M. Dutournier). Dans le passé, il représentait un élevage de seconde zone confié aux cadets, les aînés se voyant plutôt confier l'élevage des brebis laitières. De plus il était accusé de dégrader les pâturages par piétinement et arrachage, tout en consommant en herbe l'équivalent de 8 brebis. Avant 1940, très farouches, les pottoks ne se laissaient pas approcher comme aujourd'hui ; leur capture nécessitait l'usage du lasso.

40

■ Les produits du pastoralisme et leur valorisation

Le pastoralisme induit quatre produits d'importance inégale.

D'abord et surtout le lait de brebis et le fromage issu de la transformation de ce dernier. Produit saisonnier de janvier à juillet, le lait représente 50 millions de litres produits par 480 000 brebis (2 500 éleveurs dont 710 pratiquent quotidiennement le gardiennage à l'estive). Le prix du litre payé à l'éleveur est de 1 euro (pour mémoire, le litre de lait de vache est payé 0,26 euro). La rémunération des producteurs est maintenant conçue pour favoriser l'utilisation des races locales de brebis. Cette production annuelle ne permet pas de répondre aux besoins de la transformation. Il en résulte un déficit annuel important (transformation/collecte) de 12 millions de litres représentant un potentiel moyen équivalent à 120 000 brebis, soit 400 exploitations et 400 emplois³⁸.

Le lait de brebis est transformé à la ferme de façon artisanale (15-20 %) et surtout dans les fromageries (80-85 %). Ce qui permet une production annuelle de 10 000 tonnes de fromages dont 3 400 en Appellation d'Origine Contrôlée, AOC Ossau-Iraty. La mise en place de cette AOC s'est illustrée d'après discussions car le choix d'être dans l'AOC pour un éleveur est lié au choix des races locales, base du pastoralisme au Pays Basque et au Béarn. La transformation se répartit entre quatre fromageries industrielles (représentant 310 salariés) situées res-

ÉTUDES ET RECHERCHES

pectivement à Mauléon, Larceveau, Macaye et Hélette et une dizaine d'établissements à caractère coopératif (représentant 25 salariés) comme par exemple "Hordago" aux Aldudes, ou "Azkorria" à Musculdy. Ainsi par exemple, la fromagerie coopérative artisanale "Azkorria" (l'aube en basque) est constituée par l'association de 17 exploitants agricoles producteurs de lait de brebis (180 brebis de race locale par exploitation ; alimentation naturelle sans ensilage ; transhumance de mai à septembre en Iraty ou dans le massif des Arbailles). L'objectif de la coopérative vise la haute qualité d'un fromage inscrit dans l'AOC Ossau-Iraty. Chaque année 380 000 litres de lait sont transformés en 57 tonnes de fromages commercialisées par différents circuits. Chaque coopérateur doit acquérir des parts sociales et doit aussi donner à la coopérative trois demi-journées par semaine.

Le deuxième sous produit important est la viande ovine, bovine, chevaline et porcine : chaque année en décembre-janvier, 300 000

agneaux sont produits et commercialisés à Noël et surtout à Pâques. La viande bovine est produite à partir des très nombreux bovins de la race Blonde d'Aquitaine qui sont engraisés dans les pâturages d'estives. De même, la viande chevaline destinée à l'exportation est produite à partir des troupeaux de chevaux lourds pâturant dans les estives. Enfin, de la viande porcine de haute qualité (AOC "Kintoa" en cours d'obtention) est produite en Basse-Navarre à partir des porcs de la race pie-noire basque élevés en semi liberté en moyenne montagne.

Fig. 6
Jeunes bovins de la race "Blonde d'Aquitaine" pâturant en hivers sur les crêtes du Gorospil dans la montagne d'Ainhoa. De création récente, cette race a été constituée à partir de races locales anciennes utilisées initialement pour le travail.



Fig. 7
Bovins pyrénéens de la race "Lourdaise" pâturant en été sur les pâturages communaux d'Ascain, sur le plateau d'Ihizelaia dans le massif de la Rhune. Aujourd'hui sélectionnée pour la viande, cette locale ancienne était utilisée pour le travail.



Fig. 8
Jument pottok et son poulain au printemps dans le massif de la Rhune à proximité de la redoute en étoile. Particulièrement rustiques et résistants les pottoks vivent toute l'année en plein air en montagne où ils contribuent à la lutte contre l'embroussaillage. Ils constituent une sorte de pastoralisme de "cueillette" bien ancré dans le territoire basque.



Le troisième sous produit est constitué par le poney de loisir produit à partir des petits chevaux de la race Pottok.

Le quatrième sous produit est constitué par la laine des brebis Manech. En raison de son caractère grossier cette laine était réservée à la fabrication de matelas. Suite à l'interdiction de l'usage de l'amiante, elle tend à être utilisée maintenant comme isolant thermique dans l'industrie.

■ Conclusion

Quel avenir pour le pastoralisme au Pays Basque ? Le maintien et le développement des races ovines locales constituent un des enjeux majeurs pour son avenir. Ainsi en 2003, avec l'aide de l'Institut National de la Recherche Agronomique et de l'Institut de l'Élevage, un groupe de travail d'une trentaine de personnes associant des représentants de l'ensemble des organisations participant au Groupement d'Intérêt Scientifique GIS id64 ont réalisé une importante étude de prospective³⁹. Visant à éclairer l'avenir et permettre de prendre des décisions pour le futur de l'élevage ovin laitier des Pyrénées atlantiques, cette démarche collective ambitieuse a abouti à l'élaboration en 2005-2006 de plusieurs propositions en vue d'une meilleure stratégie de sélection des races locales qui constituent une composante majeure de l'écosystème montagnard basque. De plus ces dernières bénéficient d'un fort ancrage territorial, ce qui n'est pas le cas de la race Lacaune.

Enfin, il faut souligner le dynamisme et la grande diversité du pastoralisme basque actuel⁴⁰. Constituant sa force et son atout majeur, cette diversité s'exprime à plusieurs niveaux :

- des systèmes de production dominants (producteurs/livreurs de lait de brebis, éleveurs de Blondes d'Aquitaine, systèmes de niches : fromages AOC, porc basque des Aldudes) ;
- des ressources pastorales (Béarn : lait, Soule : ovins/bovins, Bidarray et Itxassou : ovins/chevaux) ;
- une mise en marché, soit par des groupes industriels (Bongrain, Lactalis, PME régionales), soit au travers de circuits courts (marchés locaux, restauration, associations et ventes directes).

■ Remerciements

Je remercie très vivement Olivier Clément, Jean-Marc Arranz, Michel Duvert et Philippe Etchegoyhen

(*) jean-marie.aynaud@wanadoo.fr

Notes

- 1 Bonnemaire J., *Actualité et modernité du pastoralisme*, Introduction à la séance de l'Académie d'Agriculture de France du 31 mai 2006, Paris, 4p.
- 2 L'agriculture durable est définie comme une agriculture qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre aux leurs.
- 3 Blot J., 1978, Les vestiges protohistoriques de "La voie romaine" des Ports de Cize, *Bulletin du Musée Basque*, n° 80, pp. 53-88.
- 4 Blot J., 1979, La Soule et ses vestiges protohistoriques, *Bulletin du Musée basque*, n° 83, p. 1-44.
- 5 Blot J., 1993, *Archéologie et montagne basque*, Ed. Denoël, Paris, 169 p.
- 6 Lassalle D., 2007, *Berger pyrénéen. Une identité professionnelle, culturelle et sociale en question (Pyrénées occidentales et centrales)*. Thèse de doctorat de sociologie soutenue le 2 mars 2007 à l'Université Toulouse 2-Le Mirail.
- 7 Dendaletche Cl., 1978, *Montagne et civilisation basque*, Ed. Denoël, Paris, 169 p.
- 8 Dendaletche Cl., 2005, *L'Archipel basque*, Ed. Privat, Toulouse, 206 p. (Voir pages 74-81 et 138-140).
- 9 Meuret M., *Les pratiques pastorales entre temps court de l'alimentation des troupeaux et temps long des ressources et des milieux*, séance de l'Académie d'Agriculture de France du 31 mai 2006, Paris, 11 p.
- 10 Meuret M., 2010, *Un savoir-faire des bergers*, ouvrage collectif, Coéditions Educagri (Dijon) et Quae (Versailles), 334 p.
- 11 Minery S., Arranz J. M., Agerre X., Fidelle F., Garrain C., Vial-Novelac C., Soulas C., Palhière L., Astruc J. M., Andreoletti O., Schelcher F., Barillet F., 2002, *Utilisation de la génétique pour éradiquer la tremblante dans les élevages de brebis laitières des Pyrénées Atlantiques*, Rencontres Recherches Ruminants, 4-5 décembre, n° 9, pp.93-96.
- 12 Aynaud J.-M., 2009, Le porc au Pays Basque : des moines antonins au renouveau génétique, *Bulletin du Musée basque*, n° 174, pp. 27-44.
- 13 Duvert M., 2004, *Trois siècles de vie en montagne basque : Ainhoa*, Ed. Elkar, 397 p, (voir p. 349).
- 14 Duvert M., 2004, *op. cit.*
- 15 Arranz J. M., 2010, Centre départemental de l'élevage ovin d'Ordiarp. G.I.S. id64, communication personnelle.
- 16 Duvert M., Decha B., Labat Cl., 1998, *Jean Baratçabal raconte... la vie dans un village basque de Soule au début du xx^e siècle*, édité par Lauburu avec le soutien du conseil général et celui de la commission syndicale de Soule, Bayonne, 44 pp. (Voir le chapitre 7).
- 17 Peillen J., et D., 1965, L'élevage ovin dans le pays de Soule, *Bulletin du Musée Basque*, n° 28, pp. 49-60.
- 18 Société des Amis du Musée Basque. Compte-rendu de la journée du 18 juin 2005 centrée sur le thème du pastoralisme en Haute Soule, visite commentée du cayolar "Ithurxarre" par Philippe Etchegoyhen et interview des bergers présents. *Gazette interne d'information "Gogoan"*, n° 13, avril 2006.
- 19 Ott S., 1995, *Le cercle des montagnes, une communauté pastorale basque*, Ed. du C.T.H.S., 268 p.
- 20 Ott S., 1995, *op. cit.*, voir p. 162.
- 21 Société des Amis du Musée Basque, 2005, *op. cit.*
- 22 Société des Amis du Musée Basque. Compte-rendu de la deuxième journée (20 juin 2009) centrée sur le pastoralisme en Haute Soule, visite commentée du cayolar "Arratzolatze" par Philippe Etchegoyhen et interview de M. Mehex, berger sans terre. *Gazette interne d'information "Gogoan"*, n° 24, octobre 2009.
- 23 Orpustan J.-B., 1977, La Basse-Navarre en 1350. I- La vallée d'Osses, Irissary, Iholdy, Armendaritz et Ahaxe, *Bulletin du Musée basque*, n° 75, pp. 21-32.

- 24 Lassalle D., *Etat des lieux des pratiques de gardiennage dans les Pyrénées Atlantiques*. Etude réalisée à la demande de la profession agricole, présentée et validée par la commission scientifique de la chambre d'Agriculture des Pyrénées Atlantiques du 18 avril 2007 à Saint-Palais.
- 25 Duvert M., 2004, *op. cit.* (voir page 163).
- 26 Duvert M., 2004, *op. cit.* (voir page 271).
- 27 Lassalle D., Arranz J. M., Gascouat P., Cambouc C., 2007, *Approche multi-usage de la montagne : une expérience pluridisciplinaire au Pays Basque*. Rencontres Recherches Ruminants, Paris, 5-6 décembre, n° 14, p. 193 (le travail présenté dans cet article est centré sur le territoire de la commune d'Urrugne).
- 28 Duvert M., 2008, *Voyage dans le pays des Bordes*, Ed. Elkar, 134 p.
- 29 Duvert M., 2004, *op. cit.* (voir page 162).
- 30 Duvert M., 2004, *op. cit.* (voir pages 59-60).
- 31 Duvert M., *op. cit.* (voir page 181).
- 32 Centre départemental de l'élevage ovin d'Ordiarp, 2008, *Présentation de l'activité agricole et pastorale des communes de Bidarray et Itxassou*, mémoire de stage de Laure Murat, élève-ingénieur.
- 33 Bost J., et coll., *La Rhune*, Ed. du Mondarrain, 132 p.
- 34 Office National des Forêts : *Rapport intermédiaire Natura 2000 ; Massif de la Rhune et du Choldocogagna. Inventaire et description de l'existant*, mai 2006, édité par l'Agence ONF des Pyrénées Atlantiques, 49 p.
- 35 Seilliez J.P., Quelques notes sur les "Betiso", *Bulletin du Musée Basque*, n° 67, pp. 31-37.
- 36 Gomez M., Seilliez J. P., 2004, *Le Betizu*, l'un des derniers grands herbivores *res nullius* en Europe. *Ethnozootecnie*, n° 74 - *Varia* n° 7, p. 43-46.
- 37 Lizet B., Le Pottok : un retour à la montagne, *Ethnozootecnie*, n° 64, pp. 93-100.
- 38 Conseil de développement du Pays Basque, "Mieux apprendre la réalité et le potentiel de développement de l'agroalimentaire en Pays Basque" rapport final, 123 p., 18 janvier 2007, International, 20/22 rue Richer à Paris.
- 39 Arranz J. M., Astruc J. M., Bibé B., Bonnemaire J., Clément O., Dascon F., Lagrifoul G., Morin E., Labatut J., 2006, *L'élevage ovin laitier des Pyrénées atlantiques en 2020 : cinq scénarios pour construire une stratégie de sélection des races locales*. Rencontres Recherches Ruminants, Paris, n° 13, pp. 361-364.
- 40 Arranz J. M., 2010, communication personnelle.

ETXEA ETA ETXENKOA, MAISON ET MAISONNÉE EN SOULE

Philippe
ETCHEGOYHEN

*Adaptations
et régulations*

Des mécanismes régulateurs étaient nécessaires pour que la maisonnée puisse répondre le mieux possible aux deux contraintes de base de toute maison : disposer de la main-d'œuvre nécessaire et pouvoir nourrir tout le monde.

Des systèmes variés ont été mis en place pour des régulations ponctuelles ou des solutions à moyen terme : voisins, domestiques agricoles, métayage, placement des cadets en sont des exemples.

Le placement des cadets a joué un rôle important pour le devenir de la maison car il a été aussi un des éléments de leur stratégie matrimoniale.

Etxea bi eginbehar nagusiren betetzera bortxatua zen irautekotan : langile aski eta jana denentzat. Sistema batzu finkatu dira behin-behineko edo epe laburreko arazoei buru egiteko : auzoak, mutilak, etxazaintza, primu-ondokoei etorkizun emaita. Primu-ondokoei bizipidea segurtatzea premia handikoa zen etxaldearen geroa segurtatzeko, ezkontzak zirela bide.

Le mot *etxe* désigne plusieurs choses selon le contexte. Le bâtiment d'habitation lui-même que l'on distingue des granges (*ezkaratz*) et autres bâtiments, étable (*behitegi*), bergerie (*artegi*), porcheries (*urdantegi*) et poulaillers (*oillaltegi*).

Etxea désigne l'ensemble regroupant les bâtiments, les terres et les droits attachés à la maison. Mais le terme *Etxaltea* sera lui-aussi utilisé pour désigner ce même ensemble.

Le mot *etxea* sera plus souvent employé pour désigner la personne morale, et le mot *exaltea* pour désigner l'entité économique.

L'*etxe* possède une ou plusieurs exploitations agricoles (*exalte*). Une métairie sera désignée sous le terme de "*etxezaintegi*" (lieu d'activité d'une famille de métayers). Cette unité d'exploitation peut aussi regrouper d'autres possessions : bordes (*bordalte*) parfois éloignées comprenant une grange (*borda*) entourée de prés et parfois d'une cabane (*etxano*). S'y ajoutent les parts de cayolar et les emplacements réservés à l'église et au cimetière.

Le nom des *etxe* peut apporter quelques indications parfois. Aux noms classiques des vieilles maisons (Etchebarnea, Agerria, Goienetxea...), abondamment décrites par de nombreux auteurs, on peut ajouter deux ou trois remarques sur des noms particuliers.

Le nom d'une maison peut se perdre et être remplacé par un autre. *Karrikartea* peut devenir "Anchenenea" car un des propriétaires du nom d'Anchen a marqué cette maison. De même "Etzetua" peut s'effacer pour être remplacé par "Ttuketenea" du nom d'un locataire qui y a vécu longtemps ; est-ce sa fonction de cantonnier ou sa personnalité qui ont marqué les esprits ?

La différenciation de plus en plus fréquente entre le nom des maisons et celui des gens qui y habitent a conduit à désigner les maisons par le nom de la famille suivi du suffixe *enea* : la maison *lagonia* sera souvent appelée *Miñartenea* si elle est habitée par la famille *Miñart*.

Certains noms font référence aux activités de la maison. On parlera bien sûr d'*arostegi* (maison de forgeron), *eskolategi* (maison d'école), mais on ne parlera pas de *maistürütegi* (maison de charpentier) ou de *dendaritegi* (maison de couturière) car ces activités n'étaient que rarement exercées sur place.

On parlera de *etxezaintegi* (maison de métayer) pour bien séparer son statut de celui d'une *etxe* de plein droit (" *agerreko etxezaintegia*" : la métairie de la maison *Agerria*).

On parlera de *buhametegi* (maison de bohémiens) mais pas d'*eremüstegi* (maison de journalier).

La maisonnée comprend, dans l'idéal :

- Le couple constitué par les vieux parents (*nagusi zaharrak* : *Etxeko jaun eta etxeko andere zaharrak*) ;
- Le couple des jeunes (*nagusi gazteak* : *etxeko jaun eta etxeko andere gazteak*) et leurs enfants.

À cette structure de base peuvent s'ajouter :

- Des *etxeko seme* et/ou *etxeko alaba* (célibataires adultes vivant dans la maison) ;
- Un ou des domestiques ou bonnes (*müttil eta neskato*).

La composition de la maisonnée évolue en permanence pour répondre à deux impératifs : pouvoir nourrir tout le monde et disposer de la main-d'œuvre nécessaire. Elle ne correspond que rarement aux besoins et aux possibilités de l'*etxe*. Dans certains cas il y a pénurie de main d'œuvre, dans d'autres, pléthore de bras et de bouches à nourrir. Il faut donc prévoir des mécanismes régulateurs.

■ Les mécanismes régulateurs

Certains de ces mécanismes vont permettre de faire face à des situa-



La maisonnée pose au pied du "lasto meta"; les "Parisiens" sont venus en vacances. Le etxeko jaun zahar est décédé, le jeune frère du etxeko jaun gazte est encore à la maison et les enfants grandissent déjà.

tions ponctuelles qui demandent une main-d'œuvre importante pour un temps très court : battage, fauchage de la litière, pèle-porc... Ils sont basés sur l'échange et la collaboration.

D'autres mécanismes ont pour objectif une régulation à moyen ou à long terme : métayage, cadets célibataires, domestiques agricoles.

Pour les régulations ponctuelles, on fera appel aux voisins, aux amis ou aux parents selon les cas.

Connu et abondamment étudié dans tout le Pays Basque, le système de régulation par les voisins a fonctionné de façon traditionnelle dans la Soule des collines et des montagnes. Il a été très bien décrit pour Sainte-Engrâce par Sandra Ott¹ qui en fait un élément clef des relations sociales. Le rôle des

voisins et plus particulièrement celui du premier voisin est vital pour les fermes isolées.

Le système de l'entraide institutionnalisée entre voisins n'existe plus comme tel au xx^e siècle dans les villages groupés qui longent la vallée du gave. Certes, on se donne un coup de main en cas de besoin, mais ce n'est pas forcément le premier voisin qui intervient. Dans ces villages où les maisons sont très proches les unes des autres, on fera appel à l'aide de l'un ou de l'autre en fonction des affinités et non de la position des maisons. On a parfois plus souvent l'occasion de rencontrer un habitant de l'autre bout du village dont les terres sont mitoyennes que son premier voisin. Du système traditionnel il ne subsiste que les obligations en cas de décès, qui, elles, restent très codifiées et toujours vivaces :

- Les voisins s'occupent de tous les travaux, soignent les bêtes et font même les repas de la famille pour lui permettre de se recueillir ;
- Ils s'occupent du mort et des obsèques, le veillent, l'habillent, font la tournée de la famille pour annoncer le décès (*hil mezü* : messenger de mort) ;
- Ils font le trou, portent la croix et le cercueil, notent les messes, préparent la collation etc.

Dans les autres cas, on peut s'adresser aux voisins mais on n'est pas obligé de le faire. Leur rôle est moins institutionnalisé.

D'autres tâches réparties tout au long de l'année nécessitaient des aides extérieures.

Le pèle-porc faisait appel aux voisins et aux amis ; l'équipe se constituait surtout en fonction des affinités. On pouvait faire intervenir pour l'occasion les parents (oncles ou tantes) venant de villages éloignés.

Les "opea" regroupaient pour une journée de travail en commun un groupe d'habitants en fonction des affinités. Ce système régissait entre autres le fauchage de la thuie et le labour à la pioche des vignes en pente.

Le battage du blé mobilisait une bonne partie des hommes du village car il fallait une main d'œuvre importante autour de la machine. Une bonne quinzaine d'hommes la suivait de ferme en ferme.

Le "dépouillage" du maïs réunissait chaque soir ou presque, une trentaine de personnes entre 8 h du soir et minuit pour dépouiller le maïs² (*Arto xuritzia*). Toute la famille, adultes et enfants, participait à cette tâche qui était une véritable fête pour les jeunes.

La régulation à moyen et long terme était assurée par d'autres mécanismes.

48

Les célibataires installés à demeure dans la maison (*Etxeko seme / etxeko alaba*) faisaient partie de la maisonnée dans certains *etxe* mais ne jouaient pas toujours un rôle de régulation car ils étaient présents en permanence. Ils pouvaient donc constituer une aide à certains moments ou au contraire une charge quand la ferme n'avait pas besoin d'eux et qu'elle devait quand même les garder.

Ils se sentaient des droits sur l'*etxe* et les relations n'étaient pas toujours faciles avec eux. Un *bordalte* isolé avec un *etxano* les éloignait quelques temps au printemps ou en automne.

Ils assuraient souvent le "service de cayolar" pour le compte de la ferme familiale et le complétaient parfois par des périodes pour le compte d'autres associés, ce qui leur assurait aussi un petit revenu.

Les domestiques agricoles étaient la "variable de régulation" essentielle. On devenait domestique vers 12 ou 13 ans (après la communion : *komuniatü onduan*). On était placé dans une ferme du village ou d'un autre village pour un an au minimum. Le jeune domestique (*eskü makila*) était nourri, logé, et recevait souvent une paire de sabots et même un petit salaire annuel.

Toutes les fermes, même les plus modestes, pouvaient envisager d'engager un jeune comme domestique agricole. Quelques années plus tard, la même ferme

Histoire de dépouillage

Les jeunes étaient chargés du transport du maïs dépouillé de l'*ezkartz* au grenier de la maison. Travail pénible car les paniers cognaient souvent les poutres dans les escaliers étroits qui y conduisaient.

Cette tâche pouvait cependant présenter quelques avantages comme le montre l'anecdote suivante. Pette, 18 ans, mettait beaucoup de temps à revenir avec son panier vide.

Son père alla voir ce qui se passait et un gamin fut chargé de le suivre discrètement par des grands qui devaient se douter de quelque chose.

Le père trouva donc le panier vide sur le palier et son fils très occupé à besogner la bonne sur le lit du maître de maison. Il ramena Pette dans le droit chemin tout en lui rappelant à plusieurs reprises les règles élémentaires de savoir vivre : " *Tu aurais pu au moins enlever tes bottes !* "

pouvait placer ses propres enfants ailleurs dans les mêmes conditions. Il y avait plus de domestiques que de servantes mais ces dernières n'étaient pas l'exception. Les plus importantes avaient en général *müttil eta neskato* ; c'était d'ailleurs un critère qui permettait de souligner l'importance de l'etxe. "*Müttil eta neskatuak bazütian etxe hortan*" (Dans cette maison il y avait un domestique et une servante).

Les filles étaient souvent placées dans les grandes maisons bourgeoises comme bonnes à tout faire, en apprentissage chez une couturière ou comme serveuses dans les cafés et restaurants de Mauléon et de Tardets pour gagner de quoi se constituer un trousseau. Cette forme de placement leur permettait de connaître beaucoup de monde, d'être repérées par un futur *etxeko jaun* et jaugées avant d'être agréées par l'*etxeko andere* en titre, étape indispensable s'il s'agissait d'une maison importante.

Un témoin, Juje Nécibar, citait l'exemple de sa tante qui passa 65 ans dans la même place avant de se retirer dans sa maison natale pour y vivre ses dernières années. Certains domestiques passaient ainsi toute leur vie dans la même maison ; ils se voyaient et étaient souvent considérés comme des membres à part entière de la famille. Ils tenaient parfois la dragée haute au jeune *etxeko jaun* ? surtout si celui-ci venait de l'extérieur ? et donnaient des ordres à la jeune *etxeko andere* sans aucun complexe.

On trouvait aussi parmi eux de vrais nomades qui naviguaient d'une ferme à l'autre ou passaient tous les étés en montagne.

Enfin, on peut citer quelques cas de domestiques qui vivaient en couple dans la ferme ; ils étaient des métayers sans bêtes, sans mobilier et sans matériel agricole.

Un autre moyen de régulation, par exemple en cas de veuvage d'une *etxeko andere* la mettant dans l'impossibilité de gérer l'exploitation, était la transformation en métairie. Le cas s'est produit pour une ferme de Mendy. La veuve a construit un petit bâtiment adossé à l'étable pour y loger des métayers. Le logement était petit mais la propriété était belle.

Autre cas relativement fréquent. La propriété grossissait par achats successifs et il arrivait un moment où le propriétaire construisait un logement et des granges pour installer un métayer. Il continuait à exploiter une partie des terres et les revenus de la métairie venaient en supplément. C'était le début de l'évolution vers la vie de rentier que des mariages judicieux permettraient peut-être à ses héritiers de connaître. Dans certains cas cependant, le poids des dettes inversait le processus et ruinait la famille. Une famille couverte de dettes, propriétaire d'une belle ferme, s'est sauvée en Amérique du Sud pendant la nuit en laissant tout en plan.

La régulation était paradoxalement plus simple pour les métayers que pour les propriétaires. Outre l'embauche de domestique, ils avaient

aussi la possibilité de changer de ferme. Un couple de jeunes métayers prenait une petite ferme, puis une plus grande quand les enfants, devenus grands, permettaient de l'exploiter correctement, puis de reprendre une petite ferme si la famille se réduisait à nouveau.

Mais le métayer devait soigner sa réputation s'il voulait choisir sa ferme. C'est pour cela qu'il la défendait souvent avec acharnement. Contrairement au propriétaire, il ne défendait pas la réputation de l'*etxe* (il n'en avait pas) mais la sienne propre.

Un bon métayer pouvait choisir sa ferme et négocier dans de bonnes conditions, un mauvais métayer prenait ce qui restait.

■ Régulation par les cadets et les migrations

Le placement des cadets n'était pas neutre pour le devenir de l'*etxe*. Les familles nombreuses étaient légion en Soule et ce petit pays ne pouvait pas garder et nourrir tous ses enfants. Certes, l'idéal était de marier les cadets à l'héritière d'une ferme, mais il n'y avait pas de place pour tout le monde. La "Bourse des héritiers" ne pouvait pas les caser tous sur place. Comme nous le verrons plus loin, le placement des cadets n'était pas neutre pour la réputation de l'*etxe* et donc pour son devenir.

La maison avait la possibilité de diriger certains de ses enfants vers l'Église. Dans certaines fratries, on pouvait trouver 5 ou 6 frères et sœurs qui avaient "choisi" la voie religieuse. Toute bonne famille du parti des "Blancs" se devait de consacrer un ou plusieurs enfants à Dieu mais prêtres et missionnaires pouvaient aussi être issus de familles "rouges".

Le curé honorait ces familles et soulignait les avantages de ce choix pour la maison qui en serait l'honorée et protégée par leurs prières. Dans mon village, les séminaristes étaient placés dans le chœur pendant les offices.

Aux pressions du curé s'ajoutaient celles des missionnaires qui venaient recruter dans leur famille ou dans le voisinage. J'ai le souvenir d'un vieil oncle de ma mère, retiré à Bétharam, qui était particulièrement efficace dans ce domaine.

Les Souletins n'étaient pas très attirés par le travail dans les usines de Mauléon qui devaient donc faire appel aux Aragonais et Navarrais pour se fournir en main-d'œuvre. La fin du XIX^e siècle et le début du XX^e ont donc vu un double mouvement migratoire en Soule.

Les charmes d'*okolia*

Dans l'immédiat après-guerre, un cadet voulait se caser et draguait l'héritière en limitant sa recherche à un profil bien particulier dont les femmes nient encore 60 ans plus tard car elles s'étaient passé le mot et le faisaient marcher. Dès le début de la danse, il démarrait ses travaux d'approche par la même question :

"*Badüzieia okolia ? Gük beitügü okolü eder bat*".

(Vous avez un *okolu* ? Chez nous il est très beau).

Et toute la conversation tournait autour du *okolü* jusqu'à la fin de la danse.

Il a fini par se marier dans une ferme de Haute Soule. A-t-il trouvé chaussure à son pied ou *okolü* à sa convenance ?

ÉTUDES ET RECHERCHES

Une immigration vers Mauléon, d'abord saisonnière (les Hirondelles³) puis définitive. Une importante colonie espagnole s'est installée à la Haute Ville (La fameuse "Jota Villa"). Dans le même temps, une petite colonie italienne s'est implantée autour de Tardets, attirée par les scieries "Lombardi et Morello".

De nombreux jeunes souletins choisissaient l'émigration vers les Amériques. Les "sergents recruteurs" passaient dans les villages et les incitaient à partir ; ils parlaient pour rejoindre un oncle déjà installé, pour faire fortune, pour aider leur *etxe* à tenir son rang (cas de maisons "bourgeoises"), pour fuir un mariage imposé ou oublier une déception amoureuse.

De très nombreux ouvrages traitent de cette émigration ; je me contenterai donc d'évoquer quelques souvenirs personnels pour l'illustrer.

■ Un exemple d'émigration : Pete l'Américain

Pourquoi le souvenir de Jean-Pierre est-il si présent dans ma mémoire ? C'est sans doute le souvenir de l'Américain arrivé au village avec son gros cigare, sa traction avant équipée de pneus à flancs blancs et sa prospérité resplendissante qui nous ont marqués lors de son seul retour en France en 1948.

À sa nièce qui avait alors 7 ans et voulait de la musique, il a offert un poste de TSF, l'un des premiers du village.

Nous avons voulu retrouver sa trace. Lors d'un séjour dans le Nord-Ouest américain en 2005, nous sommes allés à Corning où il a vécu. Un malheureux concours de circonstances a fait que les deux contacts prévus étaient injoignables. Un shérif compatissant et parlant espagnol nous a permis de retrouver les gens qui l'avaient connu. Nous avons pu marcher sur ses pas. En 40 ans rien n'avait changé dans le ranch depuis son décès en 1964.

L'histoire commence en 1924 par une déception amoureuse semble-t-il ; notre futur Américain, âgé de 20 ans quitte son village et va rejoindre son oncle déjà installé dans le Nevada depuis 25 ans.

De 1925 à 1936, il va vivre sous la tente travaillant pour le compte d'un patron basque qui ne lui faisait pas de cadeaux pour autant. Bon berger, sobre et courageux, il a déjà un petit pécule en 1936.

*Repas au bistrot
du village pour
fêter son départ.*

*Photo souvenir
avec ses copains
avant le départ.*



ÉTUDES ET RECHERCHES



Il profite de l'effondrement des prix et des multiples faillites provoquées par les suites de la crise de 1929 pour acheter un ranch à bon prix dans la vallée de Sacramento en association avec son oncle John. Sa parfaite connaissance des moutons va lui permettre d'être à la fois éleveur et

Ses débuts de berger.

La voiture a déjà remplacé l'âne.

Le ranch et les moutons.

Retour en France en 1948.

négociant en bestiaux. Son ranch est prospère. La Deuxième Guerre mondiale sera une bonne période pour lui. Le pays sort de la crise, la production agricole s'écoule bien et le négoce des brebis est florissant.

Pete devient un notable à Corning ; son oncle Jean devient vieux et veut prendre sa retraite. Pete lui rachète ses parts vers 1947. Les vieux de Corning racontaient en 2005 avoir le souvenir des troupeaux de Pete qui traversaient la petite ville, ce qui serait aujourd'hui inimaginable.

En 1948, il revient en France pour la première fois depuis son départ. Il y rencontre sa femme avec laquelle il repart aux USA. Un jeune de Musculdy, Michel, vient le voir car il veut lui aussi émigrer. Pete l'aide de ses conseils et l'accueille à Corning. Mike (Michel) suivra le même chemin, achètera un ranch et deviendra lui-aussi un éleveur prospère. Contrairement à Pete, il est revenu souvent au pays ; il y a une maison. En 2005, il venait de prendre sa retraite après avoir vendu son ranch. Il nous a reçus avec beaucoup de gentillesse.

Pete est vraiment devenu un notable à Corning. Il est président de l'association des éleveurs. Il combine ses deux passions : les moutons et le cheval.



ÉTUDES ET RECHERCHES



Pete
et sa
femme.

Il meurt brusquement en 1964. Son ranch est vendu à un investisseur qui fait un placement et ne l'a jamais exploité. Tout est resté en l'état, la maison est habitée par un locataire plus ou moins chargé de gardiennage.

Sa veuve se retire d'abord à San Francisco, puis dans la région de Bayonne pour se rapprocher de ses neveux et nièces. Elle y est décédée à l'âge de 104 ans.



Pete
et un copain.



Que de chemin parcouru depuis l'âne des débuts !



■ Autres histoires d'émigrants

Clément de l'Iowa

Une histoire qui m'a été racontée par un ami. Clément était parti à 20 ans comme berger ; son compatriote basque l'exploitait honteusement. Il quitta donc le ranch et se fit embaucher dans une usine. Plus tard un accident du travail l'empêcha de travailler et il n'eut plus aucune ressource. Il est mort de froid dans la rue au cours de l'hiver dans les années 1990.

Cet homme intelligent et vaillant était devenu SDF faute de ressources. Il avait coupé tout contact avec la communauté basque car il avait honte de son état.

Roméo et Juliette en Soule

Ximun, fils d'un modeste paysan "papo gorri" (rouge), fréquentait clandestinement la fille d'un gros propriétaire "Üzkü zuri" (blanc) ; les deux familles étaient en mauvais termes bien évidemment. Quand le père de la fille a fini par découvrir le pot aux roses, il a voulu régler son compte au soupirant mais, fort heureusement, son coup de fusil a raté sa cible et n'a tué... que la truie de la ferme.

Notre Roméo, qui tenait apparemment plus à sa vie qu'à sa belle, ne demanda pas son reste et partit sur le champ pour l'Amérique.

Boïse dans l'Idaho

Nous connaissons à peine l'existence de cette ville. Voulant aller au parc de Yellowstone depuis Seattle, Maddi et moi, nous nous y sommes arrêtés pour un soir. Grande surprise : sur le sol d'une rue du centre, de grandes *Ikurriña*⁴ étaient peintes, tandis que sur les trottoirs de

cette même rue, des chansons en basque (paroles et musiques) étaient gravées.

On y trouvait un hôtel basque, un musée de l'émigration, un trinquet et un centre culturel basque. Nous sommes restés dans cette ville plus longtemps que prévu. La responsable de ce musée nous a longuement parlé de l'émigration, de la souffrance et des pleurs de ces gamins de 18 ou 20 ans, le rôle des *ostatù* (auberges) et des aubergistes qui leur servaient de famille. Elle nous a suggéré de faire un détour pour suivre la "route des bergers basques". Paysages désolés et régions désertiques : il fallait du courage pour tenir dans cet isolement.

Boïse nous a permis d'avoir un aperçu de la vie réelle de ces basques émigrés.

Beñat à San Francisco

Il avait été bûcheron au Canada puis avait travaillé pendant des années dans une usine à San Francisco où nous l'avons rencontré en 1972. Il allait prendre sa retraite et voulait vendre sa maison pour revenir passer ses vieux jours en Soule car sa femme était de Mauléon.

Il ne se rendait pas compte qu'il était devenu Américain et qu'il aurait beaucoup de mal à se réadapter au mode de vie français. Nous lui avons conseillé de ne rien vendre et de prendre deux mois de vacances en France. Il est venu, il a évoqué sa jeunesse avec ses anciens copains, il a été très heureux de revenir... et encore plus heureux de retrouver son pays. Il n'est jamais revenu en France.

■ Placement des cadets et prestige et l'etxe

L'*etxe* se doit de placer les membres de la fratrie dans de bonnes maisons : le beau mariage d'un cadet ou d'une cadette renforce son prestige et facilite donc le travail des générations futures en élargissant le choix des héritiers ou héritières possibles sans mésalliance. Le "mauvais mariage" d'un cadet peut à l'inverse faire baisser la cote de la maison. D'autres alternatives existent fort heureusement pour régler leur situation.

L'installation à demeure dans l'*etxe* : il ou elle deviendra *etxeko seme* ou *etxeko alaba*, ce qui le (ou la) condamne au célibat. Il y a plus souvent des *etxeko seme* que des *etxeko alaba* car les premiers peuvent constituer un réel apport en main d'œuvre pour les travaux de la ferme et éviter l'embauche d'un domestique. Ils passent souvent une bonne partie de l'été en montagne et deviennent des piliers du système. Ils se sentent valorisés et peuvent ainsi prendre un peu de recul par rapport à la maison et aux membres de la maisonnée. L'*etxeko seme* est neutre pour le prestige de la maison ; il ne l'augmente pas mais ne la diminue pas.

Le placement comme domestique agricole ou bonne à tout faire : dans ce cas aussi, le célibat est quasiment une obligation. Pour les cadets d'une maison de basse ou de moyenne importance, cette solution est tout à fait correcte. Le cadet (ou la cadette) part très jeune comme domestique, travaille dans plusieurs fermes, puis s'installe jusqu'à la fin de ses jours dans une maison dans laquelle il se sent bien. Il voit grandir les enfants qu'il adore et qu'il ne veut plus quitter. Ses

ÉTUDES ET RECHERCHES

relations avec les jeunes maîtres ne sont pas toujours faciles car il peut parfois devenir tyrannique et considérer la jeune patronne (ou le jeune patron) comme son domestique.

L'émigration des cadets, dont nous avons déjà parlé, a revêtu une importance capitale pour le devenir des maisons car, si elle a parfois (mais rarement) permis de les renflouer, elle a souvent permis de caser les cadets. Les recruteurs étaient très actifs et les jeunes partaient souvent en groupes. "*Büría muntatzen zireian eta partitzen zutian saldoka, errejimentilat bezala*" (on leur montait la tête et ils partaient en bande, comme des conscrits) regrettait un témoin en parlant des années 1920.

La voie religieuse rehaussait le prestige de la maison. Consacrer un ou plusieurs enfants à Dieu donnait une garantie pour l'au-delà et classait l'*etxe* parmi les bonnes maisons du village.

L'objectif constant de toute maison était de tenir son rang et de soigner sa réputation. Le placement des cadets n'était que l'un des moyens utilisés à cette fin. L'*etxe* devait constamment veiller au comportement de ses membres pour rester à l'abri du scandale. Un accroc pouvait ruiner les efforts de plusieurs générations.

Dur dur, la drague à Aussurucq

Un cadet de bonne famille fréquentait l'héritière d'une bonne maison d'Aussurucq vers 1920. Rien à redire en principe car les deux maisons étaient matrimonialement compatibles.

Le seul hic c'est que notre soupirant venait d'un autre village. Cela ne posait pas de problème de principe, d'autant plus qu'il était souletin, mais apparemment un jeune du village avait des vues sur notre héritière et n'acceptait pas qu'un "étranger", à défaut de venir manger son pain, vienne butiner sur ses plates-bandes ; notre courageux soupirant dut subir pas mal d'avaries : roues de bicyclette crevées, caillassages au retour... Il tint bon cependant, ils se marièrent et donnèrent naissance à de nombreux petits Aussurucquois.

■ Transmission de l'*etxe* : la bourse des héritiers

Une des préoccupations de tous les *etxe* de quelque importance (et même des autres) est la mise en place de la génération suivante, du couple qui va prendre le relais et auquel on va confier la ferme. Une erreur dans ce domaine peut gravement compromettre les destinées de la maison et ruiner les efforts des générations précédentes.

On ne se marie pas au hasard. Chaque maison appartient à un groupe de niveau en fonction de son importance (cheptel, terres, bâtiments), de sa situation, (le village de la vallée "vaut" plus que le hameau) et surtout de sa réputation, élément essentiel du classement.

Les alliances des générations précédentes influent aussi sur celui-ci. Des cadets ou des cadettes bien mariés facilitent la recherche de l'héritière de la génération suivante.

Chacun sait où il se situe et à quoi il peut prétendre normalement. La recherche se fait dans les maisons de même niveau et, si possible, dans celles du niveau supérieur. On ne se résigne à la mésalliance que si l'héritière ou l'héritier n'est vraiment pas présentable ou a mauvaise réputation.

Une fois ce premier tri effectué, il s'agit d'affiner le choix entre les éventuels "possibles". On passe de la maison à l'individu qui sera évalué selon une grille assez étendue de critères :

- Est-il *kabalzain* (doué pour soigner les bêtes) ? Travailleur ? Sociable ?
- Quel est son aspect physique ?
- Sa famille présente-t-elle des tares ?
- Est-il *plaza gizon* ? (Sociable et "fair play")

Les occasions de mener à bien cette enquête sont nombreuses et variées. Le marché, les parties de pelote, les mascarades, les pastorales jouent un rôle important dans ce domaine. Un bon *sujet* (acteur principal) de pastorale, un bon *xorrotx*, un bon *kabana* ou un bon *pitxu* (acteurs de mascarade), un bon joueur de pelote ou un bon *koblakari* (improvisateur auteur de chansons) verront leur côte personnelle augmenter et pourront peut-être prétendre à un meilleur mariage. La dernière chanson des *xorrotx* des mascarades ne se conclut-elle pas le plus souvent par le souhait de pouvoir être marié l'année prochaine ?

Il ne faut cependant pas imaginer que les intéressés n'ont pas droit à la parole et ne peuvent pas refuser le choix qui leur est imposé. Tout s'arrange le plus souvent si la mésalliance n'est pas trop importante. Ils prennent cependant le risque d'être déshérités s'ils entrent en conflit frontal avec leurs parents.

On peut citer des cas de mésalliances importantes tel que le mariage d'une bohémienne avec un *etxeko jaun* qui a fait d'elle une *etxeko andere* (d'ailleurs remarquable), ce que son statut lui interdisait normalement. Mais ces exceptions ne font que confirmer la règle : on se marie dans son monde et selon son rang.

On comprend donc bien que le mariage de l'époque est rarement une affaire de sentiments et qu'il est, pour paraphraser Boris Cyrulnick (les nourritures affectives) "plus souvent un échange de biens qu'un échange de névroses".

Notes

- 1 Le cercle des Montagnes, Éditions du CTS, Paris, 1993.
- 2 L'épi de maïs était débarrassé de son enveloppe.
- 3 Jeunes aragonaises ou navarraises qui venaient travailler en usine chaque été et retournaient chez elles chaque hiver.
- 4 Drapeau basque

LE CHÂTEAU DU VIGNEAU À BAYONNE

Gilles
SCHMIDT-
LISSARRAGUE

Dans la Région Aquitaine, avec le Fort de Socoa et le Phare de Biarritz, le Château du Vigneau, situé sur les hauteurs de Saint-Étienne, - et déjà répertorié de longue date à l'inventaire des architectures remarquables de Bayonne - a été inscrit aux Monuments historiques par décret du 17 juin 2009, publié au Journal Officiel du 12 mai 2010.

Akitania eskualdean Zokoako gotorlekuarekin eta Biarritzeko itsas-argiarekin, du Vignau jauregia, Saint-Etienne-ko gainaldean eraikia, Monumentu Historikoen sailan sartua izan da 2009ko ekainaren 17ko dekretuaren bidez, eta Journal Officiel-ean publikatua 2010eko maiatzaren 12an. Aspaldian zerrendatua zen Baionako arkitektura ohargarrien artean.

57

Le nom de Vigneau rappelle que les terrains de Saint-Étienne, situés au Nord du Chemin de La Harie, étaient couverts de vignes jusqu'au XIX^e siècle. Ces vignes sont nettement représentées sur le plan-relief de la Place de Bayonne, conservé à l'Hôtel des Invalides de Paris.

Du grand domaine (château et parc) créé dans la première moitié du XIX^e siècle, subsistent, dans les parties visibles à partir du Chemin de La

Harie, le portail monumental en fer forgé ouvrant sur une allée arborée, le bâtiment principal du Château entouré d'une douzaine d'arbres centenaires et un petit parc donnant sur un ruisseau. Cette partie résiduelle de l'ancien domaine apparaît comme un îlot préservé, au milieu d'un espace de constructions modernes avec des jardins fleuris, mais où hélas les arbres se sont raréfiés et qui a donc perdu de son âme.



Le Vigneau.
Portail d'entrée.

Tel qu'il est aujourd'hui, le Château du Vigneau présente un triple intérêt, d'ordre architectural, historique et culturel.

■ Une réussite architecturale unique

Le château actuel a été entièrement rebâti dans son gros œuvre à partir de 1815, sur les ruines d'une maison plus ancienne (Le *Vigneau* – sinistré, comme son annexe du *Petit Vigneau*, pendant les combats d'avril 1814), grâce aux indemnités de dommages de guerre.

Par la suite, il a été remanié sous le Second Empire suivant le style de l'époque. Au début du *xx^e* siècle, les célèbres architectes Louis et Benjamin Gomez lui ont apporté les commodités modernes, notamment l'eau courante et l'électricité, comme en témoignent les factures encore conservées à la Bibliothèque de Bayonne.

Il constitue une réussite architecturale alliant avec bonheur :

- une grande rigueur de conception qui en fait une œuvre très équilibrée, parfaitement symétrique de part et d'autre de l'axe central. En revanche, elle présente des différences d'élévation : la façade sud comporte deux niveaux, mais les autres parties trois, en raison de l'existence d'un large fossé. La façade nord avec sa tour et ses quatre grandes verrières a fière allure ;
- un charme un peu romantique, par son immense toiture aux grandes cheminées ornées, par la fantaisie de la décoration des façades et l'harmonie des couleurs où dominent le blanc et un rouge presque rose.



*Le Vigneau.
Façade sud.*

ÉTUDES ET RECHERCHES



*Le Vigneau.
Façade nord.*

Mais il s'agit aussi d'une construction très fragile, du fait qu'elle a été élevée en bordure du glacis nord de la Citadelle et que sa conception et sa réalisation devaient donc tenir compte des très lourdes contraintes particulières, imposées par la législation en vigueur sur les fortifications, au début du XIX^e siècle. Elle devait en effet pouvoir être détruite (du moins les parties s'élevant au-dessus du niveau du glacis) en quelques heures, au besoin au canon, en cas d'alerte.



*Anonyme,
vers 1880.
Plan relief encadré
de Bayonne.
Plâtre peint
à l'aquarelle
et à la gouache.
Échelle 1/10.000^e
Musée Basque et
de l'histoire de
Bayonne,
fond ancien.*

C'est donc un château dont l'ossature, entièrement en poutres de chêne, est doublée vers l'intérieur d'une cloison de briques et vers l'extérieur d'un appareillage alliant briques et treillage, couvert d'un épais mortier à la chaux, supportant des moulures décoratives en stuc.

Le toit à forte pente repose sur une charpente en chêne, dont les poutres sont fixées exclusivement par des tenons. Il est recouvert d'ardoises épaisses et de grandes dimensions ; l'étanchéité des larges chéneaux en zinc est faite au plomb.

Les caves et les douves qui l'entourent sur trois côtés ont été conçues d'une largeur et d'une profondeur suffisantes pour pouvoir contenir la totalité des gravats de démolition, afin de n'offrir à un éventuel assaillant aucune possibilité de retranchement.

Le Vigneau reste probablement la seule construction importante de ce type, encore existante à Bayonne.

■ Le domaine du Vigneau dans les combats de 1814

Le domaine du Vigneau a été le théâtre de combats violents et meurtriers, en 1814, lors du siège de Bayonne (17 février - 5 mai 1814) par les armées alliées (Anglais, Espagnols, Portugais), sous le commandement de Duc de Wellington et du Général Hope.

Les hauteurs Est de Saint-Étienne dominant en effet légèrement la citadelle. Elles contrôlent, de plus, les routes de Bordeaux et de Toulouse. Il importait donc pour les défenseurs d'en rester maîtres et d'y organiser hâtivement, en cas de menace, des points forts s'appuyant principalement sur l'ancienne église romane et le cimetière juif. Pour contrer toute menace vers le nord, trois lignes de défense ont été organisées, la troisième position ayant pour mission :

- de couvrir la forteresse par trois redoutes : Micalet, Grande Vigne et Moracin,
- d'occuper les carrefours des routes de Bordeaux et de Toulouse autour du cimetière juif et d'étendre la défense jusqu'à l'église de Saint-Étienne,
- de contrôler les défilements possibles en établissant une ligne de défense le long de l'actuel "Chemin de la Harie", s'appuyant sur les maisons existantes : Lesperon, Vigneau, Duc, Basterreche, Montaigu...

Il était donc non moins essentiel, pour les Alliés qui avaient franchi l'Adour en aval de Bayonne, de s'en emparer. Ils ne pouvaient le faire qu'en progressant par les vallons non battus par les feux de la Citadelle et, plus particulièrement, celui du "ruisseau de la Fontaine du Vigneau".

D'où les combats qui se déroulèrent à deux reprises en 1814, dans ce qui deviendra le domaine du Vigneau :

- Une première fois, le 27 février, au début de l'attaque des Alliés qui parvinrent ensuite à s'emparer des points forts de Saint-Étienne, achevant ainsi le blocus de la Place de Bayonne (ligne de front le long du "Chemin de la Harie").

- Une deuxième fois, dans la nuit du 13 au 14 avril, lors de la fameuse "Sortie de Bayonne", lorsque les Français reprirent provisoirement les hauteurs de Saint-Étienne, en infligeant des pertes très sévères aux troupes anglaises et alliées. Au cours de cette action, le Général anglais Hope, commandant en chef des troupes alliées assiégeant Bayonne, fut blessé et fait prisonnier dans le vallon, en contrebas de l'actuel Vigneau.

C'est au cours de cette action que toutes les maisons bordant le che-

"La Sortie
de Bayonne
du 14 avril 1814",
tirée de *Martial
Achievements of
Great Britain and
her Allies from
1799 to 1815*.



min de La Harie, et en particulier le Vigneau initial et ses dépendances, ont été le théâtre de violents combats, puis ont été brûlés et rasés jusqu'aux fondations par les sapeurs français, avant leur repli sur la citadelle.

Il existe donc un lien très étroit entre le domaine du Vigneau et les hauts lieux de mémoire que sont, depuis près de deux siècles, les "Cimetières des Anglais" des environs (celui des officiers des *Coldstream Guards* est situé à quelques centaines de mètres en aval du vallon du Vigneau).

■ Un témoin du rôle important de la communauté juive de Bayonne au XIX^e siècle.

La communauté juive de Bayonne joua non seulement un rôle économique et administratif, mais également spirituel et culturel, surtout à partir du moment où, en 1846 - et en dépit de sa faiblesse numérique - la très active communauté de Saint-Esprit devint le siège d'un consistoire : fait exceptionnel ! Berceau du rite "portugais" en France, son importance fut comparable aux communautés d'Alsace ou de Carpentras.

Si les cartes du XVIII^e montrent déjà l'existence d'une construction à l'emplacement actuel du Vigneau, la première mention sous cette appellation se trouve dans les archives de Saint-Esprit, où est notée "la

prise de possession du Vigneau", le 14 septembre 1798, par Mardochée Mendès France et son épouse Abegail Henriques Castro, bourgeois de Bordeaux, domiciliés à Saint Domingue.

Le domaine est donné en location en 1802 à Jacob Rodrigues Jeune, agent de change, puis acheté par ce dernier en 1811. C'est lui qui commence, à partir de 1815, la reconstruction de l'actuel Vigneau, sur les fondations de son ancienne maison sinistrée par les combats de 1814. N'ayant pas d'héritier, il fait donation - par acte daté du 13 avril 1835 - du domaine du Vigneau à sa nièce Sara d'Isaac Rodrigues, épouse d'Isaac d'Aaron Fonsèque, riche courtier qui demeurait déjà dans les lieux. En près d'un demi-siècle d'occupation, ce couple donnera au Vigneau son aspect actuel.

En 1883, son fils Aaron Félix Fonsèque, fabricant et artiste, et sa fille Rachel, épouse de Mardochée Mendès France, négociant, héritent du Vigneau. Résidant à Neuilly du vivant de son mari, Rachel, devenue veuve, se retire au Vigneau, chez son frère Félix qui occupait le domaine.

À sa mort, le 8 février 1912, Félix lègue le Vigneau à sa nièce Abigail Odette Mendès France, fille de sa sœur Rachel et épouse de Moïse Jules Castro, négociant.

Le Vigneau reste par conséquent indissociable de la famille Fonsèque (nom francisé de Fonseca) qui l'occupa de 1835 à 1920.

Rappelons que cette famille n'est vraiment connue qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle, où son chef Mardochée Lopès Fonseca, homme très pieux, était considéré comme "l'âme de la communauté juive locale". Dès cette époque, elle était liée par des alliances matrimoniales à la plupart des grandes familles juives de Bayonne : Gommès, Castro, Léon, Mendès...

Au XIX^e siècle, la famille Fonsèque se spécialisa dans le courtage commercial et fit fortune - la place de Bayonne était alors l'intermédiaire commercial quasi obligé entre l'Europe occidentale et nordique et la Péninsule ibérique.

Grâce à la fortune ainsi réalisée, la famille Fonsèque put transformer et embellir le château du Vigneau vers le milieu du siècle. Le nom de la famille y est perpétué par de nombreux "F" et cela, dès le beau portail d'entrée en fer forgé.

Les Fonsèque ne furent pas seulement des courtiers et des commerçants habiles. Beaucoup d'entre eux furent aussi des artistes, musiciens surtout, en particulier Félix Fonsèque qui fut longtemps le directeur du Chœur du "temple" de Saint-Esprit. Cet amour de la musique devint une tradition familiale, le salon du Vigneau servant de cadre à des réunions musicales hebdomadaires, encore entre les deux guerres mondiales.

Le 2 mars 1920, Abigail Odette Mendès France vend le Vigneau à Eloi Duboscq, propriétaire, et à son épouse Marie-Louise Françoise Vivier.

ÉTUDES ET RECHERCHES

Le 23 décembre 1935, le domaine du Vigneau fait l'objet d'une saisie pour dettes et est vendu aux enchères aux époux Cazalis qui chercheront à le revendre, sans trouver d'acquéreurs.

En 1936, le Vigneau, alors seulement habité par la famille du personnel de maison, aurait accueilli, à l'initiative d'André Malraux et de Jean Moulin, une centaine d'orphelins de la Guerre d'Espagne, réfugiés en France et confiés à des quakers¹.

De 1940 à 1944, le château est réquisitionné par l'occupant allemand : d'abord, la Luftwaffe, puis la musique militaire et finalement, les Jeunesses Hitlériennes encadrées par des SS. En 1944, le Vigneau, comme d'autres édifices et ouvrages d'art bayonnais, aurait dû être détruit par les Allemands mais a été sauvé *in-extremis* par un officier. Le domaine, racheté en 1948 par le Général Labarthe, est loti et mis en vente après son décès. C'est en 1963 que le Général Maurice Schmidt (Mulhouse, 1921 - Bayonne, 1997) et son épouse née Mayi Lissarrague - dont un ancêtre traduisit en langue basque le "Nouveau Testament" pour Jeanne d'Albret -, acquièrent la partie centrale de l'ancien domaine, et entreprennent sa remise en valeur, aujourd'hui reconnue par cette inscription aux Monuments historiques qui en conforte la préservation.

"Le château rose", selon la dénomination familière des plus anciens habitants du quartier de Saint-Étienne, occupe par conséquent une place originale et méritée dans le patrimoine architectural et dans l'histoire militaire et sociale de la Ville de Bayonne et au-delà. C'est aussi un lieu de mémoire pour une famille et ses amis, qui, l'été, à la fraîcheur des arbres séculaires, ou dans la douceur si unique offerte par le Pays Basque certains jours d'octobre, évoquent le souvenir de ceux qui, avant eux, y furent attachés : tel Pierre Mendès France (1907-1982), revenu "en pèlerinage sur les lieux de ses vacances chez sa grand-mère Abigail".

Sources

- Oukhemanou A., 2008, *Salomon, Rebecca, Numa, Chevalier et autres Bayonnais*, Éditions Atlantica.
- Oukhemanou A., 2001, *La communauté juive de Bayonne au XIX^e siècle*, Éditions Atlantica.
- Ansoborlo J. (général), 1995, Histoire militaire de Bayonne 1789-1940 in *Revue d'Histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas Adour*.
- Clerc (cdt), 2005, *Les campagnes de Maréchal Soult dans les Pyrénées occidentales 1813-1814*, Éditions Pyremonde.
- Migliorini P. et Quatre Vieux J., 2002, *Batailles de NAPOLEON dans le Sud-Ouest*, Éditions Atlantica.
- Pellot J., 2009, *Mémoires d'un commissaire des guerres 1813 et 1814*, Librairie des Deux Empires.
- Vivien (cdt), 2003, *Souvenirs de ma vie militaire - 1792/1822*, Librairie des Deux Empires.
- Acte de donation du 19 mai 1938.
- Témoignages de M^{mes} Etchave et Velche, qui ont vécu avec leurs parents au Vigneau de 1936 à 1948.

Notes

- 1 Concernant cet épisode, J.-C. Larronde nous a signalé que dans l'ouvrage de Jesus J. Alonso Carballés, *Historia y memoria de un éxodo infantil, 1936-1940*, aux pages 243 et 244, l'auteur donne quelques indications sur un organisme anglais, le "Foster Parent's Committee for Spanish Children" qui dépendait du "Foster Parent's Scheme". D'après l'auteur, cet organisme a fonctionné seulement l'année 1939 et a accueilli des enfants qui étaient jusqu'alors dans d'autres colonies dépendant d'autres institutions, dont celle du Vigneau à Bayonne. Il cite une référence aux archives de Pau : ADPA 1 M 283. Censo departamental, julio 1939 (NdR).

ARCHITECTURES EXOTIQUES SUR LA CÔTE BASQUE

Marie-Claude
BERGER

À partir du xix^e siècle, le Pays Basque, et surtout la côte, sont marqués par une grande liberté architecturale. Parmi la variété des styles, quelques constructions exotiques, parfois même d'inspiration coloniale qui ont tendance à disparaître aujourd'hui.

19.mendetik, Euskal Herria, bereziki kostaldean, etxegintzaren askatasun handiak markatua da. Estilo desberdinen artean zenbait eraikin exotiko, han edo hemen kolonietako kutsuarekin, gaurregun desagertzera doazenak.

65

Dès la fin du xix^e siècle, la côte basque lancée dans le grand circuit balnéaire européen, ne se contente plus des "charmes si agrestes, si rustiques, si honnêtes" de l'océan avec "son rivage de grottes et de cavernes, étrange architecture jetée pêle-mêle au milieu des flots"¹.

Depuis que le caprice d'une impératrice avait ancré à Biarritz les loisirs d'été d'une cour très cosmopolite, une aristocratie européenne cultivée, voyageuse, férue de tous les exotismes et de toutes les nostalgies, se faisait élever des résidences plus prestigieuses que les anciennes maisons "à toits roux et contrevents verts" qui avaient hébergé les pionniers du tourisme balnéaire.

En quelques décennies, Biarritz réalisait la vision effrayée de Victor Hugo en 1843 "mettre des rampes à ses dunes, des escaliers à ses précipices, des kiosques à ses rochers". La plage des rois était-elle devenue "quelque chose de décoloré et de bâtard" ?

Ce sévère jugement n'était partagé ni par les constructeurs emportés par la réalisation de leurs rêves, ni par les Biarrots fiers du mélange de styles exceptionnel qui caractérisait leur ville. "Les chalets et villas présentent des styles variés du plus gracieux effet. Rien n'est plus agréable à l'œil que cet ensemble de constructions d'une variété et d'une diversité infinies, bâties de ci de là sans souci de l'ordre, sans cette régularité vulgaire et monotone des maisons placées dans le même alignement sur la rue"².

Cette verve architecturale débridée se prolonge de la fin du xix^e à la Seconde Guerre mondiale et déborde les rivages biarrots : les stations

voisines sont emportées dans la même mutation du sud des Landes jusqu'à la Bidassoa.

De plus en plus fort apparaît le courant régionaliste qui fait ses classes à Arnaga³ à Cambo (1905), à Saraleguinea⁴ à Guéthary (1907) et va triompher sur toute la côte basque dans les années 20-40 : le style labourdin, revu et corrigé par les théoriciens des années trente⁵, s'élargit parfois aux apports navarrais. Par ailleurs, la facilité des voyages, la fascination pour des constructions extérieures, vont multiplier les thèmes d'inspiration : l'anglo-normand, le breton ont eu leurs belles heures, les néogothique, néo-renaissance, néoclassique, leurs supporteurs enthousiastes.

L'Andalousie, porte ouverte sur le style mauresque, représente un thème majeur d'inspiration mais aussi les constructions orientales, africaines, indochinoises. Ce patrimoine architectural surprenant a été fort mal mené après la Seconde Guerre mondiale avant d'être redécouvert et en partie classé. Aussi dans cette esquisse d'inventaire figurent des édifices disparus, certains depuis longtemps et d'autres profondément altérés par des "rénovations".

■ Deux catégories s'imposent dans ce regroupement

La **première catégorie** comprend des édifices publics, bains et casinos qui, tous, ont été construits selon le style mauresque si fort à l'honneur en Europe depuis le Royal Pavillion de Brighton, élevé en 1818 par John Nash, qui avait fait la liaison avec la mode des "turqueries" des XVII^e et XVIII^e siècles et imposé à toute l'élite cultivée l'idée que les bains devaient nécessairement se prendre dans un édifice semblable aux hammams.

Le premier exemple de cette mode est l'établissement de bains Napoléon à Biarritz, construit par Alphonse Bertrand et inauguré en août 1858 (Fig. 1). Une galerie couverte à arcades, soutenue par de frêles colonnettes, reliait deux pavillons à coupoles bleues et blanches,



Fig. 1
Les Bains
Napoléon par
Eugène Pacault,
photographe
palois, vers 1865.
Épreuve sur papier
albuminé. Musée
Basque et de
l'histoire de
Bayonne,
Inv. PH.sn.2320.

ÉTUDES ET RECHERCHES

bordés de zelliges et surmontés de boules et croissants dorés. L'éclat de ces coupoles, joint aux vives couleurs des assises de pierres blanches et rouges, comme des tranches napolitaines, faisait repérer de loin le bâtiment au milieu de la grande plage. Malheureusement, sa charpente en bois trop fragile se détériora vite et dès 1897, il fut remplacé par un établissement neuf, inauguré en 1901, surmonté d'un casino au premier étage, toujours selon des plans d'A. Bertrand lui-même. Il fut détruit en 1928. Le casino municipal fut reconstruit dans un style Art déco en 1929 par l'architecte biarrot Alfred Laulhé et réhabilité de 1992 à 1994, à la suite de sa protection, par une équipe dirigée par l'architecte François Lombard.

Alphonse Bertrand édifie également le casino mauresque d'Hendaye., Élevé en 1881 face aux vagues au milieu de la plage, en avant du front de mer, il est et resté intact jusqu'en 1990 où une société immobilière en démolit la plus grande partie pour un "agrandissement". Seuls subsistent désormais les deux pavillons d'angle et des allusions aux arcs polylobés dans la galerie promenade.

De la même époque, 1857-1861, et dans le même style, furent élevés, les thermes casino de Salies de Béarn élevés au moment de la plus grande vogue de la station. Le lorsque le docteur Coustalé, natif de Salies et médecin à la cour de Napoléon III, y envoyait ses plus riches malades. En 1895 ce premier bâtiment fut remplacé par un deuxième casino, toujours à la mode mauresque, visible encore actuellement. (Les architectes en sont Lagarde et Bourdette).

Inaugurés en 1893, les Thermes salins de Biarritz, furent également de Lagarde. Cet immense établissement d'hydrothérapie, alimentés par de l'eau saline sursaturée amenée depuis Briscous, mais fermés en 1958 faute de clientèle. À l'époque, aucune reconversion ne fut jugée possible et l'édifice fut abattu.

La **seconde catégorie** recouvre les édifices privés dont les sources d'inspiration sont fort variées mais toutes "exotiques" et non anglo-normandes ou bretonnes.

Honneur à l'impératrice Eugénie, à Biarritz, la chapelle impériale fut construite en 1864-1865 par Émile Boeswillwald, élève de Viollet-le-Duc. Elle fut dédiée, au moment de la guerre du Mexique, à Notre-Dame de Guadalupe. Prosper Mérimée, célèbre orientaliste et inspecteur général des Monuments historiques, suivit avec intérêt sa construction et donna quelques indications pour le décor intérieur, d'inspiration hispano-mauresque, où alternent *azulejos*, de la manufacture de Sèvres, et peintures murales, à motifs floraux et géométriques. Au centre de l'abside semi-sphérique s'enlève s'élève sur fond d'or une grande représentation de la vierge Vierge de Guadalupe due au peintre L. Steinheil qui travaillait par ailleurs avec E. Boeswillwald à la rénovation de la cathédrale de Bayonne.

Lui répondant, à l'extrémité de la côte basque, se trouve une autre chapelle au confluent du néogothique et de l'africain. Elle car elle est dédiée à saint Antoine l'ermite. Il s'agit de celle du château d'Abbadia, construit de 1864 à 1873 sur les plans de Viollet-le-Duc et sous la conduite attentive de son élève Edmond Duthoit, grand orientaliste. Le maître d'ouvrage Antoine d'Abbadie (1810-1897), mi-souletin par son père, mi-irlandais par sa mère, grand astronome, explorateur, linguiste, a voulu résumer en son château toutes ses expériences de vie et toutes les cultures fréquentées. D'où la coexistence, dans le décor intérieur, d'éléments totalement mauresques (fumoir circulaire, petit salon arabe) et d'éléments éthiopiens (hall d'entrée) englobés dans le néogothique. Mêmes rencontres étranges dans les sculptures extérieures : éléphants, singes, crocodiles et serpents voisinent avec d'héraldiques lévriers.

■ Après les chapelles, les demeures privées

68

À Biarritz en compte un certain nombre. La première villa fut "Marbella" dans le quartier surnommé "Milady", en souvenir de la grande dame anglaise, Lady Bruce, marquise d'Aylesbury, qui voulut y recréer l'Alhambra de Grenade. Dès 1863, revenue enthousiasmée d'un voyage en Espagne, elle acheta plusieurs terrains et fit bâtir cette somptueuse demeure de marbre et de mosaïques, dont le patio, recouvert d'un dôme de verre, reproduisait la Cour des lions. Hélas, après la mort de la Milady et une période de location, Marbella, menacée après l'achat du domaine, en 1930, par une société immobilière, disparut en 1950.

À Biarritz aussi, le docteur Fort fit construire en 1897, sur l'avenue Joffre, la villa Mauresque et la villa Arroka. Leurs arcs outrepassés en pierres ou boiseries ne sont en fait qu'un élément décoratif plaqué en façade des constructions, du style banal des chalets.

La villa Bleue, 7 rue Loustau, édiée en 1926 par R. Larreat-Tudor, recouverte de céramique bleue et or est plus d'inspiration Art Déco que mauresque malgré l'arc brisé de la porte d'entrée.

Par contre, sur l'avenue Edouard VII, les deux villas, Casablanca et les Vagues, construites en 1923 pour M^{me} Mering par l'architecte Guillaume Tronchet révèlent leur ralliement au style "Protectorat" mis au point au Maroc par Lyautey. Pas de décor "à la Mauresque" plaqué artificiellement ; une structure très simple percée de fenêtres rectangulaires

Fig. 2
Anglet :
Pavillon Chinois
photographié par
Pierre Marsaa,
fin des années 60,
en fort mauvais
état.



mais les toits en terrasses, les petits avant-toits couverts de tuiles vernissées vertes, les détails de quelques ouvertures et menuiseries, montrent une connaissance profonde de l'architecture marocaine.

Au sud de Biarritz, deux édifices surprenants : le premier, Emak Bakia, quartier Parlementia à Bidart, dresse orgueilleusement sur la falaise ses colonnades à base renflée en fleur de lotus. Le deuxième était, jusqu'à ces dernières années, l'édifice colonial le plus marquant de la cCôte basque. Édifié entre 1912 et 1920, avec interruption des travaux de 1914 à 1918, Mendi Eder, entre Guéthary et Saint-Jean-de-Luz, représentait une totale unité de style architectural et d'aménagement intérieur : coupoles, ouvertures en arcs outrepassés décorées de vitraux colorés, hall entouré d'une galerie, décoration peinte raffinée : son constructeur, monsieur Boucher, avait laissé parler sa nostalgie du Maroc. Malheureusement, une première série de travaux transforma les toitures et l'intérieur lors de l'aménagement en boîte de nuit. Passée de mains en mains et actuellement chantier abandonné, la propriété est méconnaissable et ce n'est que par quelques détails que se révèle le parti d'origine.

Au nord de Biarritz, dans la pignada d'Anglet, le rêve un peu fou d'un riche ingénieur, G. Hermenier, faisait surgir des sables en 1928, entre les pins et les fourrés de bambous, un vaste pavillon en bois à l'asiatique aux tuiles vernissées, ornements de bronze et de céramiques, ouvertures aux découpes variées (Fig. 2). Il n'eut pas le temps de l'achever avant sa mort en 1930. Ce "pavillon chinois" fascina des générations d'Anglois par son étrangeté encore rehaussée par l'effet de surprise de sa découverte au milieu de la forêt. Malheureusement, sa structure fragile ne résista pas aux ravages de l'occupation allemande puis du vandalisme facile en un lieu aussi désert, après l'abandon par

Fig. 3
Villa La Kerja,
avenue de la Barre
à Anglet.



sa propriétaire. Rasé, dans un but d'assainissement, il ne subsiste plus du rêve indo-chinois de G. Hermenier qu'un lieu-dit dans la forêt et quelques bambous nostalgiques.

Alors qu'au 74 de l'avenue de la Barre, au quartier Blancpignon d'Anglet, deux constructions modestes, entourées de palmiers, découpent encore sur le ciel créneaux à redans et zelliges (Fig. 3). Loggias et galeries sur piliers revêtus de céramiques, arc outrepassé

du garage, lanternes ajourées, trahissent une fascination africaine d'autant plus surprenante que le propriétaire bâtisseur, M. Pougel, n'avait en 1952 jamais mis les pieds en Afrique du Nord et qu'il s'est contenté de cartes postales comme source d'inspiration.

Au cœur de Chiberta, 88 boulevard des plages, donnant sur les espaces verts du golf, Prinkipo est une énigmatique construction dont l'architecte, sans doute anglais, est inconnu (Fig. 4). Les commanditaires avaient beaucoup voyagé et voulaient un palais vénitien orientalisant comme ils en avaient admiré sur la côte dalmate et sur les rivages du Bosphore. Le nom de Prinkipo vient d'ailleurs de l'une des îles en face d'Istanbul. Profondément remaniée à l'intérieur pour être transformée en plusieurs logements, la construction a cependant gardé ses façades impressionnantes et les élégantes galeries à arcatures du jardin (Fig. 5).

Enfin, de manière beaucoup plus modeste, à Bayonne, quartier Saint Esprit, 18 rue du capitaine Pellot, l'étonnante façade andalouse de la Casa Nicasio Cirilo (Fig. 6) surprend par son décor luxuriant (Fig. 7) tandis que quelques mètres plus loin, rue du général Bourbaki au numéro 29, les ouvertures extérieures se font plus mauresques (Fig. 8).

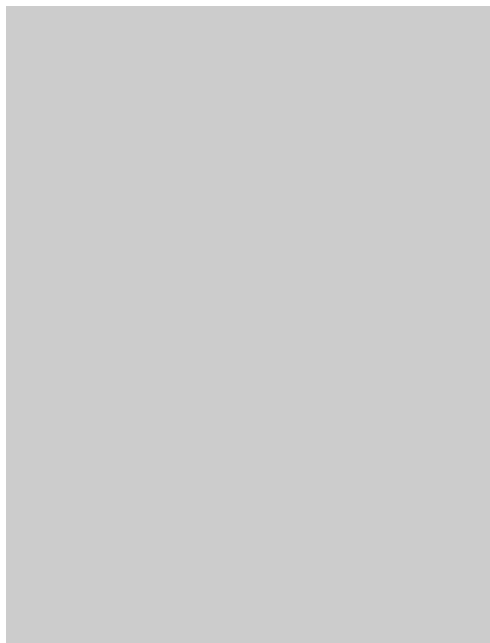


Fig. 4
Façade Est de la villa Prinkipo à Anglet.
Grand arc de décharge sur baie en arc brisé.
Porche de style romano-byzantin



Fig. 5
Détail de la façade de la villa Prinkipo.

ÉTUDES ET RECHERCHES

Il faudrait poursuivre les recherches à l'intérieur du Pays -Basque, aux confins du Béarn (Château Bijou à Labastide - Villefranche), à Salies de Béarn, à Pau et même au-delà vers les Landes et les Hautes- Pyrénées pour détecter ces architectures originales et surprenantes, peu nombreuses, pas toujours classées, ce qui les rend doublement fragiles du fait du temps qui passe et du caprice des hommes.

Ces quelques édifices nous font comme un clin d'œil de rêve exotique, témoignages d'une époque où la libre fantaisie des constructeurs puisait à une multitude de sources d'inspiration.



Fig. 6
Bayonne :
façade de la casa
Nicasio Cirilo avec
le médaillon du
propriétaire
constructeur.



Fig. 7
Cheminée ornée de la
casa Nicasio Cirilo.



Fig. 8
Ouvertures
mauresques de la
maison rue du Général
Bourbaki.

- 1 Victor Hugo, *Voyage aux Pyrénées*, 1843.
- 2 Journal Biarritz Association, 1908.
- 3 La villa Arnaga à Cambo. Edmond Rostand choisit l'architecte parisien Albert Tournaire (prix de Rome en 1888, auteur du Winter Palace en 1901 à Menton) pour édifier sa demeure de style basque. Tournaire dresse des façades labourdines sur un ensemble intérieur classique dans le goût des hôtels particuliers parisiens.
- 4 Saraleguinea : l'architecte François-Joseph Cazalis (1872-1952) édifia entre 1905 et 1909 cette somptueuse villa pour Jacques Lesca qui avait fait fortune en Amérique du Sud et épousé l'héritière de la Cie des viandes Saralegui, d'où le nom de la maison.
- 5 Henri Godborge, 1872-1943, architecte, fervent partisan du néobasque qu'il a doté d'une véritable doctrine dans son ouvrage *Arts basques anciens et modernes*, 1924. Il réalisa de nombreuses constructions à Saint-Jean-de-Luz, Ciboure, Guéthary...

Abbadia à Hendaye, ouvrage collectif édité par "Les amis d'Abbadia", 1991.

Abbadia, un rébus géant, fondation Académie des Sciences.

Ameublement et décoration intérieure, Paris, Mario Praz, 1964.

Antoine d'Abbadie, actes du congrès international, Hendaye 1997.

Analyse historique et architecturale des bâtiments à caractère exotique construits à Paris de 1850 à 1900 : inventaire et typologie, Ecole d'architecture Paris Tolbiac, 1988.

Anglet balades architecturales, Archives d'architecture de la côte basque, éd. Lavielle, 2001. Mesuret Geneviève et Culot Maurice, *Architectures de Biarritz et de la côte basque de la Belle époque aux années trente*, éd. Mardaga, 1990.

Architecture régionaliste, France 1850 1950, J.-Cl. Vigato, éd. Norma, 1994.

Bayonne balades architecturales, Archives d'architecture de la côte basque, éd. Lavielle, 2003. Pontet Josette, *Bayonne, un destin de ville moyenne à l'époque moderne*, 1990.

Biarritz, balades architecturales, Archives d'architecture de la côte basque, éd. Lavielle, 1998. Rousseau Monique, *Biarritz promenades*, différentes éditions.

Gere Charlotte, *L'époque et son style, la décoration intérieure*, éd. Flammarion, 1989.

Guéthary, Saint-Jean-de-Luz, Ciboure, balades architecturales, Archives d'architecture de la côte basque, éd. Lavielle, 1999.

La maison de Pierre Loti à Rochefort, 1850-1923, éd. Patrimoine, 1999.

Conner Patrick, *Oriental architecture in the West*, éd. Thames & Hudson, 1979.

Toulier Bernard, *Un parfum d'orient au cœur des villes d'eau*, Revue des Patrimoines, 2006. Choppin de Janvry Olivier, *Le pavillon chinois de Cassan*, Revue française, 1975.

Lavit J.-G., "Art religieux éclectique", *Le Pays-Basque*, Revue Monuments historiques, N° 147, 1986.

Le Pays-Basque, architectures des années 20 et 30, Institut Français d'Architecture, éd. Norma, 1993.

Le régionalisme, revue Monuments historiques, N° 189, 1993. "Art. Godborge, le néobasque", Laroche Claude, p. 75.

UNE SOUPIÈRE DE LA FABRIQUE NOVION VERS 1835

Les Amis offrent au Musée Basque
une rare soupière de la manufacture de Saint-Esprit.

Olivier RIBETON

L'entrée dans les collections du Musée Basque d'une rare pièce en faïence de la manufacture Novion de Saint-Esprit, donnée par les Amis du Musée, est l'occasion de mieux étudier quelques pièces de Saint-Esprit présentées dans la salle du mobilier et du décor de la vie quotidienne. Il s'agit d'apporter un nouvel éclairage sur les liens unissant les deux manufactures de l'Adour, Saint-Esprit à Bayonne mais aussi Saint-Vincent-de-Xaintes à Dax à l'époque du roi des Français Louis-Philippe 1^{er}.

73

Fig. 1
Soupière de la
manufacture de
Novion,
Saint-Esprit,
vers 1835,
collection Petitcol,
illustrée en 1998
dans l'Histoire de
la faïence
française de
Dorotheé
Guillemé Brulon.
DR.

Santepziko Novion eltzegintza lantegitiko untzi arrado bat Euskal Museoa sartu da, Museoaren adiskideek eskainirik. Hori izan da altzari eta etxe horniduren aretoan aurkeztuak diren Santepziko pieza zenbaiten sakonkiago aztertzeko parada. Hobeki argitzen da zein izan diren Aturriko bi lantegien arteko loturak –Baionako Santepzi eta Akizeko St Vincent-de-Xaintes- Louis-Philippe I frantses erregearen garaian.



Grâce à la générosité de Michel Postel, la Société des Amis a offert au Musée Basque et de l'histoire de Bayonne une rare soupière de la manufacture de Saint-Esprit acquise auprès de l'expert Xavier Petitcol. Présentée au comité scientifique régional du 18 septembre 2009 cette soupière a été jugée à l'unanimité digne de recevoir le label "Musée de France". Elle porte le numéro d'inventaire 2010.1.1 dans nos collections.

Cet objet est reproduit (Fig. 1) dans l'ouvrage du professeur à l'Institut d'Etudes

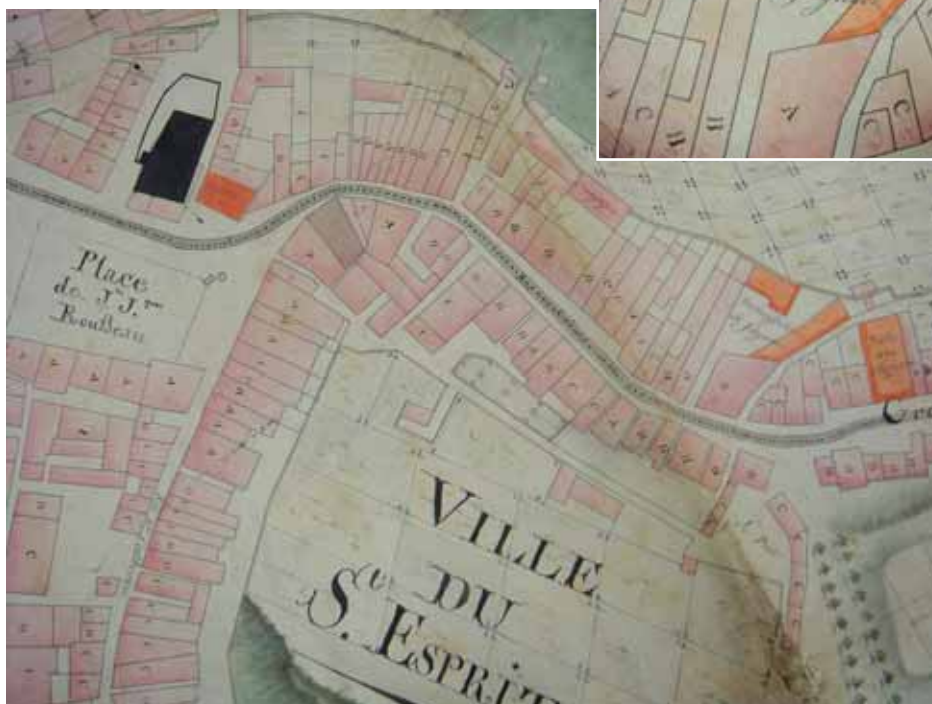
Supérieures des Arts, Dorothée Guillemé Brulon, *Histoire de la faïence française*¹, avec le commentaire suivant : "Soupière. Décor polychrome d'une marine très semblable à celui de la fontaine [signée *Martin Julien Fecit an 1835 / Fabrique de Saint Esprit*]. Sur le couvercle (la prise manque) une frise de fleurettes stylisées analogue à celle de la fontaine. Fabrique Novion. Entre 1830 et 1840 environ. H. 19,5 cm ; l : 23,5 cm". On peut ajouter le diamètre de 19 cm et signaler un beau bouquet de fleurs peint sur la face du revers et préciser l'existence de deux guirlandes (ou frises), l'une de fleurs (ou fleurettes), l'autre de feuillage, peintes sur le couvercle. C'est un objet assez petit, que l'on pourrait confondre avec un légumier, mais qui a le charme des créations artisanales de la première moitié du XIX^e siècle. Apparu au XVIII^e siècle, le mot soupière est défini en 1729 comme un récipient uniquement réservé à l'usage de la soupe et qui ne possède pas de doublure métallique interne amovible, à la différence du pot à oïlle ou de la terrine. Sur les tables aristocratiques, ceux-ci sont des pièces d'orfèvrerie. Mais lorsque les lois somptuaires interdisent l'utilisation des métaux rares, la faïence copie alors les chefs-d'œuvre d'argent, d'or ou de vermeil. La soupière devient un symbole bourgeois qui triomphe surtout après la chute du Premier Empire. N'ayant plus de plateau de présentation, la soupière en faïence, porcelaine ou faïence fine est dotée d'un talon plutôt que de pieds difficiles à réaliser techniquement et donc plus coûteux. Les soupières en céramique se répandent grâce à l'industrialisation de la fabrication de la porcelaine et de la faïence fine (laquelle contient une part de kaolin) et leur taille augmente. Au XIX^e siècle, la soupière est placée sur le buffet comme objet d'admiration et signe de réussite sociale. Elle accompagne le développement de la salle à manger et de son mobilier spécifique.²

Le décor de la soupière Petitcol tranche avec celui des premières productions de Saint-Esprit. En 2005, le Bulletin du Musée publiait un article de Jean Rouffet concernant "Le lougre Brillant"³, navire représenté sur un plat de la manufacture de Saint-Esprit au début du XIX^e siècle, entreprise dirigée alors par la famille Barbère jusqu'en 1814. Le décor du plat est très descriptif et n'a pas le côté romantique de la vue marine de la soupière offerte par les Amis du musée.

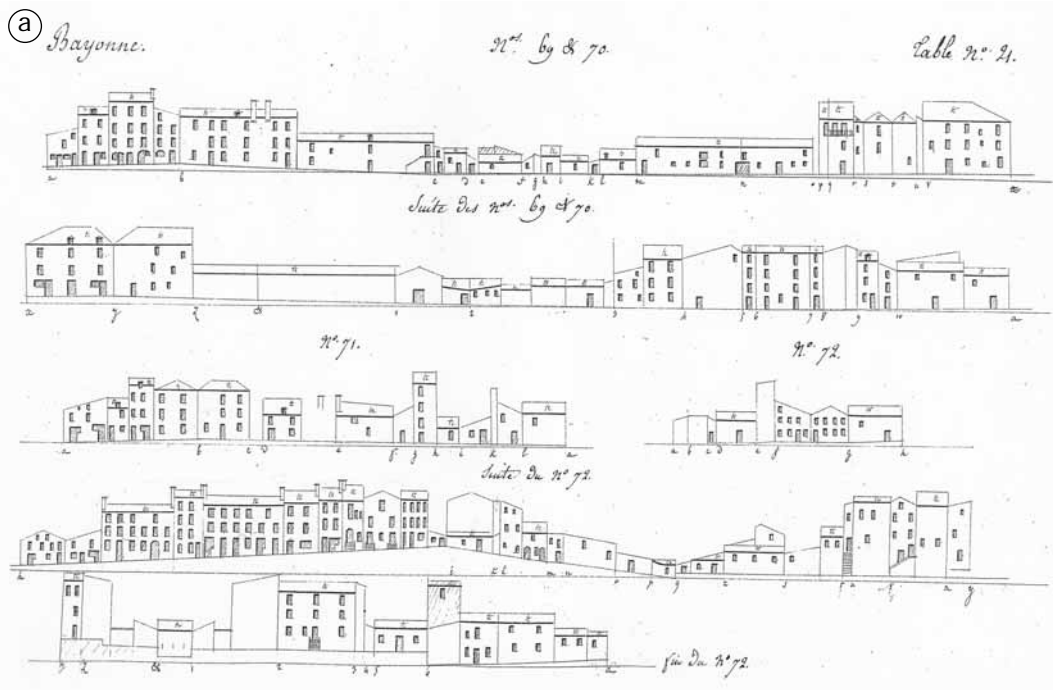
Dans leur livre consacré aux *Faienceries du bassin de l'Adour*⁴, Jean-Jacques et Thérèse Borredon reproduisent en photographie l'implantation sur la "Grande Route de Bordeaux" de cette "Manufacture de fayance" (sic) tirée d'un *Plan géométrique de la ville du Saint-Esprit et de ses environs, levé en exécution de l'arrêté de M. le préfet du 12 germinal an 12, terminé le 1^{er} mai 1806* conservé à la Médiathèque de Bayonne⁵ (Fig. 2).

MUSÉE

Fig. 2
Détail du Plan géométrique de la
Ville du Saint-Esprit [...] *terminé le 1^{er} mai 1806.*
Médiathèque de Bayonne,
C.84. © Cliché de l'auteur.



À cette époque, la manufacture est dirigée par Joseph Gaspard Dessaint, gendre de la veuve Jean Barbère. Les directeurs successifs de la faïencerie louent les bâtiments et le terrain de la rue Maubec de Saint-Esprit au négociant Pierre Desaa. La manufacture était alors au 29 rue Maubec mais les ouvriers faïenciers louaient des appartements proches, par exemple au n° 21 de la même rue. Aujourd'hui, cela correspond à un emplacement situé entre les numéros 51 et 53 de la rue Maubec, devenu un parking sauvage ayant pris la place d'un immeuble XVIII^e siècle récemment détruit. En 1938, il existait encore les vestiges d'un four. Les façades des divers édifices, composant autour d'une cour centrale le bâtiment de la manufacture (Fig. 3), sont dessinées dans les cahiers de développement du plan-relief de Bayonne conservé aux Invalides à Paris (Fig. 4). Le plan-relief a été entièrement reconstruit (Fig. 5) entre 1819 et 1822, pour remplacer celui datant de l'époque de Vauban qui paraissait trop inexact°. L'échelle est de 1/600°. Aujourd'hui ces bâtiments ont été détruits ou fortement modifiés.



76

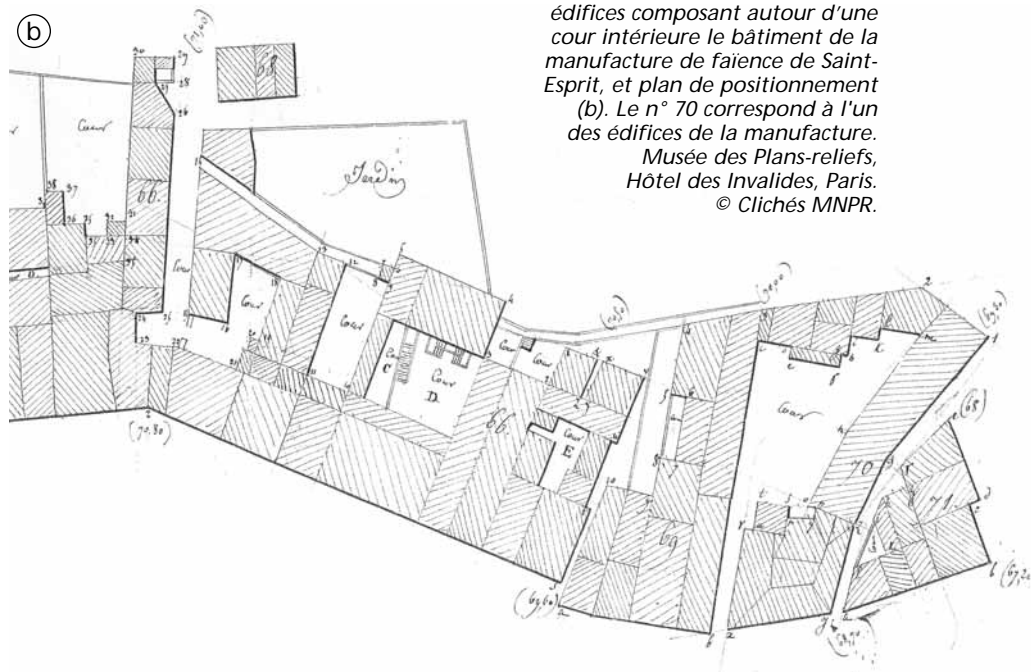


Fig. 3
 Déroulé des façades (a) des édifices composant autour d'une cour intérieure le bâtiment de la manufacture de faïence de Saint-Esprit, et plan de positionnement (b). Le n° 70 correspond à l'un des édifices de la manufacture.
 Musée des Plans-reliefs, Hôtel des Invalides, Paris.
 © Clichés MNPR.



Fig. 4 et 5
*Manufacture de
 faïence de
 Saint-Esprit.*
 Deux détails tirés
 du plan-relief de
 Bayonne : vue
 depuis la rue
 Maubec (a) et
 depuis les hau-
 teurs de la cita-
 delle (b).
 Musée des Plans-
 reliefs, Hôtel des
 Invalides, Paris.
 © Clichés Musée
 Basque.

Les Borredon transcrivent de nombreux documents d'archive détaillant les généalogies des faïenciers du bassin de l'Adour⁷. Reprenant ces généalogies familiales, Franck Beudet donne, dans le catalogue des *Faïences et porcelaines basques* publié en 2009 par le Musée Basque de Bilbao, une étude consacrée aux manufactures de faïence de Bayonne (Saint-Esprit et Mouguerre)⁸, à la fin du XVIII^e siècle et au XIX^e siècle, dans laquelle il propose des comparaisons stylistiques. Ces contributions nous apprennent qu'en 1815 François Novion se porte acquéreur du contrat de location de la faïencerie de Saint-Esprit. Il travaillait depuis 1812 à celle de Tarnos où il avait épousé en 1805 Marie Lousse, la fille du directeur Arnaud Lousse. François dirige Saint-Esprit jusqu'à sa mort en 1837. Son fils Jean-Baptiste Novion achète les terrains et les bâtiments de la manufacture en 1846 et dirige, après son père, la faïencerie jusqu'en 1868.

La seule pièce parfaitement identifiée des productions Novion est une fontaine balustre sur piédouche avec couvercle et bassin. Les prises du réservoir imitent en relief des fleurs et feuillages. La panse porte un

décor de marine, l'épaule et le pied de la fontaine une frise de fleurettes stylisées (Fig. 6). Sur le bassin un écusson porte l'inscription "Dédié / à / L'amitié". Au dos de la fontaine en haut, on peut lire de chaque côté d'un anneau de préhension : "Martin Julien / Fecit an 1835" (Fig. 7), et en bas : "Fabrique du Saint-Esprit" (Fig. 8). Cette fontaine au décor de grand feu polychrome appartient à une collection particulière landaise. L'auteur de la fontaine signée, Martin Julien, était tourneur à l'époque des deux Novion. Il aurait commencé son métier sous la direction de Joseph Gaspard Dessaint. Les Borredon attribuent la peinture à Jacques Dufau, né à Biarritz en 1782 et travaillant à Saint-Esprit depuis 1801 jusqu'à sa mort en 1850⁹. Cousin de Dessaint, il apprend de lui son métier de "peintre en fayance"¹⁰. L'année 1835 est une date essentielle pour traiter d'une conjonction de style entre les manufactures de Saint-Esprit et de Saint-Vincent-de-Xaintes (Dax).

78



Fig. 7
Inscription au dos de la fontaine en partie haute, collection particulière. DR



Fig. 8
Inscription au dos de la fontaine en partie basse, collection particulière. DR.



Fig. 6
Fontaine signée Martin Julien, 1835, manufacture de Novion, Saint-Esprit, collection particulière, illustrée en 1994 dans *Faïenceries du bassin de l'Adour de Jean-Jacques et Thérèse Borredon*. DR

Une première comparaison stylistique permet d'attribuer la soupière Petitcol (Fig. 1 et page de garde) aux mêmes artisans qui ont réalisé la fontaine : le tourneur Martin Julien et un peintre qui reste le personnage clé pour l'attribution du nouveau décor de marine. En 1835, ce pourrait être le Spiritain Jacques Dufau, selon l'attribution Borredon reprise par Guy Lalanne¹¹ ; en 1836 ce pourrait être aussi son gendre Joseph Mauméjan, né à Dax en 1809. Lors de la promesse de mariage avec Catherine Dufau, le 17 janvier 1836, Joseph est encore domicilié à Dax. Le 8 février pour ses noces, il est à Saint-Esprit. Pour raison de mariage ou autres, les ouvriers de faïence, tourneurs et peintres, ont l'habitude de passer d'une manufacture à l'autre apportant leur propre manière et posant en conséquence de graves problèmes d'identification stylistique aux chercheurs anciens et modernes. Les techniques les plus actuelles viennent à leur secours. En 2010, Alexandra Torres-Herrero a soutenu un remarquable mémoire de Master 2 Pro consacré aux faïences du bassin de l'Adour à "décors de grand feu" au XIX^e siècle, accompagné d'études stylistiques et archéométriques effectuées au Centre de Recherche en Physique Appliquée à l'Archéologie¹² de l'Université Michel de Montaigne Bordeaux III. La matière première de ces études provient principalement des collections du Musée Basque et de l'histoire de Bayonne et accessoirement de celles des musées des Arts Décoratifs de Bordeaux et Borda de Dax. L'étude englobe sous le terme générique de faïences du bassin de l'Adour des pièces produites à Samadet dans le premier tiers du XIX^e siècle (période dite décadente). Alexandra Torres-Herrero observe "la difficulté à établir des critères décoratifs spécifiques à chaque manufacture, qui détermineraient l'appartenance des pièces. Par corrélation avec de rares pièces signées, quelques décors peuvent être rattachés à certaines productions. Toutefois la mobilité des peintres et ouvriers faïenciers, emportant leur techniques et savoir-faire d'une manufacture à une autre ainsi que l'absence de marque ou de signature sur la majorité des pièces ne permettent pas la confirmation des hypothèses"¹³.

En effet, la fontaine et la soupière de Martin Julien porte un décor qu'en absence de signature les premiers chercheurs auraient plus volontiers attribué à Saint-Vincent-de-Xaintes qu'à Saint-Esprit. En particulier, l'utilisation de guirlandes de fleurs aux teintes vives et le traitement des pétales et des feuillages en touches rapides et nettes s'apparentent à Dax. Alexandra Torres-Herrero estime que la petite soupière "reprend la scène marine dans le même esprit ainsi que dans la même polychromie que ceux de la fontaine. L'exécution semble moins soignée, mais la forme correspond bien à l'époque. Malgré l'absence de marque, cette pièce appartiendrait de toute évidence à la production de Saint-Esprit". L'auteur précise à propos de la fontaine : "Cette pièce porte un décor de bateau à voile avec drapeau tricolore dans un

paysage comprenant une tour et un château. La mise en place du décor, la présence de fleurettes à cinq pétales bleues à centre jaune ainsi que la facture des arbres réalisée par touches traduirait une inspiration lyonnaise pour la conception de cette pièce. [...] celle-ci est traitée dans un décor de grand feu ici pentachrome [sic] : jaune, bleu, ocre, manganèse, vert. De plus, la technique de peinture est celle dite à la touche et ses liserés sont réalisés à la tournette”.

N'ayant pas vu le beau bouquet de fleurs (Fig. 9) peint à l'arrière de la soupière Petitcol, Torres-Herrero cite seulement le décor de la fontaine : “les guirlandes de fleurs et de feuillage fleuri présents à la base du col, sur le dos du piédouche, sur le bouchon peuvent faire l'objet de comparaisons intéressantes”. Torres-Herrero constate : “La présence de ce motif floral sur une pièce signée de la manufacture de Saint-Esprit ainsi que sur deux pièces provenant de Saint-Vincent-de-Xaintes vient renforcer l'ambiguïté stylistique présente entre ces deux faïenceries. Les similitudes retrouvées sur ces pièces peuvent témoigner de l'influence mais surtout de la présence du peintre Hector Larroque dans ces deux centres faïenciers”¹⁴.



Fig. 9
Vues du dos de la soupière donnée par les Amis du Musée Basque.
© Clichés de l'auteur et d' A. Arnold, Musée Basque.

En effet, techniquement, la couleur est posée par touche épaisse, manière introduite par Hector Larroque, peintre faïencier à Roanne jusqu'en 1806. Après un court passage à Lyon, Larroque travaille de 1808 à 1811 chez Dessaint à Saint-Esprit, puis s'installe en février 1811 à Saint-Vincent-de-Xaintes après son mariage avec Gracieuse Berreterot native de Saint-Esprit. Cela lui permet un meilleur établissement car il est qualifié “fabriquant de fayance” et succède à Charles Delage à la direction de la manufacture dacquoise. Larroque meurt en 1822 et sa veuve se remarie avec Philibert Dorot (1802–1889), faïencier nivernais, peut-être le fils d'Etienne Dorot, tourneur à Nevers¹⁵.

Effectuant un parcours inverse, Joseph Mauméjean, fils de l'orfèvre Pierre Mauméjean, signe à titre de “peintre en fayence” sur l'inventaire de la manufacture dacquoise en 1833. Il travaille à la manufacture de Saint-Vincent-de-Xaintes de 1830 à 1835. On lui attribue des pièces à décor floral et à sujet militaire qui célèbrent les gloires de la Révolution et de l'Empire autour du drapeau tricolore repris par Louis-

MUSÉE

Philippe 1^{er} roi des Français¹⁶. Les musées des Arts décoratifs de Bordeaux et Borda de Dax conservent chacun une assiette portant au centre une Renommée ailée jouant de la trompette et brandissant une banderole tricolore avec l'inscription "DAX". Ces "Génies de la République" sont entourés d'une guirlande de fleurs rouges peintes en larges touches. Les figures et l'aile sont soulignées d'un trait brun. Dans le décor floral dominant le rouge orangé, puis le vert et le bleu, souvent pris comme marqueurs du style de Dax¹⁷. Le Musée Basque possède deux assiettes, attribuées à Saint-Vincent-de-Xaintes (Inv. n° 886 et 887), à décor de grand feu polychrome. Elles sont peintes au centre d'un drapeau tricolore et sa hampe plantée sur un terrain fleuri, avec bordure de trois fougères (les Trois Glorieuses de juillet 1830 ?) et liseré rouge (Fig. 10).



Fig. 10
Assiette au décor
d'un drapeau
tricolore entouré
de fleurs et de
trois fougères.
Musée Basque,
Inv. n° 886,
achat en 1924.
© Cliché
A. Arnold,
Musée Basque.

L'émail est rosé. Mais le seul décor bien étudié de Saint-Vincent-de-Xaintes est le "Tombeau de Napoléon" signé par François Lachasseigne et d'un style assez différent des autres productions¹⁸. Le peintre d'un plat attribué à Saint-Vincent-de-Xaintes, représentant Bonaparte au pont d'Arcole, s'inspire d'un tableau, signé et daté Horace Vernet en 1826, qui appartenait jusqu'en 1834 au banquier Jacques Laffitte, né à Bayonne en 1767. Jean Rouffet signale que l'épouse de deux directeurs successifs de la manufacture dacquoise, Gracieuse Berreterot, dame Larroque puis Dorot, était native de Saint-Espirit et que sa mère était

née Laffitte¹⁹. Le plat du pont d'Arcole, comme ceux publiés par les Borredon²⁰, montre sur l'aile une guirlande de fleurs d'un traitement plus grossier que la production Novion de Saint-Esprit. Il semble que Joseph Mauméjean ait possédé un talent supérieur à celui de ses collègues de Dax ou bien que son style se soit amélioré. Ses liens avec la famille Dufau de Saint-Esprit existent au moins depuis les derniers mois de 1835 puisque la promesse de mariage avec Catherine Dufau date du 17 janvier 1836. Le couple donnera naissance à Saint-Esprit en 1837 à Jules Pierre Mauméjean, premier peintre verrier de la famille et fondateur en 1860 à Pau d'une entreprise de vitraux décoratifs qui connaîtra un essor considérable à Hendaye, Saint-Sébastien, Barcelone, Madrid et Paris jusque dans la première moitié du xx^e siècle. Dès le règne de Louis-Philippe, les manufactures de faïence diversifient leur activité pour lutter contre la concurrence de la faïence fine et de la porcelaine fabriquées industriellement. À Saint-Esprit, Jean-Baptiste Novion s'associe en 1847 avec Francisco Maria Aguirre de Fontarabie, Bertrand Belso et Antoine Lassalle, marchands en gros de Bayonne, pour vendre en Espagne de la faïence sous le nom de "Novion et Compagnie". Le but de cet accord est de contourner les droits douaniers élevés imposés par l'Espagne sous le prétexte des guerres carlistes, en 1830-1834 et 1841-1852²¹.

82

■ Une collection



Fig. 11
Assiette à bords festonnés au décor de marine, manufacture de Novion, Saint-Esprit, vers 1835. Collection particulière. © Cliché de l'auteur.

Des assiettes et un plat ovale au décor de marine semblable à ceux de la fontaine et de la soupière existent dans des collections privées de la région (Fig. 11). Il est encore trop tôt pour établir un catalogue raisonné de la collection de céramiques du Musée Basque²². Laissant de côté la production de faïences dites "d'Espelette" mais aussi celle des premiers décors de Dessaint (époque du Lougre Brillant), nous nous intéressons ici à quelques faïences datées des années 1830, possédant un émail rosé caractéristique de Saint-Esprit mais aussi de Dax, et reprenant le même décor de guirlandes de fleurs que la soupière ou la fontaine signée et datée. Nous les attribuons à la fabrique spiritaine de Novion. Par exemple, un pot à tabac (Fig. 12) donné en 1924 par un habitant d'Ustaritz, Larrousset qui l'avait hérité de l'ancien bureau de tabac de Larressore, maison Ithurriaenia (Inv. n° 802). Le bouquet de fleurs décorant le fond d'un plat à barbe (Fig. 13) donné, en mars 1923, par François Novion (Inv. n° 75), est de la même qualité de dessin, de touche et de couleurs. En revanche l'aile formant le bord du plat reçoit un décor de guirlande simplifiée, à la fleur ocre et verte bien sommaire, qui laisse penser à un traitement rapide ou à l'intervention d'une autre main moins experte. Alexandra Torres-Herrero note à ce propos : "Il est intéressant de remarquer notamment la présence d'un plat à barbe au décor de grand feu polychrome évoquant ceux des Dorot de Dax et rejoignant également la tradition de Samadet"²³.

Tout en reconnaissant qu'il est extrêmement délicat de se lancer dans des attributions et reprenant des hypothèses avancées par Jean-Jacques et Thérèse Borredon, Torres-Herrero procède, avec des réserves prudentes, à des regroupements et réunit sous l'appellation Saint-Esprit, en plus du plat à barbe du Musée Basque, des assiettes à motifs floraux conservées aux musées des Arts décoratifs de Bordeaux et Borda de Dax et des faïences à décor à l'oiseau perché sur une branche fleurie et aux trois fougères (sur l'aile de l'assiette) conservées au Musée Basque. Elle maintient l'attribution à Saint-Vincent-de-Xaintes de quelques faïences à motifs floraux du Musée Basque que nous-mêmes préférons rattacher à Saint-Esprit par comparaison de leur décor floral avec celui de la soupière et de la fontaine signée et datée. Ce sont des motifs à tulipe jaune et fleurs des champs (Fig. 14), avec liseré rouge ocre sur l'aile (Inv. n° 10/101 à 104) ; ou à motifs de trois grands œillets et deux bleuets (Fig. 15), avec liseré rouge ocre (Inv. n° 10/75 à 78) ; ou à motif central de bouquet de deux roses et fleurs des champs (Fig. 16), avec liseré violet (Inv. n° 1542 et 1543). L'attribution à Saint-Esprit est encore proposée pour un plat rond à bords festonnés portant au centre un motif de grande rose jaune et bleue entouré de branches rouges, vertes et bleues (Fig. 17), le tout bordé d'un liseré ocre (Inv. n° 10/48), provenant de la maison Iribarnea d'Hasparren



Fig. 12
Pot à tabac.
Musée Basque,
Inv. n° 802,
don Larrousset
en 1924.
© Cliché A. Arnold,
Musée Basque.



Fig. 13
Plat à barbe.
Musée Basque,
Inv. n° 75,
don Novion en 1923.
© Cliché A. Arnold,
Musée Basque.



Fig. 14
Assiette à motif
de tulipe jaune.
Musée Basque,
Inv. n° 10/101,
achat à Hasparren
en 1922.
© Cliché de l'auteur.

MUSÉE



Fig. 15
Assiette à motif
de trois œillets
et deux bleuets.
Musée Basque, Inv. n° 10/76,
achat à Hasparren en 1922.
© Cliché de l'auteur.

Fig. 16
Assiette à motif de deux roses
et fleurs des champs.
Musée Basque, Inv. n° 1543,
achat à Hasparren en 1925.
© Cliché de l'auteur.

Fig. 17
Plat rond à bords festonnés au motif
central de rose jaune et bleue.
Musée Basque, Inv. n° 10/48,
achat à Hasparren en 1922.
© Cliché de l'auteur.



Fig. 18
Pot à jus avec anse à décor de pétales
rouges et bleues.
Musée Basque, Inv. n° 2638, legs P.
Etcheverry en 1937.
© Cliché de l'auteur.



(octobre 1922). De même un pot à jus avec une anse (Inv. n° 2638, legs P. Etcheverry, Pouillon, 21 avril 1937) est entouré d'un décor de pétales rouges et bleues formant couronne et cerclé de trois liserés rouges et de deux liserés noir (Fig. 18) peu éloignés de ceux de la soupière donnée par les Amis du Musée Basque. L'indication "Samadet" lors de l'inscription à l'inventaire contribue à cette confusion des provenances. Le lieu de production d'autres pichets de la collection du musée devra être remis en doute.

Au-delà de l'emploi de couleurs de grand feu, il faut noter une forme semblable utilisée dans des pièces monochromes. En 1923, une Spiritaine, M^{lle} Cousseau, offrait au musée une magnifique fontaine balustre en bel émail uni vert de la fabrique Novion (Inv. n° 92) dont le réservoir et son bouchon couvercle (Fig. 19) adoptent les mêmes formes que la fontaine signée Martin Julien. À défaut de signature, la façade du réservoir porte les initiales "E D", sans doute le chiffre du commanditaire. Plus discrètes, les lettres "A D" sont tamponnées avant cuisson sous le col et au dos de la fontaine. Elles correspondent probablement aux initiales d'un ouvrier de la manufacture sans qu'il soit possible de l'identifier formellement (peut-être Antoine Duvert arrivé à Saint-Esprit en 1811, en provenance de Limoges, à l'âge de 31 ans²⁴). Le bassin de la fontaine (Fig. 20) a la particularité d'avoir une forme rocaille du plus bel effet. Plusieurs pièces présentent ce même émail de couleur unie. En 1923, M^{me} Laura née Novion, qui habitait encore 51 rue Maubec (domicile de Jean-Baptiste Novion au XIX^e siècle), donnait au musée un vase à l'émail uni vert (Inv. n° 458), une cruche (Inv. n° 70) et des pots à onguent (Fig. 21) à l'émail uni manganèse (Inv. n° 71.1 ; 71.2 ; 71.3 et 72.1, 72.2) provenant de l'ancienne manufacture familiale.

■ Conclusion de l'étude archéométrique

L'étude archéométrique d'Alexandra Torres-Herrero concernant les faiences de Dax et Bayonne est extrêmement technique et complexe. Les résultats des analyses scientifiques apportent des éléments de réponse dont nous avons choisi les plus simples. Ainsi, les décors de grand feu des pièces issues de Saint-Esprit et de Saint-Vincent-de-Xaintes "ont été appliqués sur une glaçure blanche alcalino-plombifère opacifiée à l'oxyde d'étain. L'observation de surface à la loupe binoculaire en lumière naturelle mettant en évidence la superposition des décors, a permis l'identification de leur mode d'application. En effet, en présence de motifs polychromes, un certain ordre semble se répéter : le décor rouge est apposé en premier, suivi du décor bleu et du décor vert. Après ces couleurs de remplissage, le peintre faiencier délimite le plus souvent son décor en appliquant un cerne de couleur

MUSÉE

Fig. 19

Fontaine balustre,
réservoir et couvercle,
émail vert.
Musée Basque,
Inv. n° 92,
don Cousseau en 1923.
© Cliché A. Arnold,
Musée Basque.

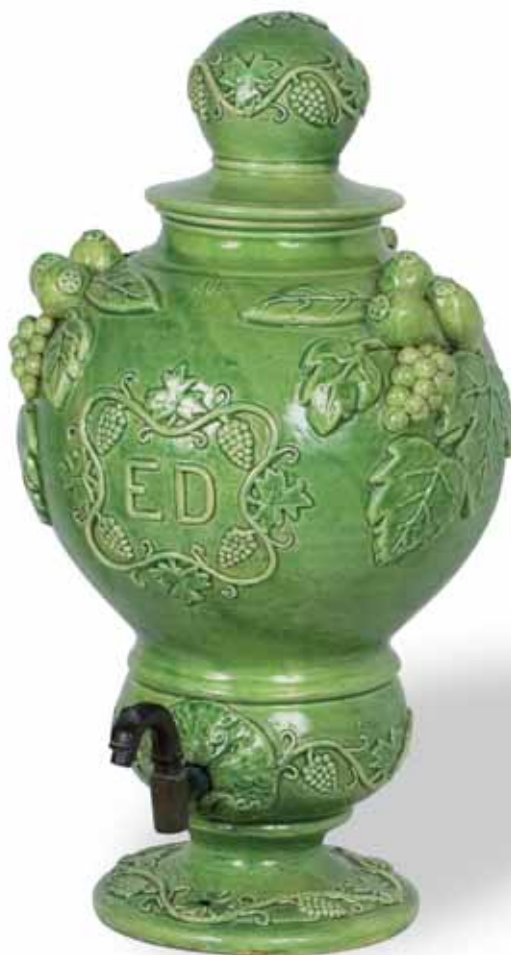


Fig. 20

Fontaine balustre,
bassin, émail vert.
Musée Basque,
Inv. n° 92,
don Cousseau en 1923.
© Cliché A. Arnold,
Musée Basque.



Fig. 21

Pot à onguent,
émail manganèse.
Musée Basque,
Inv. n° 71.1,
don Laura-Novion en 1923.
© Cliché A. Arnold,
Musée Basque.



noire, celui-ci servant parfois à tracer les plus fins détails composant le motif. Cette chronologie implique la réalisation préalable d'un dessin préparatoire à l'aide d'un poncif ou bien dans certains cas l'utilisation d'un pochoir.

L'analyse de la composition élémentaire par le couplage de la spectrométrie de rayons X en dispersion d'énergie et la spectrométrie Raman des différentes matières colorantes a permis de révéler la nature de leurs agents chromogènes. Le décor bleu est du à la présence de cobalt, également constitutif du décor vert. Ce dernier est ainsi obtenu grâce à un mélange de bleu et de jaune ayant pour composante l'antimoine de plomb communément appelé Jaune de Naples. Le manganèse semble être à l'origine du décor dit "parme" et du décor noir.

Afin d'obtenir un décor plus clair "parme", à partir de la matière colorante préalablement utilisée pour le décor noir, de l'oxyde d'étain a probablement été ajouté étant donné son pouvoir opacifiant blanc et sa présence en de fortes teneurs. Aussi, on constate que l'application d'une concentration de matière plus importante, à l'origine du décor "parme", permet l'obtention d'un décor noir.

Enfin, le fer semble être responsable de la coloration rouge. En effet, les analyses au MEB-EDS²⁵ et notamment en spectrométrie Raman, réalisées sur des grains en présence dans le décor rouge, ont révélé qu'il s'agissait de grains de quartz piégeant du fer sous la forme d'hématite²⁶.

88

■ Vues marines



Fig. 22
Jean Jacques
Le Veau d'après
Joseph Vernet,
"2^e Vue des
Environs de
Bayonne /
A Paris chez Jean,
rue Jean de
Beauvais,
N° 32."
Musée Basque,
Inv. n° 91.5.5,
don Edmond Leroy
en 1991.
© Cliché A. Arnold,
Musée Basque.

MUSÉE

Les vues marines de la fontaine tournée par Martin Julien et de la petite soupière Petitcol s'inspirent des peintures produites par de grands peintres et dont la reproduction en estampes était très répandue. Ainsi, l'embouchure de l'Adour et l'entrée réinventée du port de Bayonne figurée par des voiliers, une tour et un château, rappellent les représentations fantaisistes de marines par Joseph Vernet. En parallèle des vues panoramiques exactes des deux tableaux du port de Bayonne qu'il peint pour le roi en 1761 et 1762, Vernet propose à la clientèle aisée des vues charmantes supposées représenter les "Environs de Bayonne"²⁷. Ces environs n'étant pas reconnaissables (Fig. 22), on a voulu y voir des paysages du Bayonne de Galice (*Bayona*). Mais il ne semble pas que Vernet ait eu l'intention d'illustrer, avec ces vues gravées par Jean Jacques Le Veau, le Bayonne de Galice. En effet, elles sont bien différentes des deux vues de "Bayonne" gravées dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle par Jacques Juillet (né à Paris en 1739) d'après le peintre Botte, lesquelles représentent bien *Bayona* en Galice²⁸.

89

En 1822, Louis Garneray (1783–1857) peint pour la première fois avec exactitude une "Vue de la barre de Bayonne, à l'embouchure de l'Adour" et l'expose au Salon sous le n° 522 avec le commentaire suivant : "Un navire franchit cette passe périlleuse, les pilotes attendent, pour monter à bord, qu'il soit hors de danger". En 1824, Garneray montre au Salon la même vue, même peinture ou une copie (n° 686, format 160 x 210 cm, collection de l'artiste) avec un nouveau commen-



Fig. 23
Dessiné et gravé
par Louis Garneray,
"La Barre de
Bayonne".
Musée Basque,
Inv. n° E.1013,
don Nicolas
Larribière en 1924.
© Cliché A. Arnold,
Musée Basque.

taire : "La Barre de Bayonne. Une goélette, poussée par le mauvais temps, se dirige vers cette passe dangereuse qui est la seule entrée du port de Bayonne. Pendant le trajet, le maître pilote, du haut de la tour, indique, par le mouvement d'un mât de pavillon, la route que doit tenir ce navire pour éviter les écueils. Deux barques de pilotes attendent qu'il soit hors de danger pour le conduire au port"²⁹. Louis Garneray reproduit de nombreuses fois ses peintures en général sur toile, parfois sur panneau, et même pour la manufacture de Sèvres qui fait peindre ses marines sur porcelaine. Il existe plusieurs exemplaires de la vue de l'embouchure de l'Adour dont certains sont passés en vente récemment³⁰. Le Musée Basque avait exposé en 1999 par Garneray, une huile sur toile non signée³¹ d'une collection particulière d'Anglet. L'artiste reprend le même sujet en gravure. Le Musée Basque en possède plusieurs exemplaires gravés en noir (Fig. 23) et en couleurs y compris faisant partie de l'Album publié par Etienne de Jouy³².

90

La peinture de Garneray "1^{re} VUE DE BAYONNE" ou l'une de ses reproductions gravées (Fig. 24) est reprise par la Manufacture de Gien en 1844. Le Musée Basque de Bilbao *Euskal Museoa*, possède une assiette en faïence fine avec ce décor (Fig. 25) qui porte au dos une étiquette avec l'inscription imprimée en rose : "GUYON / DE BOULEN / & Cie / GIEN / PORCELAINE OPAQUE / MEDAILLE EXPOSITION 1844" (Inv. n° 00/3703). Le dessin de Garneray est simplifié et interprété au centre de l'assiette : on y retrouve à gauche les deux grands hangars abritant les

1^{re} VUE DE BAYONNE.

Fig. 24
Dessiné et gravé
par Louis Garneray,
"1^{re} vue de
Bayonne".
Musée Basque,
Inv. n° 65.22.36,
don Manu de la
Sota en 1965.
© Cliché A. Arnold,
Musée Basque.



Fig. 25
Assiette en faïence
fine avec vue de
"Bayonne" n° 11,
d'après Louis
Garneray,
manufacture de
Gien, 1844.
Musée Basque de
Bilbao,
inv. n° 00/3703.
© Cliché Euskal
Museoa, Bilbao.

chantiers navals au pied de la colline portant la citadelle, à droite le pont Saint-Esprit à moitié caché par les voiliers, et au premier plan les allées Marines avec en dessous la légende "Bayonne / 11" qui laisse supposer l'existence d'une série d'assiettes à motifs différents³³.

Pour la soupière de la manufacture Novion, offerte par les Amis du Musée Basque, le peintre de faïence préfère une vue de fantaisie éloignée des deux tableaux de Garneray. Des trois voiliers peints, le plus grand arbore le drapeau tricolore, au milieu d'un vol de mouettes. La scène se passe au large de l'embouchure. À gauche, la tour ronde crénelée inventée est le seul rappel du port. Elle ne correspond pas à la tour des signaux représentée par Garneray ou par le jeune François Corrèges (1817-1888), lithographiée par F. Bernain en 1834 (Fig. 26) ; **mais** elle se rapproche par le côté marin et végétal, avec navire aux voiles gonflées vu depuis le rivage, des vues de fantaisie des "Environs de Bayonne" de Joseph Vernet ou des représentations du fort de Socoa à Ciboure. Mais Socoa est dessiné en général depuis la baie de Saint-Jean-de-Luz, par exemple par Louis Garneray ou Jean Jacottet vers 1830 (Fig. 27), et non pas sur le même plan que l'océan comme figuré sur la soupière. Le motif de la tour fortifiée de la grande assiette d'une collection particulière (Fig. 11) est encore plus proche du fort de

Socoa. Pour une faïence, les teintes de la soupière offerte au musée sont fortes : la couleur jaune ombrée d'orange s'harmonise avec la teinte des voiles et le ton jonquille du piédouche et du bord du couvercle. Le rouge des liserés et de quelques fleurs rivalise avec le drapeau français. La scène est entourée des verts feuillages de deux grands arbres. Cette "marine" est mise en valeur par le riche décor floral qui entoure tous les côtés de la soupière.

En bon état, malgré la disparition de la prise sur le couvercle, un fêlé sous la prise de droite et quelques manques d'émail, la soupière est une pièce rare par son décor. Cet objet enrichit le fonds de céramique régionale du musée

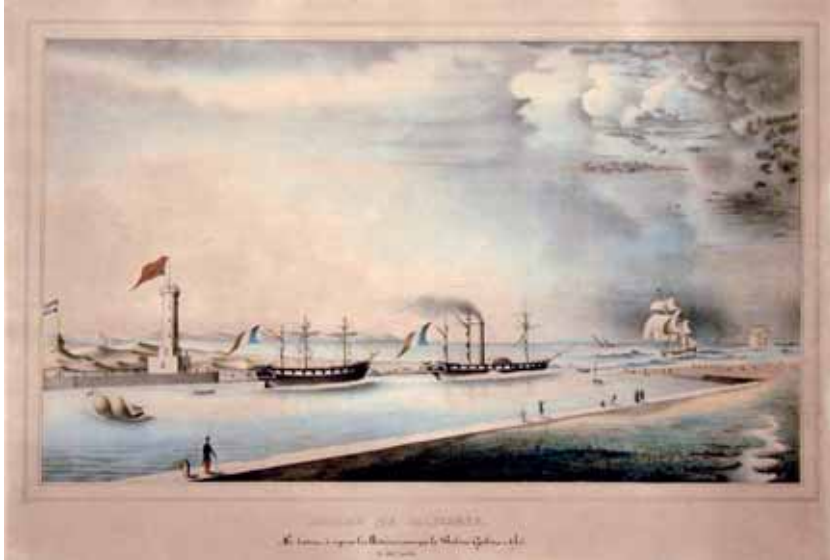


Fig. 26
 Vue de la "BARRE DE BAYONNE / Le bateau à vapeur le Météore remorqué la Baleine Gabare du Roi / de 550 tx en 1834".
 Lithographie de F. Bernain d'après François Corrèges (Hasparren, 1817 - Bayonne, 1888).
 Détail.
 Musée Basque, Inv. E.1153.
 © Cliché A. Arnold, Musée Basque.

Fig. 27
 Vue de Saint-Jean-de-Luz prise du fort de Socoa, dessiné d'après nature et lithographié par J. Jacottet (né en 1806), Musée Basque, Inv. n° E.2157, entrée en 1925. © Cliché de l'auteur.



Notes

- 1 En introduction au chapitre "Saint-Esprit - Bayonne", in *Bordeaux - La Rochelle, Sources et rayonnement*, éditions Charles Massin, 1998, p. 122.
- 2 Beaudet F., Belotti F., *La reine déchuée ou petite histoire de la soupière et de son contenu du XVIII^e au XIX^e siècle*, Musée départemental de la faïence et des Arts de la table, Samadet, 2004, p. 27.
- 3 *BMB*, n° 165, pp. 39 – 76.
- 4 Borredon J.-J. et Th., *Faïenceries du bassin de l'Adour Samadet, Saint-Vincent-de-Xaintes/Dax, Saint-Esprit/Bayonne, et les autres du XVIII^e au XX^e siècle*, Samadet, 1994, p. 61 (la provenance de la carte n'est pas donnée).
- 5 Médiathèque de Bayonne, Cartes et plans : C.84.
- 6 Brisac C., *Le Musée des Plans-Reliefs*, Paris, 1981, p. 70.
- 7 Les auteurs transcrivent ou citent les documents sans donner les sources malheureusement.
- 8 Beaudet F., "Faïences-en Euskal Produktzioa / Produccion Vasca de Faïences", p. 69 - 77 du catalogue du Musée Basque de Bilbao (voir note 33).
- 9 Borredon, *op. cit.*, p. 170 ; au sujet de Jacques Dufau, p. 65-67.
- 10 *Ibidem*, p. 67.
- 11 Lalanne G., *Céramique et décors basques*, Jakintza - Pimientos, p. 34.
- 12 Torres-Herrero A., *Faïences du Bassin de l'Adour Etudes stylistiques et archéométrique des décors de grand feu XIX^e siècle*, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, Master 2 Histoire, Histoire de l'Art, Archéologie, Matériaux du patrimoine culturel Archéomatériaux, mémoire de stage effectué au C.R.P.A.A. UMR CNRS 5060 IRAMAT, Maison de l'Archéologie, Pessac, juin 2010.
- 13 *Ibidem*, p. 95.
- 14 *Ibid.*, p. 36-37.
- 15 Costes A., "La faïence stannifère en Aquitaine et Midi toulousain, approche historique, archéologique et économique et problématique des décors sommaires et populaires", *La Grésale*, hors série n° 7, août 2007, p. 24.
- 16 Borredon, *op. cit.*, p. 174, 175-177 (illustrations).
- 17 Torres-Herrero, *op. cit.*, p. 22.
- 18 Rouffet J., "Deux remarquables anciennes faïences landaises", *Bulletin de la Société de Borda*, n° 436, 1994, p. 419-434.
- 19 Rouffet J., "A propos d'un plat en faïence de Dax représentant un général traversant le pont d'Arcole : Bonaparte, Augereau ou ... Caunègre ? Certitudes, incertitudes, inexactitudes", *Bulletin de la Société de Borda*, n° 452, 1999, p. 39-52.
- 20 Voir note 16.
- 21 Beaudet F., "Faïences-en Euskal Produktzioa / Produccion Vasca de Faïences", p. 73 du catalogue du Musée Basque de Bilbao (voir note 33).
- 22 Certaines pièces de référence sont reproduites (p. 82 à 87) dans le catalogue du *Musée Basque et de l'histoire de Bayonne* édité par Le Festin en 2008.
- 23 Torres-Herrero A., *op. cit.*, p. 33.
- 24 Borredon, *op. cit.*, p. 68, 78-79.
- 25 Microscope électronique.
- 26 Torres-Herrero, *op. cit.*, p. 95.
- 27 Le Musée Basque possède trois exemplaires de la "1^{re} Vue des Environs de Bayonne" (Inv. n° 1246 ; 65.22.34 ; 75.10.3) et quatre dont un en couleurs de la "2^e Vue des Environs de Bayonne" (Inv. n° 1247 ; E.4053.2 ; 65.22.35 ; 91.5.5), gravés par Jean Jacques Le Veau d'après Joseph Vernet.
- 28 Le Musée en conserve plusieurs exemplaires.
- 29 Manceuvre, Laurent, *Louis Garneray 1783-1857, Peintre, Ecrivain, Aventurier*, Anthèse, Arcueil, 1997, p. 177.
- 30 Vente Gestas – Carrère, Espace de Bourbon, Pau, 27 novembre 2010, ill. "g" du fascicule.

- 31 Exposée par le Musée Basque au Château Neuf lors de l'exposition "Adour / Port de Bayonne 1578-1914" en 1999. Voir : *Guide Juniors du Musée Basque n° 2, "Bayonne port de corsaires"*, Bayonne, 2000.
- 32 Le Musée Basque possède la première livraison datée de 1823 de cette publication qui comportera quinze livraisons étalées sur neuf ans (Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, Inv. n° E.1983, entrée en juillet 1926) : Album de 10 pages portant sur la couverture : "VUES / DES CÔTES DE FRANCE / DANS L'OCEAN / ET DANS LA MEDITERRANEE / PEINTES ET GRAVEES / PAR M. LOUIS GARNEREY, / DECRITES / PAR M. E. JOUY, DE L'ACADEMIE FRANCAISE / PREMIERE LIVRAISON / PARIS / C. L. F. PANCKOUCKE / EDITEUR DE LA DESCRIPTION DE L'EGYPTE (DEUXIEME EDITION) / RUE DES POITEVINS, N° 14. / M.D.CCC.XXIII."
- 33 Álvarez M., Jiménez M., Mujika Goñi A., *Euskal Lozak eta Portzelanak XVIII-XX Mendek / Lozas y Porcelanas Vascas Siglos XVIII-XX*, Bilbao, 2009, p. 97-98. Les auteurs citent l'emploi de motifs de Toulouse, Bordeaux, Compiègne, Versailles, Venise et Strasbourg.

Lexique sommaire

CÉRAMIQUE

Le mot vient du grec *Kéramos* qui veut dire argile. Ce mot générique s'applique au travail de l'argile passée par le feu. La matière qui en résulte est transformée de façon irréversible. On rassemble sous ce terme les quatre grandes familles de céramique : la poterie, le grès, la faïence et la porcelaine.

CUISSON

Les pièces tournées ou moulées sèchent d'abord naturellement. On procède ensuite à une cuisson dite de "dégourdi" à basse température (500° à 600°) dans le but d'assécher davantage les pièces et de pouvoir les manipuler sans inconvénient de déformation. Une autre sorte de cuisson dite "en biscuit" privilégie une température qui convienne à une pâte composée d'une argile réfractaire à laquelle on ajoute un fondant (marne calcaire) et un liant (sable ou silice).

COULEURS

Les décors, jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle, sont limités à cinq couleurs naturelles : vert (oxyde de cuivre), rouge (oxyde de fer), bleu (oxyde de cobalt), jaune (oxyde d'antimoine), brun (oxyde de manganèse). La découverte des couleurs chimiques dans la deuxième moitié du XIX^e siècle (synthèse de la mauvéine par Henry Perkin en 1856) permet d'augmenter les nuances de manière illimitée.

COUVERTE

Enduit vitreux, transparent, incolore, qui recouvre les pièces en porcelaine ou en grès. À la manufacture de Sèvres, ce terme est réservé aux céramiques vitrifiées à très haute température.

DÉCOR DE GRAND FEU

Lorsque l'émail stannifère (glaçure opacifiée par l'oxyde d'étain) est sec, il se présente à l'état de poudre (pulvérulent). Le décor est posé sur l'émail cru. Si le motif est simple, le peintre travaille à main levée. Il se sert d'un poncif pour une composition plus complexe. L'émail stannifère étant cru, aucune correction n'est possible. Les pièces sont enfournées et soumises à la cuisson de "grand feu" entre 750° et 950°. Cette température est nécessaire pour cuire la pâte, donner à l'émail stannifère tout son éclat et pour révéler les oxydes métalliques. Les couleurs de grand feu sont le bleu de cobalt, le violet de manganèse, le vert de cuivre et le jaune d'antimoine. Le rouge de fer est utilisé à une température moyenne car il devient presque noir à une température dépassant les 900°.

MUSÉE

DÉCOR DE PETIT FEU

Une fois que les pièces sont trempées dans l'émail stannifère, on procède à la cuisson de grand feu. Les pièces sortent du four, blanches, prêtes à recevoir le décor. Les oxydes métalliques sont alors mélangés à un fondant incolore (silicate de plomb). Les faïences peintes subissent une deuxième cuisson à une température inférieure (600° à 700°) au grand feu. Grâce à cette technique, on peut faire des retouches et obtenir facilement une couleur rouge.

ÉMAIL voir GLAÇURE

ÉMAILLAGE

On plonge les pièces une à une en les tenant par des pinces dans une solution alcaline de plomb rendue opaque par l'adjonction d'oxyde d'étain. La réussite de l'émaillage dépend de la qualité de l'étain et des proportions choisies : on calcule généralement deux tiers d'oxyde de plomb pour un tiers d'oxyde d'étain. La rapidité et l'habileté de l'émailleur sont très importantes. Une brève immersion est suivie aussitôt d'un mouvement rotatif du poignet afin d'éviter toute épaisseur qui se fixerait sur les bords des pièces et d'obtenir ainsi un nappage parfait. Les traces que laissent les dents de la pince sont reprises au pinceau.

FAÏENCE

Terre argileuse plongée dans un bain d'émail et cuite à une température de 600°.

FAÏENCE FINE

L'Angleterre crée vers 1740 une nouvelle pâte de faïence fine, dense et très plastique, recouverte d'un vernis transparent, qui connaît aussitôt un grand succès en France. Pour empêcher la ruine des faïenceries françaises traditionnelles, les manufactures se lancent dans la fabrication de terres "façon Angleterre", souvent aidées par des potiers anglais. Les premières sont Pont aux Choux (1743), Montereau (1745), Lunéville (1749) suivies sous la Révolution de nombreuses fabriques de poteries façon anglaise autour de Paris. Visant une production abondante et à un prix de revient très bas, ces nouvelles manufactures transforment complètement l'objectif de la céramique française : ce qui était jusque-là un art devient une industrie. Alexandre Brongniart, directeur de Sèvres définit ainsi la faïence fine : "pâte blanche opaque à texture fine dense, sonore, recouverte d'un vernis cristallin plombifère".

GLAÇURE

Appelée aussi émail. Enduit vitrifiable posé à la surface d'une céramique afin de la durcir, de la rendre imperméable ou de la décorer. Selon sa composition, la glaçure pourra être transparente ou opaque, mate ou brillante. La cohésion de la glaçure et de son support en céramique dépend de la qualité de la terre employée et de la température de cuisson. Les terres cuites vernissées sont les plus fragiles alors que les porcelaines sont les plus résistantes. Dans une porcelaine comme dans un grès émaillé, la couche de glaçure est totalement liée au support céramique.

GRÈS

Pâte à argile et à forte proportion de silice pouvant supporter de très hautes températures de cuisson et ne nécessitant pas la pose d'une couverte.

GUYON, DE BOULEN & CIE, GIEN

Ayant abandonné en 1819 l'exploitation de la manufacture de Montereau gérée par sa famille depuis 1774, l'industriel anglais Thomas Hulm, dit Hall, installe en 1821 une nouvelle manufacture dans le Loiret, à Gien, commune où il trouve sur place argile, sable et combustible et la Loire navigable permettant de compléter les approvisionnements. Hall forme en 1822 une société avec Guyon, habitant de Gien, sous le nom "Hall et Guyon". À la mort de Hall en 1829, la société est rebaptisée "Guyon, de Boulen et Cie" et utilise cette marque jusqu'en 1849. L'apogée de la production se situe entre 1855 et 1900. La manufacture se transforme en société anonyme sous le nom de "Faïencerie de Gien" en 1875.

PONCIF

Feuille de papier perforé à l'aiguille de petits trous qui suivent le tracé du dessin rap-

porté à l'aide d'un papier calque. On place le poncif sur l'objet à décorer et on saupoudre avec de la ponce (poudre foncée) L'opération terminée et le papier enlevé, le dessin apparaît en pointillé. Le peintre se laisse guider par ce canevas et le remplit de couleurs.

PORCELAINE

Céramique blanche, vitrifiée et translucide.

PORCELAINE DURE

Mélange de kaolin (argile blanche très pure), de quartz (silice très pure qui donne à la pâte sa translucidité), de feldspath (aluminosilicate naturel de potassium, de sodium et de calcium, agissant comme fondant). La couverte est posée sur la pièce crue. Elle peut recevoir un décor de grand feu ou de petit feu.

PORCELAINE TENDRE

Mélange d'argile blanche crue et de fritte (mélange vitreux composé de silice et fondant, cuit, nettoyé puis broyé), cuit à 1250°. La pièce peut recevoir une couverte transparente puis cuite à nouveau.

PORCELAINE OPAQUE ou DEMI-PORCELAINE

Nom impropre donné à la faïence fine dure dans laquelle entre une certaine proportion de kaolin.

96

PORCELAINERIE DARDES À SAINT-ESPRIT

Gérald Dardes, négociant à Bayonne, acquiert de Pierre Daguerre un terrain "situé à Saint-Étienne, canton de Saint-Esprit, en dehors de la zone militaire" pour installer une fabrique de porcelaine en août 1841. Construite et fonctionnant en 1845, elle est liquidée dès novembre 1849. Occupant le n° 3 à 11 de la rue Maubec, les bâtiments sont démolis en 1854 pour la construction de la gare de chemin de fer. La faïencerie Novion n'aura pas eu à souffrir longtemps de cette concurrence (Borredon, *Faïenceries du bassin de l'Adour*, Samadet, 1994, p. 85-86).

POTERIE

Terre argileuse cuite à une température de 600°.

TECHNIQUES DE PEINTURE

La qualité "contournée" consiste à tracer à la pointe du pinceau le dessin des motifs en noir et ensuite de remplir de couleurs l'intérieur. Pour la qualité "fine", le peintre pose d'abord ses couleurs en formant les volumes des motifs par des dégradés. Cette technique requiert un véritable talent.

DES HOMMES TRAVAILLÉS PAR DIEU

Histoire de l'abbaye de Belloc

Marc DOUCET

Préface de M^{gr} Claude Dagens de l'Académie Française

Les Éditions du Cerf. Paris, 2009. 640 pages (ISBN : 978-2-204-08785-8)

Jean-Claude
LARRONDE

Avant la lecture du livre du père Marc Doucet, nous savions certes que l'abbaye bénédictine de Belloc avait joué un grand rôle spirituel en Pays Basque et hors du Pays Basque, mais nous étions loin de nous douter de son étonnant rayonnement jusque bien loin des limites du Pays Basque (Argentine, Etats-Unis, Syrie, Israël, Bénin, etc.).

Durant ces quelque 135 années qui séparent la fondation de Belloc de nos jours, bien des événements ont eu lieu et M^{gr} Claude Dagens, évêque d'Angoulême, de l'Académie Française, note judicieusement dans sa Préface : *"En tous cas, cette histoire de la communauté de Belloc n'a pas du tout l'allure d'un long fleuve tranquille qui coulerait au milieu des soubresauts du monde. Ces moines bénédictins sont bon gré, mal gré, immergés dans les grands courants qui traversent notre société"* (p. 18).

Dans la **première partie** intitulée : "Préparations", on peut voir que le monastère de Belloc fondé le 1^{er} septembre 1875, est l'aboutissement d'un projet dont le fédérateur a été le père Augustin Bastres, né à Saint-Pée-sur-Nivelle, ordonné prêtre en 1855, professeur au Séminaire de Larressore avant de faire partie des missionnaires diocésains d'Hasparren.

Le projet est né fin 1871 d'une conversation entre l'abbé Arbelbide, missionnaire à Hasparren et le jeune séminariste Michel Caillava. L'abbé Arbelbide est dépositaire d'une somme de 30 000 francs destinée à des œuvres de son choix. Pourquoi pas une fondation monastique ? L'année 1872 est essentielle : installation à la Pierre-qui-Vire (abbaye bénédictine dans le département de l'Yonne) des abbés Bastres, Jacques Dupérou et d'un laïque Odilon Ardans en vue du postulat et du noviciat, découverte et achat par Michel Caillava d'une métairie "Bel-loc", d'un nom gascon signifiant "beau lieu", à Urt. La journée du 1^{er} septembre 1875 a été mémorable : *"L'accueil et l'installation des moines ont été un événement populaire, tout de ferveur, de fête et de nombre, semble-t-il cinq mille personnes et probablement plus"* (p. 106).

La **deuxième partie** traite de la "Naissance et Expansion". Le père Marianus, moine de l'abbaye fondatrice de la Pierre-qui-Vire, devient supérieur de Belloc même si aux yeux de tous, c'est le père Augustin Bastres qui en est le supérieur naturel. Le père Marc Doucet insiste sur ses qualités : *"[Le père Augustin Bastres]... était bien plus qu'un orateur, un prédicateur de la Parole de Dieu. Il avait la simplicité, la prudence, l'humilité, il avait en propre d'allier le zèle évangélique à la fermeté du temps"* (p. 127).

En 1879, Marie-Louise Mendy (sœur Angèle), Julie Haristoy (sœur Germaine) et Adèle Goyénèche (sœur Marie de Jésus) sont envoyées au monastère de Saint-Jean-d'Angély, dans les Charentes, pour se former. Les premières sœurs s'installent à Urt en 1883.

Après les premières mesures anticléricales prises par Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique, le 6 novembre 1880, c'est l'expulsion des moines de Belloc. Mais petit à petit, les moines se réinstallent : *"On était sorti par la porte et rentré par la fenêtre"*.

En 1889, Belloc, devenue abbaye, compte 51 moines. L'année suivante, le père



Bastres, élu abbé, reçoit la bénédiction abbatiale de l'évêque de Bayonne, M^{gr} Jauffret. De 1890 à 1903, l'auteur peut parler à juste titre de "l'âge d'or de Belloc". En 1893, Belloc compte au total 150 personnes au monastère. Il y a 80 sœurs en 1895.

C'est l'époque aussi des premières fondations outre-Atlantique. À l'été 1893, le père Augustin Bastres est en visite canonique à Sacred-Heart, dans l'Oklahoma, en territoire indien ; Belloc va fournir une trentaine de religieux à cette œuvre. Belloc sera présent aussi en Argentine avec 25 partants en 1899 : fondation du monastère de Niño-Dios, près de Victoria.

Il y a aussi des œuvres beaucoup plus proches : orphelinat agricole Saint-Isidore de Mouguerre (Château d'Aguerria) en 1895 ; petit monastère Saint-Léon et Institut Agricole Notre Dame des Champs à Pau en 1900.

Mais une nouvelle vague anti-cléricale va survenir : *"C'est à ce moment de Belloc, dans son âge d'or, que l'adversité va fondre sur la communauté, comme sur les autres communautés religieuses en France, sous la forme d'une législation qui pendant vingt-cinq ans n'a cessé de se constituer en arme de combat toujours plus efficace contre l'Église"* (p. 220).

Ainsi la **troisième partie** porte-t-elle le titre : "Exil". La loi du 1^{er} juillet 1901 vise directement les congrégations religieuses. À Belloc, le commissaire de police avertit les occupants le samedi de Pâques, 18 avril 1903, qu'ils ont 10 à 15 jours pour quitter les lieux sous peine de graves amendes. Le 30 avril, c'est le départ. Sur 100 personnes, au moins 70 moines partent pour Idiazabal (Gipuzkoa), tandis que les novices et l'*alumni* vont à Olza (Navarre). Les sœurs bénédictines sont dans la même précarité ; c'est aussi pour elles le départ en Navarre et en Gipuzkoa.

C'est au monastère d'Idiazabal que le père Augustin Bastres décède en mars 1904 : *"Il mourut, âgé de soixante douze ans, dans la souffrance et l'exil, mais entouré et vénéré"* (p. 247).

Pour sa part, le père Michel Caillava, au terme d'un procès contre l'État, se voit reconnaître propriétaire de Belloc qu'il offre aussitôt à l'évêque de Bayonne, Mgr Gieure, pour qu'y soit transféré le petit séminaire de Larressore, fermé en décembre 1906.

Les moines de Belloc réfugiés à Idiazabal, s'installent en mai 1906, à quelques kilomètres de là, à Lazcano dans un ancien couvent de Carmes abandonné depuis soixante-dix ans.

Les fondations lointaines de Belloc connaissent des fortunes diverses : Niño-Dios en Argentine se sépare de Belloc en 1903 ; les moines de Sacred-Heart fondent le petit séminaire de Montebello en Californie. Une nouvelle fondation voit le jour au village d'Abu-Gosh, en Terre Sainte, à quelques kilomètres de Jérusalem. Le père Benoît Gariador arrive à Jérusalem comme supérieur de la mission palestinienne des bénédictins en 1901. Les fondations plus proches de Saint-Léon et Notre Dame des Champs de Pau et de Saint-Isidore de Mouguerre sont elles aussi, touchées par la répression.

Lors de la déclaration de guerre en 1914, 25 moines de Belloc sont mobilisés, dont 16 comme combattants ou infirmiers. Le père Anselme Chibas-Lassalle tient au front une importante et précieuse correspondance.

La guerre terminée, les moines reviennent peu à peu à Belloc ; comme le dit l'un d'eux, le père Charles Campet : *"Quand on a le droit de mourir pour son pays, on a le droit d'y vivre"* (p. 359).

En 1924, les religieux rentrent dans leurs monastères.

Le père Doucet peut intituler la **quatrième partie** de son livre : "Retour d'exil. Nouveaux commencements".

Saint-Léon de Pau est érigée en 1923 maison dépendante de Belloc tandis qu'un

COMPTES RENDUS

petit séminaire est inauguré à Ustaritz en septembre 1926. Cette année est aussi celle du grand retour à Belloc des moines de Lazcano.

Au moment de la guerre civile d'Espagne, Marc Doucet indique que la majorité des moines de Belloc adoptent la position prise par la hiérarchie catholique espagnole : ils prennent fait et cause pour Franco, comme d'ailleurs la quasi-totalité du clergé français. Mais l'auteur note aussitôt : *“Les réfugiés basques à Belloc gagnèrent rapidement la confiance et l'amitié des moines par leur droiture et leur conduite irréprochables”* (p. 432).

Bientôt la Seconde Guerre mondiale va bouleverser la vie du monastère. En 1941, l'abbé général de la congrégation décide que Lazcano deviendra indépendante de Belloc, même si la nature des liens unissant les deux monastères ne change pas : *“Finalement, la séparation faite, la proximité fraternelle entre Lazcano et Belloc n'en a pas été diminuée”* (p. 446).

Les nuages ne tardent pas à s'amonceler sur Belloc : cinq moines s'échappent à partir de juin 1943 pour échapper au S.T.O. Mais c'est l'arrestation de trois moines en décembre 1943 qui fait grand bruit. Les pères Ildefonse Darricau, le père abbé Jean-Gabriel Hondet et le père prieur Grégoire Joannetey sont transférés à la prison du fort du Hâ, à Bordeaux, en janvier 1944. Si le père Ildefonse Darricau est libéré en mars 1944, les pères Jean-Gabriel Hondet et Grégoire Joannetey prennent le 17 janvier le chemin du camp de Compiègne, puis du camp de Buchenwald. Ils sont transférés à Dachau, au début de janvier 1945. Ils rentrent de déportation au début de juin 1945. En 1951, le monastère de Belloc est cité à l'ordre du corps d'armée et reçoit la Croix de Guerre.

En 1949, le père Jean-Pierre Inda a été élu nouvel abbé de Belloc. Au début des années 1950, des décisions importantes sont prises pour les fondations lointaines : en 1952, les bénédictins, après avoir fourni à la communauté syrienne catholique, 52 prêtres, rentrent en France. L'année suivante, Niño-Dios est rattachée directement à l'abbé général de la Communauté.

La **cinquième partie** qui porte pour titre : *“Un aggiornamento ? Non : une mutation”* commence par l'évocation de l'affaire Finaly, du nom de ces deux enfants que certains catholiques ne voulaient pas rendre à leur famille juive : *“On était dans une querelle d'un autre âge, entre juifs et catholiques. Et le scandale était sur la place publique, faisant intervenir la justice, les autorités politiques de France et d'Espagne, l'Église, le judaïsme, l'opinion publique...”* (p. 505). Marc Doucet souligne le rôle fondamental joué dans cette affaire par le père prieur de Lazcano, Mauro Elizondo, qui avait été à Belloc en 1934. Et en effet, on ne peut qu'être frappé par la lucidité du père Elizondo tout le temps qu'il eut à gérer cette affaire (février-juin 1953) ; celui-ci - dans un cahier précieux (et inédit) - exprime des doutes sur la véritable personnalité de cette demoiselle Brun qui s'obstine à ne pas rendre ces enfants à leur famille. Et, pourtant, il ne connaît pas alors les témoignages ultérieurs sur Mademoiselle Brun! (Tel celui au vitriol de son fils adoptif, Guy Brun, lors d'une table-ronde tenue en février 2009 à Grenoble, en présence de Robert et Gérard Finaly). Le père Doucet souligne avec raison : *“Le père abbé de Belloc est intervenu pendant trente-six heures, seulement à la fin de l'histoire”* (p. 503). N'empêche que sa photographie, en compagnie des deux enfants et de l'envoyée spéciale du cardinal Gerlier, Germaine Ribière, au consulat de France à Saint-Sébastien, a été connue de la France entière. Reste à établir exactement le rôle joué par le Président du Gouvernement basque en exil à Paris, José Antonio de Aguirre, sans doute à l'origine de l'intervention du père abbé de Belloc.

La guerre d'Algérie marque aussi douloureusement le monastère de Belloc, puisqu'une demi-douzaine de moines y sont rappelés, entre 1954 et 1962.

En novembre 1962, la communauté vote massivement en faveur d'une fondation à Zagnanado, au Dahomey (Bénin actuel).

En mai 1962, un nouveau vote intervient à Belloc en faveur de la construction d'une église au monastère. Mais lorsqu'il s'agit de financer ce projet par la vente de terrains de la maison Saint-Léon à Pau, la communauté, à la majorité s'y oppose. Il s'ensuit une crise dans les années 1965-66 ; la gravité de cette crise a de quoi nous étonner. Le père abbé de l'époque ne souligne-t-il pas : "*La communauté se sent dans une atmosphère absolument irrespirable*" ? (p. 538) et Marc Doucet écrit pudiquement : "*Le ton et les propos ne furent pas ceux qui doivent être échangés entre moines dans un chapitre*" (p. 542).

Le calme revient cependant petit à petit et l'église de Belloc est consacrée le 1^{er} septembre 1969.

En 1972, le père Xavier Diharce, "Iratzeder" est élu ; dès lors il abandonne pratiquement son travail de liturgie basque.

Ces années-là sont marquées par l'invitation de Paul VI en 1966 aux moines à faire un aggiornamento de leur vie monastique. En 1973, Belloc ferme l'alumnat, "la prunelle de ses yeux" (p. 553) et la communauté toute entière s'engage dans une reconversion.

Belloc s'engage aussi dans un important travail liturgique en euskara. C'est un grand musicien, Juan Urteaga, de Saint-Sébastien, organiste et maître de chœur à Saint-Jean-de-Luz qui compose la plus grande partie de la musique liturgique de Belloc.

Certes, le prestige du père Xavier est grand. N'a-t-il pas été reçu en 1962 à l'Académie de la Langue Basque *Euskaltzaindia* ? Mais il souffre de certaines évolutions : "*Ainsi vivait-il de plus en plus déchiré entre sa communauté, qui devenait de moins en moins basque et son peuple qui paraissait de moins en moins chrétien*" (p. 570). L'accueil à Belloc de quelques jeunes réfugiés, proches du mouvement ETA ne va pas arranger les choses. En septembre 1987, le monastère de Belloc n'échappe pas à une vaste rafle policière : "*Le monastère était entièrement investi en quelques minutes par quatre vingt gendarmes armés*" (p. 574). La déclaration sans équivoque de l'évêque de Bayonne, M^{gr} Pierre Molères met du baume au cœur à toute la communauté.

Les soupçons envers le père Xavier ne devenaient-ils pas de plus en plus insidieux ? On imagine sa surprise mêlée de douleur lorsqu'en avril 1987, il reçoit une lettre du père président de la Congrégation lui enjoignant de donner sa démission et de continuer son œuvre en Afrique. Malgré sans doute ses états d'âme et son amertume, le père Xavier part aussitôt à Zagnanado.

Le père Jacques Damestoy devient abbé en juin 1987 ; la situation de Belloc est alors la même que celle de l'Eglise de France, ainsi décrite par l'auteur : "*... le recrutement est tari, et au monastère, le nombre des moines baisse ; la communauté compte cinquante-quatre pères et frères, tandis que l'âge moyen se rapproche des soixante-dix ans*" (p. 577).

En 1989, Belloc vote non sans douleur pour la fermeture de la maison d'Afrique (le père Xavier était revenu à la fin de l'année 1988).

Ainsi s'achève cette riche évocation de l'histoire de l'abbaye de Belloc. Nul n'était plus qualifié que Marc Doucet, qui a reçu l'habit bénédictin en 1961, rompu aux travaux d'archives et excellent conteur, pour mener à bien cette grande entreprise.

Au terme de cette passionnante étude, l'auteur peut écrire pour clore le récit de la vie de ces "hommes travaillés par Dieu" : "*C'est l'histoire de ces hommes, les moines de Belloc, avec leurs enthousiasmes et leurs illusions, leurs aventures missionnaires, leurs fidélités, leurs épreuves, leurs infidélités, leurs richesses, leurs lassitudes, leurs joies, leurs succès et leurs échecs, leurs pauvretés et leurs limites, leurs qualités, avec leur vitalité et leur dynamisme assez étonnants, qui a été retracée ici*" (p. 591). On aurait imaginé dans la quiétude des collines de Belloc, une histoire plus linéaire ! Il n'en a rien été ! C'est une histoire complexe, variée, animée, voire même parfois tumultueuse que nous donne à découvrir Marc Doucet dans son fort bel ouvrage.

LES LAMAIGNÈRE, UNE FAMILLE DE NÉGOCIANTS À BAYONNE, NANTES, LE HAVRE, AUX ISLES (1650-1850)

Madeleine DUPOUY, préface d'Olivier PÉTRÉ-GRENOUILLEAU

Presses Universitaires de Rennes, octobre 2010, 216 p., quatre planches couleur, carte d'implantation en Europe, quinze tableaux documentaires et généalogiques (ISBN 978-2-7535-1222-1)

Olivier RIBETON

Originaire de Montfort en Chalosse la famille Lamaignère exploite la vigne au ^{xvi}^e siècle. Le système successoral contraignant, avec droit d'aînesse absolu, oblige les cadets à émigrer par vagues générationnelles successives vers les villes et ports de rivière, Mont-de-Marsan, Tartas, Dax et enfin Bayonne et s'adonner au négoce du vin en lien constant avec la production viticole de Chalosse. Dès la première moitié du ^{xvii}^e siècle, ils sont à Bayonne maîtres tonneliers, marchands et courtiers jurés ou capitaines de pinasse et tenanciers d'auberge. Ils se marient avec des Bayonnaises de vieille souche, obtiennent le droit de voisinage ou de bourgeoisie et vivent d'abord au Bourg Neuf ou rue Port de Suzée, de part et d'autre de la Nive. Dépassant le commerce local, les Lamaignère se lancent dès les années 1660 dans le négoce atlantique des vins de Tursan et des blés de Chalosse, puis des eaux-de-vie d'Armagnac et des brais et goudrons des Lannes (vers Dunkerque, Londres et Hambourg) avec des cargaisons de retour composées de fromages de Rotterdam, de peaux de Flandres. Ils assurent aussi le négoce de l'argent et leur expansion passe par "l'essaimage des fils". Au ^{xviii}^e siècle, des cadets fondent des rameaux à Nantes, Lisbonne, Le Havre et Saint-Domingue. Les mariages sur place aident à la constitution de solides réseaux d'affaires où les beaux-pères, les beaux-frères, ensuite les neveux sont parfaitement intégrés. L'auteur aborde ainsi l'histoire des maisons de commerce alliées de Bayonne à Madrid : les Labarthe et les Drouilhet principalement. L'instruction des femmes leur permet de jouer un rôle surtout lorsqu'elles sont veuves. Les fils de famille choisissent entre "l'apprentissage au comptoir" et "la voie de la navigation". Capitaines de navires, ils deviennent armateurs et corsaires à l'occasion, négriers pour ceux de Saint-Domingue, Nantes et du Havre. Au ^{xviii}^e siècle, certains membres de la famille changent de classe sociale. Jean Drouilhet le puîné est écuyer et secrétaire du roi, et son fils Etienne, écuyer et banquier influent à Madrid qui est lié aux Behic et Casaubon de Cadix, Le Coulteux de Rouen, Roux de Marseille. En 1764, la banque Drouilhet de Madrid l'emporte sur ses rivales et ne sera détrônée qu'en 1784 par une autre maison française "Cabarrus et Lalanne", fondée par des négociants bayonnais. C'est Etienne Drouilhet qui gère le difficile règlement des dettes de la reine Marie-Anne de Neubourg.

Les divers protagonistes de cette histoire familiale supportent de façon diverse les conséquences de la Révolution et de l'Empire. Après les guerres napoléoniennes, les Lamaignère de Bayonne régressent et ont peine à faire face aux mutations du ^{xix}^e siècle. Edouard Lamaignère est d'abord négociant, puis "ancien négociant" après une faillite, et enfin "homme de lettres". Devenu journaliste à *La Sentinelle* de Bayonne, rédacteur en chef du *Journal du Peuple*, il publie en 1852 son premier ouvrage *Bayonne et les chemins de fer* à l'Imprimerie Lamaignère, tenue par une famille homonyme originaire de Pau et sans lien de parenté. Il publie les *Corsaires Bayonnais*, en hommage à son oncle le commandant Jean Hiriart, dernier témoin de l'aventure maritime de la famille, participe au lancement du *Courrier de Bayonne*, enfin fonde la *Gazette de Biarritz* en 1858. Au ^{xix}^e siècle, les Lamaignère de Nantes



abandonnent le négoce pour être propriétaires rentiers soucieux d'agriculture expérimentale. Leur cousin Pierre Haudaudine, surnommé le *Régulus Nantais*, s'était distingué pendant les guerres de Vendée. Quant à la descendance féminine des Drouilhet, elle devient totalement aristocratique. L'ouvrage de Madeleine Dupouy est le fruit de longues recherches dans les sources les plus diverses, mais principalement dans les innombrables minutes notariales. Dans sa préface, Olivier Pétré-Grenouilleau loue la méthode de l'auteur qui enrichit, par le croisement des généalogies et des archives notariales, l'histoire de la petite bourgeoisie provinciale. Dans un style clair, l'auteur fait revivre l'aventure individuelle et familiale des Lamaignère en montrant, malgré la grande diversité des parentèles et des parcours particuliers, l'apport d'une famille aux débuts modestes à la dynamique du négoce local, national puis international. Le préfacier écrit : "on mesure ici l'importance de ces lentes gestations et émergences familiales, aux confins de la moyenne et petite bourgeoisie, fruit du labeur de plusieurs générations (...). On perçoit aussi cette volonté d'accumuler afin de transmettre ayant, selon Fernand Braudel, constitué l'un des traits originaux du capitalisme moderne en Europe occidentale". Il souligne l'intérêt du fait que "Madeleine Dupouy n'a pas hésité à outrepasser la césure chronologique classique constituée par la Révolution française, mêlant ainsi (ou plus précisément reliant ainsi) histoire dite moderne et histoire dite contemporaine", la question de l'adaptation réussie ou non du négoce d'Ancien Régime à l'époque contemporaine étant l'objet de la recherche actuelle la plus pointue.

ZER DA HORI ? QU'ES ACÒ ?

Issu des collections du Musée Basque et de l'histoire de Bayonne,
il ne demande qu'à être reconnu !
À quoi pouvait-il (ou peut-il) servir ? A-t-il un nom ? Où s'en servait-on ?
Telles sont les questions auxquelles vous, lecteurs,
êtes invités à trouver la réponse sur notre site web
(www.samb-baiona.net).
Bonne observation !



Objet
de 123 cm
de haut.

EUREKA

solution du "zer da hori ?"
du Bulletin du Musée Basque N° 176



"Couvercle" de pot de gemmeur

Début xx^e siècle

Bois de pin

35 x 14 x 2 cm

Inv. 1604

Don de M. Étienne Vergez, avocat à Bayonne (1926)

Cet objet fait partie d'un ensemble d'outils donnés au musée en 1926 pour illustrer les opérations d'extraction de la gemme des pins sylvestres dans les Landes. La pièce la plus emblématique et la plus connue de cette activité est le pot en terre cuite, dit pot "Hugues" (du nom de l'agriculteur qui en déposa le brevet en 1840) ou *cutchot*. Posé sur un clou et callé par une lamelle de zinc qui permettait de diriger l'écoulement de la résine, il était fixé en bas de la *carre*, la plaie que le résinier pratiquait dans le pin à l'aide du *hapchot*.

Pour l'objet qui nous intéresse, l'inventaire manuscrit mentionne : "Couvercle en bois pour le pot à gemme". Mais à quoi pouvait bien servir un couvercle sur un récipient contenant une matière épaisse et gluante qui ne risquait pas de se répandre au sol en cas de basculement ou de chute du pot ? L'explication tient dans le fait qu'un couvercle sert autant à éviter qu'un contenant ne s'écoule qu'à le protéger d'intrusions intempestives. Régulièrement, toutes les semaines, le résinier venait raviver la *carre* en pratiquant une nouvelle *pique*, au-dessus des précédentes. Afin d'éviter que les copeaux de bois générés par cette incision ne viennent se mêler à la résine déjà présente dans le pot, on déposait notre instrument sur le *cutchot*, le temps que la nouvelle pique soit réalisée.

La forme de tout objet étant d'abord désignée par sa fonction, le caractère léger et plat (sans rebord), avec deux longs manches, s'explique par l'usage qui en était fait. La pièce était transportée par le résinier qui parcourrait la forêt pour raviver les *carres* et utilisée quelques minutes devant chaque arbre.

Jacques Battesti